


TAYLOR
INSTITUTION

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE.

Tome Troisième.

ANGERS, DE L'IMPRIMERIE DE MAME AÎNÉ.



Mendaze

Les Ministres dont elle étoit environnée (La Pilthye) employoient tour-à-tour les menaces et la violence.

VOYAGE

DU JEUNE ANACHARSIS

EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ÈRE VULGAIRE;

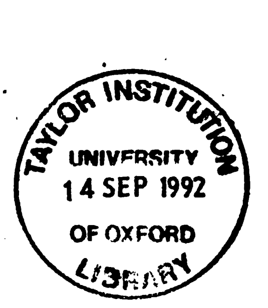
PAR J. J. BARTHELEMY.

Tome Troisième.

PARIS.

MAME-DELAUNAY, LIBRAIRE,
RUE GUÉNEGAUD, N.° 25.

1824.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

VERS LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE XXV.

Des Maisons et des Repas des Athéniens.

LA plupart des maisons sont composées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes, et couvertes de terrasses, dont les extrémités ont une grande saillie. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un assez grand nombre qui ont sur le derrière un jardin, sur le devant une petite cour, et plus souvent une espèce de portique, au fond duquel est la porte de la maison, confiée quelquefois aux soins d'un eunuque. C'est là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les voleurs; tantôt un chien qu'ils redoutent beaucoup plus; et presque toujours un autel en l'honneur

d'Apollon, où le maître de la maison vient en certains jours offrir des sacrifices.

On montre aux étrangers les maisons de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle et des grands hommes du siècle dernier. Rien ne les distinguait autrefois : elles brillent aujourd'hui par l'opposition des hôtels que des hommes sans nom et sans vertus ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modestes. Depuis que le goût des bâtimens s'est introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriser et l'étendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de séparer les nouvelles maisons en deux corps de logis, d'y placer au rez-de-chaussée les appartemens du mari et de la femme, de les rendre plus commodes par de sages distributions, et plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle était celle qu'occupait Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étalait un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Trois ou quatre esclaves marchaient toujours à sa suite. Sa femme, Lysistrate, ne se montrait que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisait servir par une femme de chambre qui partageait les droits de son épouse, et il entretenait en ville une maîtresse, qu'il avait la générosité d'affranchir ou d'établir avant de la quitter. Pressé de jouir et de faire jouir ses amis, il leur donnait souvent des repas et des fêtes.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. J'en dressai ensuite le plan, et je le joins ici. (1) On y verra qu'une allée longue et étroite conduisait directement à l'appartement des femmes : l'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivâmes à une assez grande pièce, où se tenait Lysistrate à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe, plus occupée de deux colombes de Sicile, et d'un petit chien de Malte qui se jouait autour d'elle. Lysistrate passait pour une des plus jolies femmes d'Athènes, et cherchait à soutenir cette réputation par l'élégance de sa parure. Ses cheveux noirs, parfumés d'essences, tombaient à grosses boucles sur ses épaules; des bijoux d'or se faisaient remarquer à ses oreilles, des perles à son cou et à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avait emprunté d'artificielles, pour paraître avec l'éclat des roses et des lis. Elle avait une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

Dans ce moment nous entendîmes une voix qui demandait si Lysistrate était chez elle. Oui, répondit une esclave qui vint tout de suite annoncer Eucharis. C'était une des amies de Lysistrate, qui courut au devant d'elle, l'embrassa tendrement, s'assit à ses côtés, et ne cessa de la louer sur sa

figure et sur son ajustement. Vous êtes bien jolie; vous êtes parfaitement mise. Cette étoffe est charmante; elle vous sied à merveille; combien coûte-t-elle?

Je soupçonnai que cette conversation ne finirait pas sitôt, et je demandai à Lysistrate la permission de parcourir le reste de l'appartement. La toilette fixa d'abord mes regards. J'y vis des bassins et des aiguières d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour démêler les cheveux, des fers pour les boucler, des bandelettes plus ou moins larges pour les assujétir, des réseaux pour les envelopper, de la poudre jaune pour les en couvrir; diverses espèces de brasselets et de boucles d'oreilles; des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les sourcils, et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres, etc.

J'examinais ces objets avec attention, et Dinias ne comprenait pas pourquoi ils étaient nouveaux pour un Scythe. Il me montrait ensuite son portrait et celui de sa femme. Je parus frappé de l'élégance des meubles : il me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers, il avait fait faire les siéges en Thessalie, les matelas du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage; et, comme ma surprise augmentait, il riait de ma simplicité, et ajoutait pour se justifier, que Xénophon paraissait à l'armée avec

un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Épidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon, entourée de quatre portiques dont les murs étaient enduits de stuc, et lambrissés de menuiserie. Ces portiques servaient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rehaussaient l'éclat des meubles : les plafonds et les murs étaient ornés de peintures : les portières et les tapis fabriqués à Babylone, représentaient des Perses avec leurs robes traînantes, des vautours, d'autres oiseaux, et plusieurs animaux fantastiques.

Le luxe que Dinias étalait dans sa maison, régnait aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

On devait s'assembler vers le soir, au moment où l'ombre du gnomon aurait douze pieds de longueur. Nous eûmes l'attention de n'arriver ni trop tôt ni trop tard : c'est ce qu'exigeait la politesse. Nous trouvâmes Dinias s'agitant et donnant des ordres. Il nous présenta Philonide, un de ces parasites qui s'établissent chez les gens riches pour faire les honneurs de la maison, et amuser les convives. Nous nous aperçumes qu'il secouait de temps en temps la poussière qui s'attachait à la robe de Dinias. Un moment après, arriva le médecin Nicoclès excédé de fatigue : il avait

beaucoup de malades; mais, ce n'étaient, disait-il, que des enrouemens et des toux légères, provenant des pluies qui tombaient depuis le commencement de l'automne. Il fut bientôt suivi par Léon, Zopyre et Théotyme, trois Athéniens distingués, que le goût des plaisirs attachait à Dinias. Enfin, Démocharès parut tout à coup, quoiqu'il n'eût pas été prié : il avait de l'esprit, des talens agréables ; il fut accueilli avec transport de toute la compagnie.

Nous passâmes dans la salle à manger : on y brûlait de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet, on avait étalé des vases d'argent et de vermeil, quelques-uns enrichis de pierres précieuses. Des esclaves répandirent de l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devait écarter la licence, sans nuire à la liberté ; fixer l'instant où l'on boirait à longs traits, nommer les santés qu'il faudrait porter, et faire exécuter les lois établies parmi les buveurs. Le sort tomba sur Démocharès.

Autour d'une table que l'éponge avait essuyée à plusieurs reprises, nous nous plaçâmes sur des lits, dont les couvertures étaient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du soupé, nous en réservâmes les prémices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avait amené son domestique. Dinias était servi par un nègre, par un de ces esclaves éthiopiens que les gens ri-

ches acquièrent à grands frais, pour se distinguer des autres citoyens.

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissait à tous momens de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias : il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages ; les uns, tels qu'ils sortent de la mer ; d'autres, cuits sur la cendre, ou frits dans la poële ; la plupart assaisonnés de poivre et de cumin. On servit en même temps des œufs frais, soit de poules, soit de paons : ces derniers sont les plus estimés ; des andouilles, des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau ; le ventre d'une truie, assaisonnée de cumin, de vinaigre et de silphium ; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude, composée de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna, au second service, ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, et surtout en poissons. Des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offraient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvait le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer : c'est un devoir auquel on ne manque guère dans les repas de cérémonie.

Dès le commencement du soupé, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres,

et la fit passer de main en main. Nous goûtâmes de la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de près, et se réglèrent sur les santés que Démocharès portait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur-le-champ.

Vive et gaie, sans interruption et sans objet, la conversation avait insensiblement amené des plaisanteries sur les soupés des gens d'esprit et desphilosophes, qui perdent un temps si précieux, les uns à se surprendre par des énigmes et des logogryphes, les autres à traiter méthodiquement des questions de morale et de métaphysique. Pour ajouter un trait au tableau du ridicule, Démocharès proposa de déployer les connaissances que nous avions sur le choix des mets les plus agréables au goût, sur l'art de les préparer, sur la facilité de se les procurer à Athènes. Comme il s'agissait de représenter les banquets des sages, il fut dit que chacun parlerait à son tour, et traiterait son sujet avec beaucoup de gravité, sans s'appesantir sur les détails, sans les trop négliger.

C'était à moi de commencer; mais, peu familiarisé avec la matière qu'on allait discuter, j'étais sur le point de m'excuser, lorsque Démocharès me pria de leur donner une idée des repas des Scythes. Je répondis en peu de mots, qu'ils ne se nourrissaient que de miel, et de lait de vache ou de jument; qu'ils s'y accoutumaient si bien dès

leur naissance, qu'ils se passaient de nourrices; qu'ils recevaient le lait dans de grands seaux; qu'ils le battaient long-temps pour en séparer la partie la plus délicate, et qu'ils destinaient à ce travail ceux de leurs ennemis que le sort des armes faisait tomber entre leurs mains : mais je ne dis pas que, pour ôter à ces malheureux la liberté de s'échapper, on les privait de la vue.

Après d'autres particularités que je supprime, Léon, prenant la parole, dit : On reproche sans cesse aux Athéniens leur frugalité : il est vrai que nos repas sont, en général, moins longs et moins somptueux que ceux des Thébains et de quelques autres peuples de la Grèce; mais nous avons commencé à suivre leurs exemples, bientôt ils suivront les nôtres. Nous ajoutons tous les jours des raffinemens aux délices de la table, et nous voyons insensiblement disparaître notre ancienne simplicité, avec toutes ces vertus patriotiques que le besoin avait fait naître, et qui ne sauraient être de tous les temps. Que nos orateurs nous rappellent, tant qu'ils voudront, les combats de Marathon et de Salamine; que les étrangers admirent les monumens qui décorent cette ville : Athènes offre à mes yeux un avantage plus réel; c'est l'abondance dont on y jouit toute l'année; c'est ce marché où viennent chaque jour se réunir les meilleures productions des îles et du continent. Je ne crains pas de le dire, il n'est point de pays où il soit plus facile de faire bonne chère; je n'en excepte pas même la Sicile.

Nous n'avons rien à désirer à l'égard de la viande de boucherie et de la volaille. Nos basses-cours, soit à la ville, soit à la campagne, sont abondamment fournies de chapons, de pigeons, de canards, de poulets, et d'oies que nous avons l'art d'engraisser. Les saisons nous ramènent successivement les becfigues, les cailles, les grives, les alouettes, les rouge-gorges, les ramiers, les tourterelles, les bécasses, et les francolins. Le Phase nous a fait connaître les oiseaux qui font l'ornement de ses bords, qui font à plus juste titre l'ornement de nos tables : ils commencent à se multiplier parmi nous, dans les faisanderies qu'ont formées de riches particuliers. Nos plaines sont couvertes de lièvres et de perdrix ; nos collines, de thym, de romarin, et de plantes propres à donner au lapin du goût et du parfum. Nous tirons des forêts voisines, des marcassins et des sangliers ; de l'île de Mélos, les meilleurs chevreuils de la Grèce.

La mer, dit alors Zopire, attentive à payer le tribut qu'elle doit à ses maîtres, enrichit nos tables de poissons délicats. Nous avons la murène, la dorade, la vive, le xiphias, le pagre, l'alose, et des thons en abondance.

Rien n'est comparable au congre qui nous vient de Sicyone ; au glaucus que l'on pêche à Mégare ; aux turbots, aux maquereaux, aux soles, aux surmulets et aux rougets qui fréquentent nos côtes. Les sardines sont ailleurs l'aliment du peuple ; celles que nous prenons aux environs de Phalère,

mériteraient d'être servies à la table des dieux, surtout quand on ne les laisse qu'un instant dans l'huile bouillante.

Le vulgaire, ébloui par les réputations, croit que tout est estimable dans un objet estimé. Pour nous, qui analysons le mérite jusque dans les moindres détails, nous choisirons la partie antérieure du glaucus, la tête du bar et du congre, la poitrine du thon, le dos de la raie, et nous abandonnerons le reste à des goûts moins difficiles.

Aux ressources de la mer ajoutons celles des lacs de la Béotie. Ne nous apporte-t-on pas tous les jours des anguilles du lac Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse que par leur grosseur? Enfin, nous pouvons mettre au rang de nos véritables richesses cette étonnante quantité de poissons salés qui nous viennent de l'Hellespont, de Byzance, et des côtes du Pont-Euxin.

Léon et Zopyre, dit Philotas, ont traité des alimens qui font la base d'un repas. Ceux du premier et du troisième service exigeraient des connaissances plus profondes que les miennes, et ne prouveraient pas moins les avantages de notre climat. Les langoustes et les écrevisses sont aussi communes parmi nous, que les moules, les huîtres, les oursins ou hérissons de mer. Ces derniers se préparent quelquefois avec l'oxymel, le persil et la menthe. Ils sont délicieux quand on les pêche dans la pleine lune, et ne méritent en aucun temps les reproches que leur faisait un Lacédé-

monien qui, n'ayant jamais vu ce coquillage, prit le parti de le porter à sa bouche, et d'en dévorer les pointes tranchantes.

Je ne parlerai point des champignons, des asperges, des diverses espèces de concombres, et de cette variété infinie de légumes qui se renouvellent tous les jours au marché; mais je ne dois pas oublier que les fruits de nos jardins ont une douceur exquise. La supériorité de nos figues est généralement reconnue : récemment cueillies, elles font les délices des habitans de l'Attique : séchées avec soin, on les transporte dans les pays éloignés, et jusque sur la table du roi de Perse. Nos olives confites à la saumure, irritent l'appétit : celles que nous nommons Colymbades, sont, par leur grosseur et par leur goût, plus estimées que celles des autres pays. Les raisins connus sous le nom de Nicostrate, ne jouissent pas d'une moindre réputation. L'art de greffer procure aux poires et à la plupart de nos fruits les qualités que la nature leur avait refusées. L'Eubée nous fournit de très-bonnes pommes; la Phénicie, des dattes; Corinthe, des coins dont la douceur égale la beauté; et Naxos, ces amandes si renommées dans la Grèce.

Le tour du parasite étant venu, nous redoublâmes d'attention. Il commença de cette manière :

Le pain que l'on sert sur nos tables, celui même que l'on vend au marché, est d'une blancheur

éblouissante, et d'un goût admirable. L'art de le préparer fut, dans le siècle dernier, perfectionné en Sicile, par Théarion : il s'est maintenu parmi nous dans tout son éclat, et n'a pas peu contribué aux progrès de la pâtisserie. Nous avons aujourd'hui mille moyens pour convertir toutes sortes de farines en une nourriture aussi saine qu'agréable. Joignez à la farine de froment un peu de lait, d'huile et de sel, vous aurez ces pains si délicats dont nous devons la connaissance aux Cappadociens. Pétrissez-la avec du miel; réduisez votre pâte en feuilles minces, et propres à se rouler à l'aspect du brasier; vous aurez ces gâteaux qu'on vient de vous offrir, et que vous avez trempés dans le vin; mais il faut les servir tout brûlants. Ces globules si doux et si légers qui les ont suivis de près, se font dans la poêle, avec de la farine de sésame, du miel et de l'huile. Prenez de l'orge mondé, brisez les grains dans un mortier; mettez-en la farine dans un vase; versez-y de l'huile; remuez cette bouillie pendant qu'elle cuit lentement sur le feu; nourrissez-la par intervalles avec du jus de poularde, ou de chevreau, ou d'agneau; prenez garde surtout qu'elle ne se répande au dehors; et, quand elle est au juste degré de cuisson, servez. Nous avons des gâteaux faits simplement avec du lait et du miel; d'autres où l'on joint au miel de la farine de sésame, et le fromage ou l'huile. Nous en avons enfin dans lesquels on renferme des fruits de différentes espèces.

Les pâtés de lièvre sont dans le même genre, ainsi que les pâtés de becfigues, et de ces petits oiseaux qui voltigent dans les vignes.

En prononçant ces mots, Philonide s'empara d'une tourte de raisins et d'amandes qu'on venait d'apporter, et ne voulut plus reprendre son discours.

Notre attention ne fut pas long-temps suspendue. Théotime prit aussitôt la parole.

Quantité d'auteurs, dit-il, ont écrit sur l'art de la cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquens et plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné le Cuisinier sicilien ; Numénius d'Héraclée, Hégémon de Tasos, Philoxène de Leucade, Actidès de Chio, Tyndaricus de Sicyone. J'en pourrais citer plusieurs autres, car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque ; et celui que je préfère à tous, est la Gastronomie d'Archestrate. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, avait parcouru les terres et les mers pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer ; mais il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poëme est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte.

C'est dans ce code que plusieurs cuisiniers ont puisé les principes d'un art qui les a rendus immortels, qui depuis long-temps s'est perfectionné en Sicile et dans l'Élide, que parmi nous Thimbron a porté au plus haut point de sa gloire. Je sais que ceux qui l'exercent ont souvent, par leurs prétentions, mérité d'être joués sur notre théâtre ; mais, s'ils n'avaient pas l'enthousiasme de leur profession, ils n'en auraient pas le génie.

Le mien, que j'ai fait venir tout récemment de Syracuse, m'effrayait l'autre jour par le détail des qualités et des études qu'exige son emploi. Après m'avoir dit en passant, que Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença par être cuisinier du roi de Sidon : Savez-vous, ajouta-t-il, que, pour remplir dignement mon ministère, il ne suffit pas d'avoir des sens exquis et une santé à toute épreuve, mais qu'il faut encore réunir les plus grands talens aux plus grandes connaissances ? Je ne m'occupe point des viles fonctions de votre cuisine ; je n'y parais que pour diriger l'action du feu, et voir l'effet de mes opérations. Assis, pour l'ordinaire, dans une chambre voisine, je donne des ordres qu'exécutent des ouvriers subalternes ; je médite sur les productions de la nature. Tantôt je les laisse dans leur simplicité, tantôt je les déguise ou les assortis suivant des proportions nouvelles, et propres à flatter votre goût. Faut-il, par exemple, vous donner un cochon de lait, ou une grosse pièce de bœuf ?

je me contente de les faire bouillir. Voulez-vous un lièvre excellent? s'il est jeune, il n'a besoin que de son mérite pour paraître avec distinction; je le mêts à la broche, et je vous le sers tout saignant : mais c'est dans la finesse des combinaisons que ma science doit éclater.

Le sel, le poivre, l'huile, le vinaigre et le miel sont les principaux agens que je dois mettre en œuvre; et l'on n'en saurait trouver de meilleurs dans d'autres climats. Votre huile est excellente, ainsi que votre vinaigre de Décélie : votre miel du mont Hymette mérite la préférence sur celui de Sicile même. Outre ces matériaux, nous employons dans les ragoûts les œufs, le fromage, le raisin sec, le silphium, le persil, le sésame, le cumin, les capres, le cresson, le fenouil, la menthe, la coriandre, les carrotes, l'ail, l'oignon, et ces plantes aromatiques dont nous faisons un si grand usage; telles que l'origan, et l'excellent thim du mont Hymette. Voilà, pour ainsi dire, les forces dont un artiste peut disposer, mais qu'il ne doit jamais prodiguer. S'il me tombe entre les mains un poisson dont la chair est ferme, j'ai soin de le saupoudrer de fromage râpé, et de l'arroser de vinaigre; s'il est délicat, je me contente de jeter dessus une pincée de sel et quelques goutes d'huile : d'autres fois, après l'avoir orné de feuilles d'origan, je l'enveloppe dans une feuille de figuier, et le fais cuire sous la cendre.

Il n'est permis de multiplier les moyens que

dans les sauces ou ragoûts. Nous en connaissons de plusieurs espèces, les unes piquantes et les autres douces. Celle qu'on peut servir avec tous les poissons bouillis ou rôtis, est composée de vinaigre, de fromage râpé, d'ail, auquel on peut joindre du porreau et de l'oignon, hachés menu. Quand on la veut moins forte, on la fait avec de l'huile, des jaunes d'œufs, des porreaux, de l'ail et du fromage : si vous la désirez encore plus douce, vous emploierez le miel, les dattes, le cumin, et d'autres ingrédiens de même nature. Mais ces assortimens ne doivent point être abandonnés au caprice d'un artiste ignorant.

Je dis la même chose des farces que l'on introduit dans le corps d'un poisson. Tous savent qu'il faut l'ouvrir, et qu'après en avoir ôté les arêtes, on peut le remplir de silphium, de fromage, de sel et d'origan : tous savent aussi qu'un cochon peut être farci avec des grives, des becfigues, des jaunes d'œufs, des huitres, et plusieurs sortes de coquillages; mais soyez sûr qu'on peut diversifier ces mélanges à l'infini, et qu'il faut de longues et profondes recherches pour les rendre aussi agréables au goût, qu'utiles à la santé : car mon art tient à toutes les sciences, et plus immédiatement encore à la médecine. Ne dois-je pas connaître les herbes qui, dans chaque saison, ont le plus de sève et de vertu? Exposerai-je en été sur votre table un poisson qui ne doit y paraître qu'en hiver? Certains alimens ne sont-ils pas plus faciles

à digérer dans certains temps? et n'est-ce pas de la préférence qu'on donne aux uns sur les autres, que viennent la plupart des maladies qui nous affligent?

A ces mots, le médecin Nicoclès, qui dévorait en silence et sans distinction tout ce qui se présentait sous sa main, s'écrie avec chaleur : Votre cuisinier est dans les vrais principes. Rien n'est si essentiel que le choix des alimens ; rien ne demande plus d'attention. Il doit se régler d'abord sur la nature du climat, sur les variations de l'air et des saisons, sur les différences du tempérament et de l'âge ; ensuite sur les facultés plus ou moins nutritives qu'on a reconnues dans les diverses espèces de viandes, de poissons, de légumes et de fruits. Par exemple, la chair de bœuf est fort difficile à digérer ; celle de veau l'est beaucoup moins : de même, celle d'agneau est plus légère que celle de brebis ; et celle de chevreau, que celle de chèvre. La chair de porc, ainsi que celle de sanglier, dessèche, mais elle fortifie, et passe aisément. Le cochon de lait est pesant. La chair du lièvre est sèche et astringente. En général, on trouve une chair moins succulente dans les animaux sauvages, que dans les domestiques ; dans ceux qui se nourrissent de fruits, que dans ceux qui se nourrissent d'herbes ; dans les mâles, que dans les femelles ; dans les noirs, que dans les blancs ; dans ceux qui sont velus, que dans ceux qui ne le sont pas. Cette doctrine est d'Hippocrate.

Chaque boisson a de même ses propriétés. Le vin est chaud et sec : il a dans ses principes quelque chose de purgatif. Les vins doux montent moins à la tête ; les rouges sont nourrissans ; les blancs, apéritifs ; les clairets, secs et favorables à la digestion. Suivant Hippocrate, les vins nouveaux sont plus laxatifs que les vieux, parce qu'ils approchent plus de la nature du moût ; les aromatiques sont plus nourrissans que les autres ; les vins rouges et moëlleux.....

Nicoclès allait continuer ; mais Dinias l'interrompant tout à coup : Je ne me règle pas sur de pareilles distinctions, lui dit-il ; mais je bannis de ma table les vins de Zacinthe et de Leucade, parce que je les crois nuisibles, à cause du plâtre qu'on y mêle. Je n'aime pas celui de Corinthe, parce qu'il est dur ; ni celui d'Icare, parce qu'outre ce défaut, il a celui d'être fumeux : je fais cas du vin vieux de Corcyre, qui est très-agréable, et du vin blanc de Mendé, qui est très-délicat. Archiloque comparait celui de Naxos au nectar ; c'est celui de Thasos que je compare à cette liqueur divine. Je le préfère à tous, excepté à celui de Chio, quand il est de la première qualité ; car il y en a de trois sortes.

Nous aimons en Grèce les vins doux et odoriférans. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine pétrie avec du miel ; presque partout on y mêle de l'origan, des aromates, des fruits et des fleurs. J'aime, en ou-

vrant un de mes tonneaux, qu'à l'instant l'odeur des violettes et des roses s'exhale dans les airs, et remplisse mon cellier; mais je ne veux pas qu'on favorise trop un sens au préjudice de l'autre. Le vin de Byblos en Phénicie, surprend d'abord par la quantité de parfums dont il est pénétré. J'en ai une bonne provision; cependant je le mets fort au-dessous de celui de Lesbos, qui est moins parfumé, et qui satisfait mieux le goût. Désirez-vous une boisson agréable et salutaire? associez des vins odoriférans et moëlleux avec des vins d'une qualité opposée. Tel est le mélange du vin d'Érythrée avec celui d'Héraclée.

L'eau de mer, mêlée avec le vin, aide, dit-on, à la digestion, et fait que le vin ne porte point à la tête; mais il ne faut pas qu'elle domine trop. C'est le défaut des vins de Rhodes: on a su l'éviter dans ceux de Cos. Je crois qu'une mesure d'eau de mer suffit pour cinquante mesures de vin, surtout si l'on choisit, pour faire ce vin, les nouveaux plants préférablement aux anciens.

De savantes recherches nous ont appris la manière de mélanger la boisson. La proportion la plus ordinaire du vin à l'eau est de deux à cinq, ou de un à trois; mais, avec nos amis, nous préférons la proportion contraire; et sur la fin du repas, nous oublions ces règles austères. Solon nous défendait le vin pur. C'est de toutes ses lois, peut-être, la mieux observée, grâces à la perfidie de nos marchands, qui affaiblissent cette liqueur

précieuse. Pour moi, je fais venir mon vin en droiture; et vous pouvez être assurés que la loi de Solon ne cessera d'être violée pendant tout ce repas.

En achevant ces mots, Dinias se fit apporter plusieurs bouteilles d'un vin qu'il conservait depuis dix ans, et qui fut bientôt remplacé par un vin encore plus vieux.

Nous bûmes alors presque sans interruption. Démocharès, après avoir porté différentes santés, prit une lyre; et pendant qu'il l'accordait, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disait-il, tous les convives chantaient ensemble et à l'unisson. Dans la suite, il fut établi que chacun chanterait à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité, mais elle fut moins vive. On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix : alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence. Thémistocle mérita autrefois des reproches pour avoir négligé ce talent; de nos jours, Épaminondas a obtenu des éloges pour l'avoir cultivé. Mais, dès qu'on met trop de prix à de pareils agrémens, ils deviennent une étude; l'art se perfectionne aux dépens du plaisir, et l'on ne fait plus que sourire au succès.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnaissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, et nous y célé

brons encore les dieux, les héros, et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves on joignit ensuite l'éloge du vin ; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux qu'on éprouve avec ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De là, tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens que l'âme se plaît à revenir, quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie ; quelques-uns s'y sont distingués ; Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer, pour louer les dieux et les héros, la magnificence des expressions et des idées, mais il n'appartient qu'au délire et aux grâces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons nous au transport que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès ; chantons tous ensemble, ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres ; et, après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le chœur entonna celle d'Harmodius et d'Aristogiton. Démocharès nous accompagnait par intervalles ; mais, saisi tout à coup d'un nouvel enthou-

siasme, il s'écrie: Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets; elle réserve ses accords pour le chantre du vin et des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon ses cordes frémissent, et rendent des sons plus harmonieux. O mes amis : que le vin coule à grands flots; unissez vos voix à la mienne, et prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus, il se plaît à nos danses, il se plaît à nos chants; il étouffe l'envie, la haine et les chagrins; aux grâces séduisantes, aux amours enchanteurs, il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

L'avenir n'est point encore; le présent n'est bientôt plus: le seul instant de la vie est l'instant où l'on jouit. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs; et dans la douce ivresse que des momens si beaux font couler dans nos âmes, buvons, chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicostrate, et d'autres jeunes gens qui nous amenaient des danseuses et des joueuses de flûte, avec lesquelles ils avaient soupé. Aussitôt la plupart des convives sortirent de table, et se mirent à danser; car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de passion, qu'ils regardent comme une impolitesse de ne pas s'y livrer, quand l'occasion l'exige. Dans le même temps, on apporta plusieurs hors-

d'œuvres propres à exciter l'appétit; tels que des cercopes, et des cigales, des raves coupées par morceaux, et confites au vinaigre et à la moutarde; des pois chiches rôtis, des olives que l'on avait tirées de leur saumure.

Ce nouveau service, accompagné d'une nouvelle provision de vin, et de coupes plus grandes que celles dont on s'était servi d'abord, annonçait des excès qui furent heureusement réprimés par un spectacle inattendu. A l'arrivée de Calliclès, Théotime était sorti de la salle. Il revint, suivi de joueurs de gobelets, et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amusent la populace par leurs prestiges.

On desservit un moment après. Nous fîmes des libations en l'honneur du Bon Génie et de Jupiter Sauveur; et après que nous eûmes lavé nos mains dans une eau où l'on avait mêlé des odeurs, nos baladins commencèrent leurs tours. L'un arrangeait sous des cornets un certain nombre de coquilles ou de petites boules; et sans découvrir son jeu, il les faisait paraître ou disparaître à son gré. Un autre écrivait ou lisait, en tournant avec rapidité sur lui-même. J'en vis dont la bouche vomissait des flammes, ou qui marchaient la tête en bas, appuyés sur leurs mains, et figurant avec leurs pieds les gestes des danseurs. Une femme parut, tenant à la main douze cerceaux de bronze: dans leur circonférence, roulaient plusieurs petits anneaux de même métal: elle dansait, jetant en l'air et recevant successivement les douze cerceaux.

Une autre se précipitait au milieu de plusieurs épées nues. Ces jeux dont quelques-uns m'intéressaient sans me plaire, s'exécutaient presque tous au son de la flûte. Il fallait, pour y réussir, joindre la grâce à la précision des mouvemens.

CHAPITRE XXVI.

De l'Éducation des Athéniens.

Les habitans de Mytilène, ayant soumis quelques-uns de leurs alliés qui s'étaient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfans. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement, que de les tenir dans l'ignorance.

L'objet de l'éducation est de procurer au corps la force qu'il doit avoir, à l'âme la perfection dont elle est susceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naissance de l'enfant, et ne finit qu'à sa vingtième année. Cette épreuve n'est pas trop longue pour former des citoyens; mais elle n'est pas suffisante, par la négligence des parens, qui abandonnent l'espoir de l'état et de leur famille, d'abord à des esclaves, ensuite à des maîtres mercenaires.

Les législateurs n'ont pu s'expliquer sur ce sujet que par des lois générales : les philosophes sont entrés dans de plus grands détails; ils ont même

porté leurs vues sur les soins qu'exige l'enfance, et sur les attentions quelquefois cruelles de ceux qui l'entourent. En m'occupant de cet objet essentiel, je montrerai les rapports de certaines pratiques avec la religion ou avec le gouvernement: à côté des abus, je placerai les conseils des personnes éclairées.

Épicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étais logé, devait bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de sa grossesse, il ne lui avait pas été permis de sortir. On lui avait ensuite répété souvent, que, sa conduite et sa santé pouvant influer sur la constitution de son enfant, elle devait user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades.

Parmi plusieurs de ces nations que les Grecs appellent barbares, le jour de la naissance d'un enfant est un jour de deuil pour sa famille. Assemblée autour de lui, elle le plaint d'avoir reçu le funeste présent de la vie. Ces plaintes effrayantes ne sont que trop conformes aux maximes des sages de la Grèce. Quand on songe, disent-ils, à la destinée qui attend l'homme sur la terre, il faudrait arroser de pleurs son berceau.

Cependant, à la naissance du fils d'Apollodore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tous ses parens; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture à laquelle l'homme est destiné. Si c'avait été une fille, une bandelette de laine,

mise à la place de la couronne, aurait désigné l'espèce de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage, qui retrace les mœurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquérir un citoyen. Il annonçait autrefois les devoirs du père et de la mère de famille.

Le père a le droit de condamner ses enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il désespère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou leur ôter la vie. A Thèbes les lois défendent cette barbarie; dans presque toute la Grèce, elles l'autorisent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides, ajoutent qu'une mère, entourée déjà d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairées et sensibles outragent-elles ainsi la nature? C'est que, chez elles le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui serait jamais utile, et à qui elle serait souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément au conseil d'Hippocrate. Parmi les peuples

nommés barbares, on l'aurait plongé dans l'eau froide; ce qui aurait contribué à le fortifier. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois le rang le plus distingué ne dispensait pas une mère de nourrir son enfant; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave. Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des filles qu'elles ont élevées.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très-renommées dans la Grèce, Apollodore en avait fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant elle se garda bien de l'emmailloter, et d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays, et qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid, elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens légers, pratique recommandée par les philosophes, et que je trouve en usage chez les Celtes. C'est encore une de ces nations que les Grecs appellent barbares.

Le cinquième jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras, et, suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui brûlait sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions, d'abord après leur naissance, on attend le septième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom. Apollodore ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme et leurs amis, dit en leur présence qu'il donnait à son fils le nom de son père Lysis; car, suivant l'usage, l'aîné d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie plus sainte, celle de l'initiation aux mystères d'Éleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans. Le quarantième jour, Épicharis releva de couches. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore.

Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soins pour l'éducation de leur fils. Leur premier objet fut de lui former un tempérament robuste, et de choisir, parmi les pratiques en usage, les plus conformes aux vues de la nature, et aux lumières de la philosophie. Déidamie, c'était le nom de la nourrice ou gouvernante, écoutait leurs conseils, et les éclairait eux-mêmes de son expérience.

Dans les cinq premières années de l'enfance, la végétation du corps humain est si forte, que, suivant l'opinion de quelques naturalistes, il n'aug-

mente pas du double en hauteur dans les vingt années suivantes. Il a besoin alors de beaucoup de nourriture, de beaucoup d'exercice. La nature l'agite par une inquiétude secrète ; et les nourrices sont souvent obligées de le bercer entre leurs bras, et d'ébranler doucement son cerveau par des chants agréables et mélodieux. Il semble qu'une longue habitude les a conduites à regarder la musique et la danse comme les premiers élémens de notre éducation. Ces mouvemens favorisent la digestion, procurent un sommeil paisible, dissipent les terreurs soudaines que les objets extérieurs produisent sur des organes trop faibles.

Dès que l'enfant put se tenir sur ses jambes, Déidamie le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Je la vis ensuite mettre dans ses mains de petits instrumens dont le bruit pouvait l'amuser ou le distraire : circonstance que je ne releverais pas, si le plus commode de ces instrumens n'était de l'invention du célèbre philosophe Architas, qui écrivait sur la nature de l'univers, et s'occupait de l'éducation des enfans.

Bientôt des soins plus importans occupèrent Déidamie, et des vues particulières l'écartèrent des règles les plus usitées. Elle accoutuma son élève à ne faire aucune différence entre les alimens qu'on lui présentait. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Ce n'est pas qu'à l'exemple de quelques philosophes, elle les regardât comme une espèce d'exercice utile pour

les enfans, il lui paraissait plus avantageux de les arrêter dès qu'on en connaissait la cause ; de les laisser couler, quand on ne pouvait la connaître. Aussi cessa-t-il d'en répandre, dès que par ses gestes il put expliquer ses besoins.

Elle était surtout attentive aux premières impressions qu'il recevrait : impressions quelquefois si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère. Et en effet, il est difficile qu'une âme qui dans l'enfance est toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage. Déidamie épargnait à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les menaces et par les coups.

Je la vis un jour s'indigner de ce qu'une mère avait dit à son fils, que c'était en punition de ses mensonges qu'il avait des boutons au visage. Sur ce que je lui racontai que les Scythes maniaient également bien les armes de la main droite et de la gauche, je vis, quelque temps après, son jeune élève se servir indifféremment de l'une et de l'autre.

Il était sain et robuste ; on ne le traitait ni avec cet excès d'indulgence qui rend les enfans difficiles, prompts, impatiens de la moindre contradiction, insupportables aux autres ; ni avec cet excès de sévérité qui les rend craintifs, serviles, insupportables à eux-mêmes. On s'opposait à ses goûts, sans lui rappeler sa dépendance ; et on le punissait

de ses fautes, sans ajouter l'insulte à la correction. Ce qu'Apollodore défendait avec le plus de soin à son fils, c'était de fréquenter les domestiques de sa maison; à ces derniers, de donner à son fils la moindre notion du vice, soit par leurs paroles, soit par leurs exemples.

Suivant le conseil des personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, aucun travail qui les applique: leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la fin de la sixième, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'était un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, et surtout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences.

Avant que de le remettre entre ses mains, il voulut lui assurer l'état de citoyen. J'ai dit plus haut que les Athéniens sont partagés en dix tribus. La tribu se divise en trois confraternités ou curies; la curie en trente classes. Ceux d'une même curie sont censés fraterniser entre eux, parce qu'ils ont des fêtes, des temples, des sacrifices qui leur sont communs. Un Athénien doit être inscrit dans l'une des curies, soit d'abord après sa naissance, soit à l'âge de trois ou quatre ans, rarement après la septième année. Cette cérémonie se fait avec solemnité dans la fête des

Apaturies, qui tombe au mois puanepsion, et qui dure trois jours.

Le premier n'est distingué que par des repas qui réunissent les parens dans une même maison, et les membres d'une curie dans un même lieu.

Le second est consacré à des actes de religion. Les magistrats offrent des sacrifices en public; et plusieurs Athéniens revêtus de riches habits, et tenant dans leurs mains des tisons enflammés, marchent à pas précipités autour des autels, chantent des hymnes en l'honneur de Vulcain, et célèbrent le dieu qui introduisit l'usage du feu parmi les mortels.

C'est le troisième jour que les enfans entrent dans l'ordre des citoyens. On devait en présenter plusieurs de l'un et de l'autre sexe. Je suivis Apollodore dans une chapelle qui appartenait à sa curie. Là se trouvaient assemblés, avec plusieurs de ses parens, les principaux de la curie, et de la classe particulière à laquelle il était associé. Il leur présenta son fils avec une brebis qu'on devait immoler. On la pesa; et j'entendis les assistans s'écrier en riant: Moindre! moindre! c'est-à-dire, qu'elle n'avait pas le poids fixé par la loi. C'est une plaisanterie qu'on ne se refuse guère dans cette occasion. Pendant que la flamme dévorait une partie de la victime, Apollodore s'avança; et, tenant son fils d'une main, il prit les dieux à témoin que cet enfant était né de lui et d'une femme athénienne en légitime mariage. On recueillit les suf-

frages ; et l'enfant aussitôt fut inscrit, sous le nom de Lysis, fils d'Apollodore, dans le registre de la curie, nommé le registre public.

Cet acte qui place un enfant dans une telle tribu, dans une telle curie, dans une telle classe de la curie, est le seul qui constate la légitimité de sa naissance, et lui donne des droits à la succession de ses parens. Lorsque ceux de la curie refusent de l'agréer à leur corps, le père a la liberté de les poursuivre en justice.

L'éducation, pour être conforme au génie du gouvernement, doit imprimer dans les cœurs des jeunes citoyens les mêmes sentimens et les mêmes principes. Aussi les anciens législateurs les avaient-ils assujétis à une institution commune. La plupart sont aujourd'hui élevés dans le sein de leur famille, ce qui choque ouvertement l'esprit de la démocratie. Dans l'éducation particulière, un enfant, lâchement abandonné aux flatteries de ses parens et de leurs esclaves, se croit distingué de la foule, parce qu'il en est séparé : dans l'éducation commune, l'émulation est plus générale, les états s'égalisent ou se rapprochent. C'est là qu'un jeune homme apprend chaque jour, à chaque instant, que le mérite et les talens peuvent seuls donner une supériorité réelle. Cette question est plus facile à décider, qu'une foule d'autres qui partagent inutilement les philosophes.

On demande s'il faut employer plus de soins à cultiver l'esprit qu'à former le cœur ; s'il ne faut

donner aux enfans que des leçons de vertu, et aucune de relative aux besoins et aux agrémens de la vie ; jusqu'à quel point ils doivent être instruits des sciences et des arts. Loin de s'engager dans de pareilles discussions, Apollodore résolut de ne pas s'écarter du système d'éducation établi par les anciens législateurs, et dont la sagesse attire des pays voisins et des peuples éloignés quantité de jeunes élèves ; mais il se réserva d'en corriger les abus. Il envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, et de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menait le matin, et allait le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, et de politique à Périclès. Tel était de mon temps Philotime. Il avait fréquenté l'école de Platon, et joignait à la connaissance des arts les lumières d'une saine philosophie. Apollodore, qui l'aimait beaucoup, étoit parvenu à lui faire partager les soins qu'il donnait à l'éducation de son fils.

Ils étaient convenus qu'elle ne roulerait que sur un principe. Le plaisir et la douleur, me dit un jour Philotime, sont comme deux sources abondantes que la nature fait couler sur les hommes, et dans lesquelles ils puisent au hasard le bonheur

et le malheur. Ce sont les deux premiers sentimens que nous recevons dans notre enfance, et qui, dans un âge plus avancé, dirigent toutes nos actions. Mais il est à craindre que de pareils guides ne nous entraînent dans leurs écarts. Il faut donc que Lysis apprenne de bonne heure à s'en défier, qu'il ne contracte dans ses premières années aucune habitude que la raison ne puisse justifier un jour; et qu'ainsi les exemples, les conversations, les sciences, les exercices du corps, tout concoure à lui faire aimer et haïr dès à présent ce qu'il devra aimer et haïr toute sa vie.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est à-dire, tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot *musique* est pris dans une acception très-étendue.

Connaître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. Il allait tous les jours chez un grammatiste, dont la maison située auprès du temple de Thésée, dans un quartier fréquenté, attirait beaucoup de disciples. Tous les soirs il racontait à ses parens l'histoire de ses progrès. Je le voyais, un style ou poinçon à la main, suivre à plusieurs reprises les contours des lettres que son maître avait figurées sur des tablettes. On lui recommandait d'observer

exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles.

Il lisait souvent les Fables d'Ésope; souvent il récitait les vers qu'il savait par cœur. En effet, pour exercer la mémoire de leurs élèves, les professeurs de grammaire leur font apprendre des morceaux tirés d'Homère, d'Hésiode et des poëtes lyriques. Mais, disent les philosophes, rien n'est si contraire à l'objet de l'institution : comme les poëtes attribuent des passions aux dieux, et justifient celles des hommes, les enfans se familiarisent avec le vice avant de le connaître. Aussi a-t-on formé pour leur usage des recueils de pièces choisies, dont la morale est pure; et c'est un de ces recueils que le maître de Lysis avait mis entre ses mains. Il y joignit ensuite le dénombrement des troupes qui allèrent au siège de Troie, tel qu'on le trouve dans l'Illiade. Quelques législateurs ont ordonné que, dans les écoles, on accoutumât les enfans à le réciter, parce qu'il contient les noms des villes et des maisons les plus anciennes de la Grèce.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parlait, qu'il lisait, ou qu'il déclamait quelque ouvrage, j'étais surpris de l'extrême importance qu'on mettait à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime, à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière :

Nos premiers législateurs comprirent aisément que c'était par l'imagination qu'il fallait parler aux Grecs, et que la vertu se persuadait mieux par le sentiment que par les préceptes. Ils nous annoncèrent des vérités parées des charmes de la poésie et de la musique. Nous apprenions nos devoirs dans les amusemens de notre enfance : nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos mœurs s'adoucirent à force de séductions; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Graces elles-mêmes ont pris soin de nous former.

La langue que nous parlons paraît être leur ouvrage. Quelle douceur! quelle richesse! quelle harmonie! Fidèle interprète de l'esprit et du cœur, en même temps que par l'abondance et la hardiesse de ses expressions, elle suffit à presque toutes nos idées, et sait au besoin les revêtir de couleurs brillantes, sa mélodie fait couler la persuasion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet, que vous le laisser entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés essentielles, la résonnance, l'intonation, le mouvement.

Chaque lettre, ou séparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un son, et ces sons diffèrent par la douceur et la dureté, la force et la faiblesse, l'éclat et l'obscurité. J'indique à Lysis ceux qui flattent l'oreille et ceux qui l'offensent: je lui fais observer qu'un son ouvert, plein, volu-

mineux, produit plus d'effet qu'un son qui vient expirer sur les lèvres ou se briser contre les dents; et qu'il est une lettre dont le fréquent retour opère un sifflement si désagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec sévérité de leurs ouvrages.

Vous êtes étonné de cette espèce de mélodie qui parmi nous anime non-seulement la déclamation, mais encore la conversation familière. Vous la retrouverez chez presque tous les peuples du midi. Leur langue, ainsi que la nôtre, est dirigée par des accens qui sont inhérens à chaque mot, et qui donnent à la voix des inflexions d'autant plus fréquentes, que les peuples sont plus sensibles; d'autant plus fortes, qu'ils sont moins éclairés. Je crois même qu'anciennement les Grecs avaient non-seulement plus d'aspirations, mais encore plus d'écarts dans leur intonation que nous n'en avons aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, parmi nous la voix s'élève et s'abaisse quelquefois jusqu'à l'intervalle d'une quinte, tantôt sur deux syllabes, tantôt sur la même. Plus souvent elle parcourt des espaces moindres, les uns très-marqués, les autres à peine sensibles, ou même inappréciables. Dans l'écriture, les accens se trouvent attachés aux mots. Lysis distingue sans peine les syllabes sur lesquelles la voix doit monter ou descendre; mais comme les degrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances.

Vous avez dû vous apercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mesure par un certain intervalle de temps. Les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de vitesse. Réunissez plusieurs syllabes brèves, vous serez malgré vous entraîné par la rapidité de la diction; substituez-leur des syllabes longues, vous serez arrêté par la pesanteur : combinez-les entre elles, suivant les rapports de leur durée, vous verrez votre style obéir à tous les mouvemens de votre âme, et figurer toutes les impressions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui constitue ce rhythme, cette cadence à laquelle on ne peut donner atteinte sans révolter l'oreille ; et c'est ainsi que des variétés que la nature, les passions et l'art ont mises dans l'exercice de la voix, il résulte des sons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lysis sera plus avancé, je lui montrerai que le meilleur moyen de les assortir est de les contraster, parce que le contraste, d'où naît l'équilibre, est, dans toute la nature, et principalement dans les arts imitatifs, la première source de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affaiblir et les fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il distinguera dans les ouvrages de Thu-

cydide une mélodie austère, imposante, pleine de noblesse, mais la plupart du temps dénuée d'aménité; dans ceux de Xénophon, une suite d'accords dont la douceur et la mollesse caractérisent les Grâces qui l'inspirent; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours savante, toujours variée. Voyez, lorsque ce poëte parle de Pénélope, comme les sons les plus doux et les plus brillans se réunissent, pour déployer l'harmonie et la lumière de la beauté. Faut-il représenter le bruit des flots qui se brisent contre le rivage? son expression se prolonge et mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Sisyphe, éternellement occupé à pousser un rocher sur le haut d'une montagne d'où il retombe aussitôt! son style, après une marche lente, pesante, fatigante, court et se précipite comme un torrent. C'est ainsi que, sous la plume du plus harmonieux des poëtes, les sons deviennent des couleurs, et les images des vérités.

Nous n'enseignons point à nos élèves les langues étrangères, soit par mépris pour les autres nations, soit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lysis connaît les propriétés des élémens qui la composent. Ses organes flexibles saisissent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des sons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation et de leur renflement.

Ces notions, qui n'ont encore été recueillies

dans aucun ouvrage, vous paraîtront peut-être frivoles. Elles le seraient en effet, si forcés de plaire aux hommes pour les émouvoir, nous n'étions souvent obligés de préférer le style à la pensée, et l'harmonie à l'expression. Mais elles sont nécessaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités accessoires qui l'accompagnent ; chez un peuple, surtout, dont l'esprit est très-léger, et les sens très-délicats ; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'opposer à ses volontés, et jamais d'insulter son oreille. De là les épreuves incroyables auxquelles se sont soumis certains orateurs pour rectifier leur organe : de là leurs efforts pour distribuer dans leurs paroles la mélodie et la cadence qui préparent la persuasion ; de là résultent enfin ces charmes inexprimables, cette douceur ravissante que la langue grecque reçoit dans la bouche des Athéniens. La grammaire, envisagée sous ce point de vue, a tant de rapports avec la musique, que le même instituteur est communément chargé d'enseigner à ses élèves les élémens de l'une et de l'autre.

Je rendrai compte, dans une autre occasion, des entretiens que j'eus avec Philotime au sujet de la musique. J'assistais quelquefois aux leçons qu'il en donnait à son élève. Lysis apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. On éloigna de lui les instrumens qui agitent l'âme avec violence, ou qui ne servent qu'à l'amollir.

La flûte, qui excite et apaise tour à tour les passions, lui fut interdite. Il n'y a pas long-temps qu'elle faisait les délices des Athéniens les plus distingués. Alcibiade encore enfant essaya d'en jouer; mais, comme les efforts qu'il faisait pour en tirer des sons, altéraient la douceur et la régularité de ses traits, il mit sa flûte en mille morceaux. Dès ce moment, la jeunesse d'Athènes regarda le jeu de cet instrument comme un exercice ignoble, et l'abandonna aux musiciens de profession.

Ce fut vers ce temps là que je partis pour l'Égypte : avant mon départ je priai Philotime de mettre par écrit les suites de cette éducation, et c'est d'après son journal que je vais en continuer l'histoire.

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à la fois l'arithmétique par principes et en se jouant : car, pour en faciliter l'étude aux enfans, on les accoutume tantôt à partager entre eux, selon qu'ils sont en plus grand ou en plus petit nombre, une certaine quantité de pommes ou de couronnes; tantôt à se mêler dans leurs exercices, suivant des combinaisons données, de manière que le même occupe chaque place à son tour. (2) Apollodore ne voulut pas que son fils connût ni ces prétendues propriétés que les Pythagoriciens attribuent aux nombres, ni l'application qu'un intérêt sordide peut faire du calcul aux opérations du commerce. Il estimait l'arith-

métique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la connaissance de la géométrie et de l'astronomie.

Lysis prit une teinture de ces deux sciences. Avec le secours de la première, placé un jour à la tête des armées, il pourrait plus aisément asseoir un camp, presser un siège, ranger des troupes en bataille, les faire rapidement mouvoir dans une marche, ou dans une action. La seconde devait le garantir des frayeurs que les éclipses et les phénomènes extraordinaires inspiraient il n'y a pas loug-temps aux soldats.

Apollodore se rendit une fois chez un des professeurs de son fils. Il y trouva des instrumens de mathématiques, des sphères, des globes, et des tables où l'on avait tracé les limites des différens empires et la position des villes les plus célèbres. Comme il avait appris que son fils parlait souvent à ses amis d'un bien que sa maison possédait dans le canton de Céphissie, il saisit cette occasion pour lui donner la même leçon qu'Alcibiade avait reçue de Socrate. Montrez moi sur cette carte de la terre, lui dit-il, où sont l'Europe, la Grèce, l'Attique. Lysis satisfit à ces questions; mais Apollodore ayant ensuite demandé où était le bourg de Céphissie, son fils répondit en rougissant qu'il ne l'avait pas trouvé. Ses amis sourirent, et depuis il ne parla plus des possessions de son père.

Il brûlait du désir de s'instruire; mais Apollo-

dore ne perdait pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone : qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite; ni cette autre maxime : que l'ignorance est préférable à une multitude de connaissances confusément entassées dans l'esprit.

En même temps Lysis apprenait à traverser les rivières à la nage et à domter un cheval. La danse réglait ses pas, et donnait de la grâce à tous ses mouvemens. Il se rendait assidûment au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices, de très bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans : ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons; ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu, et d'autres semblables, ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb, jetant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pesantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat, et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis, qui s'y livrait avec passion, était obligé d'en user sobrement, et d'en corriger

les effets par les exercices de l'esprit, auxquels son père le ramenait sans cesse.

Le soir, de retour à la maison, tantôt il s'accompagnait de la lyre, tantôt il s'occupait à dessiner : car, depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque partout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre. Souvent il lisait en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvaient l'instruire ou l'amuser. Apollodore remplissait auprès de lui les fonctions de ces grammairiens qui, sous le nom de critiques, enseignent à résoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur ; Épicharis, celle d'une femme de goût qui en sait apprécier les beautés. Lysis demandait un jour comment on jugeait du mérite d'un livre. Aristote, qui se trouva présent, répondit : « Si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne dit « que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut. »

Ses parens le formaient à cette politesse noble dont ils étaient les modèles. Désir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à céder sa place aux personnes âgées, décence dans le maintien, dans l'extérieur, dans les expressions, dans les manières, tout était prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menait souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerre ; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes, pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

On commença de bonne heure à le conduire au théâtre. Dans la suite, il se distingua plus d'une fois aux fêtes solennelles, dans les chœurs de musique et de danse. Il figurait aussi dans ces jeux publics où l'on admet les courses de chevaux : il y remporta souvent la victoire ; mais on ne le vit jamais, à l'exemple de quelques jeunes gens, se tenir debout sur un cheval, lancer des traits, et se donner en spectacle par des tours d'adresse.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes : il s'instruisit de la tactique ; mais il ne fréquenta point ces professeurs ignorans chez qui les jeunes gens vont apprendre à commander les armées.

Ces différens exercices avaient presque tous rapport à l'art militaire : mais, s'il devait défendre sa patrie, il devait aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale ; l'histoire, le droit civil, la politique, l'occupèrent successivement.

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, et mettent leurs leçons à très-haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athénien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes. « Mais, répondit le « père, j'aurais un esclave pour un pareille somme. « — Vous en auriez deux, reprit le philosophe : « votre fils d'abord, ensuite l'esclave que vous « placeriez auprès de lui. »

Autrefois les sophistes se rendaient en foule dans cette ville. Ils dressaient la jeunesse athénienne à disserter superficiellement sur toutes les matières.

Quoique leur nombre soit diminué, on en voit encore qui, entourés de leurs disciples, font retentir de leurs clameurs et de leurs disputes les salles du gymnase. Lysis assistait rarement à ces combats. Des instituteurs plus éclairés lui donnaient des leçons, et des esprits du premier ordre, des conseils. Ces derniers étaient Platon, Isocrate, Aristote, tous trois amis d'Apollodore.

La logique prêta de nouvelles forces, et la rhétorique de nouveaux charmes à sa raison. Mais on l'avertit que l'une et l'autre, destinées au triomphe de la vérité, ne servaient souvent qu'à celui du mensonge. Comme un orateur ne doit pas trop négliger les qualités extérieures, on le mit pendant quelque temps sous les yeux d'un acteur habile, qui prit soin de diriger sa voix et ses gestes.

L'histoire de la Grèce l'éclaira sur les prétentions et sur les fautes des peuples qui l'habitent. Il suivit le barreau, en attendant qu'il pût, à l'exemple de Thémistocle et d'autres grands hommes, y défendre la cause de l'innocence.

Un des principaux objets de l'éducation est de former le cœur d'un enfant. Pendant qu'elle dure, les parens, le gouverneur, les domestiques, les maîtres, le fatiguent de maximes communes, dont ils affaiblissent l'impression par leurs exemples : souvent même les menaces et les coups, indiscrètement employés, lui donnent de l'éloignement pour des vérites qu'il devrait aimer. L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son

père avait mis auprès de lui des gens qui l'instruisaient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Pendant son enfance, il l'avertit de ses fautes avec douceur; quand sa raison fut formée, il lui faisait entrevoir qu'elles étaient contraires à ses intérêts.

Il était très-difficile dans le choix des livres qui traitent de la morale, parce que leurs auteurs pour la plupart sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avair autrefois adressée à Démonicus. (3) C'était un jeune homme qui vivait à la cour du roi de Chypre. La lettre, pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenait des règles de mœurs et de conduite, rédigées en forme de maximes, et relatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

« Soyez envers vos parens, comme vous vou-
« driez que vos enfans fussent un jour à votre égard.
« Dans vos actions les plus secrètes, figurez-vous
« que vous avez tout le monde pour témoin. N'espé-
« rez pas que des actions répréhensibles puissent
« rester dans l'oubli : vous pourrez peut-être les ca-
« cher aux autres, mais jamais à vous-mêmé. Dé-
« pensez votre loisir à écouter les discours des sages;
« Délibérez lentement, exécutez promptement.
« Soulagez la vertu malheureuse : les bienfaits,
« bien appliqués, sont les trésors de l'honnête hom-
« me. Quand vous serez revêtu de quelque charge

« importante, n'employez jamais de malhonnêtes « gens; quand vous la quitterez, que ce soit avec « plus de gloire que de richesses. »

Cet ouvrage était écrit avec la profusion et l'élegance qu'on aperçoit dans tous ceux d'Isocrate. On en félicita l'auteur; et quand il fut sorti, Apollodore, adressant la parole à son fils : Je me suis aperçu, lui dit-il, du plaisir que vous a fait cette lecture. Je n'en suis pas surpris; elle a réveillé en vous des sentimens précieux à votre cœur, et l'on aime à retrouver ses amis partout. Mais avez-vous pris garde à l'endroit que je l'ai prié de répéter, et qui prescrit à Démonicus la conduite qu'il doit tenir à la cour de Chypre? Je le sais par cœur, répondit Lysis. « Conformez-« vous aux inclinations du prince. En paraissant « les approuver, vous n'en aurez que plus de « crédit auprès de lui, plus de considération parmi « le peuple. Obéissez à ses lois, et regardez son « exemple comme la première de toutes. »

Quelle étrange leçon dans la bouche d'un républicain, reprit Apollodore! et comment l'accorder avec le conseil que l'auteur avait donné à Démonicus de détester les flatteurs? C'est qu'Isocrate n'a sur la morale qu'une doctrine d'emprunt, et qu'il en parle plutôt en rhéteur qu'en philosophe. D'ailleurs, est-ce par des préceptes si vagues qu'on éclaire l'esprit? Les mots de sagesse, de justice, de tempérance, d'honnêteté, et beaucoup d'autres qui, pendant cette lecture, ont souvent frappé

vos oreilles, ces mots que tant de gens se contentent de retenir et de proférer au hasard, croyez-vous que Démonicus fût en état de les entendre? Vous-même, en avez-vous une notion exacte? Savez-vous que le plus grand danger des préjuges et des vices, est de se déguiser sous le masque des vérités et des vertus, et qu'il est très difficile de suivre la voix d'un guide fidèle, lorsqu'elle est étouffée par celle d'une foule d'imposteurs qui marchent à ses côtés et qui imitent ses accens?

Je n'ai fait aucun effort jusqu'à présent pour vous affermir dans la vertu; je me suis contenté de vous en faire pratiquer les actes. Il fallait disposer votre âme, comme on prépare une terre avant que d'y jeter la semence destinée à l'enrichir. Vous devez aujourd'hui me demander compte des sacrifices que j'ai quelquefois exigés de vous, et vous mettre en état de justifier ceux que vous ferez un jour.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avait ébauchés ou finis, et dont la plupart traitaient de la science des mœurs. Il les éclaircissait en les lisant. Je vais tâcher d'exposer ses principes.

Tous les genres de vie, toutes nos actions se proposent une fin particulière, et toutes ces fins tendent à un but général, qui est le bonheur. Ce n'est pas dans la fin, mais dans le choix des moyens que nous nous trompons. Combien de fois les honneurs, les richesses, le pouvoir, la beauté, nous

ont été plus funestes qu'utiles ! Combien de fois l'expérience nous a-t-elle appris que la maladie et la pauvreté ne sont pas nuisibles par elles-mêmes ! Ainsi, par la fausse idée que nous avons des biens ou des maux, autant que par l'inconstance de notre volonté, nous agissons presque toujours sans savoir précisément ce qu'il faut désirer et ce qu'il faut craindre.

Distinguer les vrais biens des biens apparens, tel est l'objet de la morale, qui malheureusement ne procède pas comme les sciences bornées à la théorie. Dans ces dernières, l'esprit voit sans peine les conséquences émaner de leurs principes. Mais quand il est question d'agir, il doit hésiter, délibérer, choisir, se garantir surtout des illusions qui viennent du dehors, et de celles qui s'élèvent du fond de nos cœurs. Voulez-vous éclairer ses jugemens ? rentrez en vous-même, et prenez une juste idée de vos passions, de vos vertus et de vos vices.

L'âme, ce principe qui, entre autres facultés, a celle de connaître, conjecturer et délibérer, de sentir, désirer et craindre ; l'âme, indivisible peut-être en elle même, est, relativement à ses diverses opérations, comme divisée en deux parties principales : l'une possède la raison et les vertus de l'esprit : l'autre, qui doit être gouvernée par la première, est le séjour des vertus morales.

Dans la première résident l'intelligence, la sagesse et la science, qui ne s'occupent que des

choses intellectuelles et invariables ; la prudence le jugement et l'opinion, dont les objets tombent sous les sens et varient sans cesse ; la sagacité, la mémoire, et d'autres qualités que je passe sous silence.

L'intelligence, simple perception de l'âme (4), se borne à contempler l'essence et les principes éternels des choses : la sagesse médite non-seulement sur les principes, mais encore sur les conséquences qui en dérivent ; elle participe de l'intelligence qui voit, et de la science qui démontre. La prudence apprécie et combine les biens et les maux, délibère lentement, et détermine notre choix de la manière la plus conforme à nos vrais intérêts. Lorsque, avec assez de lumières pour prononcer, elle n'a pas assez de force pour nous faire agir, elle n'est plus qu'un jugement sain. Enfin l'opinion s'enveloppe dans ses doutes, et nous entraîne souvent dans l'erreur.

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente est la sagesse, la plus utile est la prudence. Comme il n'y a rien de si grand dans l'univers que l'univers même, les sages, qui remontent à son origine et s'occupent de l'essence incorruptible des êtres, obtiennent le premier rang dans notre estime. Tels furent Anaxagore et Thalès. Ils nous ont transmis des notions admirables et sublimes, mais inutiles à notre bonheur, car la sagesse n'influe qu'indirectement sur la morale.

Elle est toute en théorie, la prudence toute en pratique. (5)

Vous voyez, dans une maison, le maître abandonner à un intendant fidèle les minutieux détails de l'administration domestique, pour s'occuper d'affaires plus importantes : ainsi la sagesse, absorbée dans ses méditations profondes, se repose sur la prudence du soin de régler nos penchans, et de gouverner la partie de l'âme où j'ai dit que résident les vertus morales.

Cette partie est à tout moment agitée par l'amour, la haine, la colère, le désir, la crainte, l'envie, et cette foule d'autres passions dont nous apportons le germe en naissant, et qui par elles-mêmes ne sont dignes ni de louange, ni de blâme. Leurs mouvemens, dirigés par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur, sont presque toujours irréguliers et funestes : or, de même que le défaut ou l'excès d'exercice détruit les forces du corps, et qu'un exercice modéré les rétablit; de même un mouvement passionné, trop violent ou trop faible, égare l'âme en deçà ou au delà du but qu'elle doit se proposer, tandis qu'un mouvement réglé l'y conduit naturellement. C'est donc le terme moyen entre deux affections vicieuses qui constitue un sentiment vertueux. Citons un exemple. La lâcheté craint tout, et pèche par défaut : l'audace ne craint rien, et pèche par excès; le courage, qui tient le milieu entre l'une et l'autre, ne craint que lorsqu'il faut craindre. Ainsi les

passions de même espèce produisent en nous trois affections différentes, deux vicieuses, et l'autre vertueuse. Ainsi les vertus morales naissent du sein des passions, ou plutôt ne sont que les passions renfermées dans de justes limites.

Alors Aristote nous fit voir un écrit à trois colonnes, où la plupart des vertus étaient placées chacune entre ses deux extrêmes. J'en ai conservé cet extrait pour l'instruction de Lysis.

Excès.	Milieu.	Défaut ou l'autre extrême.
Audace.	Courage.	Crainte.
Intempérance.	Tempérance.	Insensibilité.
Prodigalité.	Libéralité.	Avarice.
Faste.	Magnificence.	Parcimonie.
. . . .	Magnanimité.	Bassesse.
Apathie.	Douceur.	Colère.
Jactance.	Vérité.	Dissimulation.
Bouffonnerie.	Gaîté.	Rusticité.
Flatterie.	Amitié.	Haine.
Stupeur.	Modestie.	Impudence.
Envie.	. . . .	. . . .
Astuce.	Prudence.	Stupidité, etc.

Ainsi la libéralité est entre l'avarice et la prodigalité; l'amitié entre l'aversion ou la haine, et la complaisance ou la flatterie. Comme la prudence tient par sa nature à l'âme raisonnable, par ses fonctions à l'âme irraisonnable, elle est accompagnée de l'astuce, qui est un vice du cœur,

et de la stupidité, qui est un défaut de l'esprit. La tempérance est opposée à l'intempérance, qui est son excès. On a choisi l'insensibilité pour l'autre extrême : c'est, nous dit Aristote, qu'en fait de plaisir on ne pèche jamais par défaut, à moins qu'on ne soit insensible. Vous apercevez, ajouta-t-il, quelques lacunes dans ce tableau; c'est que notre langue n'a pas assez de mots pour exprimer toutes les affections de notre âme : elle n'en a point, par exemple, pour caractériser la vertu contraire à l'envie : on la reconnaît néanmoins dans l'indignation qu'excitent dans une âme honnête les succès des méchans. (6)

Quoi qu'il en soit, les deux vices correspondant à une vertu, peuvent en être plus ou moins éloignés, sans cesser d'être blâmables. On est plus ou moins lâche, plus ou moins prodigue : on ne peut être que d'une seule manière parfaitement libéral ou courageux. Aussi avons-nous dans la langue très-peu de mots pour désigner chaque vertu, et un assez grand nombre pour désigner chaque vice. Aussi les Pythagoriciens disent-ils que le mal participe de la nature de l'infini, et le bien du fini.

Mais qui discernera ce bien presque imperceptible au milieu des maux qui l'entourent? la prudence, que j'appellerai quelquefois droite raison, parce qu'aux lumières naturelles de la raison joignant celles de l'expérience, elle rectifie les unes par les autres. Sa fonction est de nous montrer le sentier où nous devons marcher, et d'arrêter, au-

tant qu'il est possible, celles de nos passions qui voudraient nous égarer dans des routes voisines : car elle a le droit de leur signifier ses ordres. Elle est à leur égard ce qu'un architecte est par rapport aux ouvriers qui travaillent sous lui.

La prudence délibère, dans toutes les occasions, sur les biens que nous devons poursuivre : biens difficiles à connaître, et qui doivent être relatifs, non-seulement à nous, mais encore à nos parens, nos amis, nos concitoyens. La délibération doit être suivie d'un choix volontaire ; s'il ne l'était pas, il ne serait digne que d'indulgence ou de pitié. Il l'est toutes les fois qu'une force extérieure ne nous contraint pas d'agir malgré nous, ou que nous ne sommes pas entraînés par une ignorance excusable. Ainsi, une action dont l'objet est honnête, doit être précédée par la délibération et par le choix, pour devenir, à proprement parler, un acte de vertu ; et cet acte, à force de se réitérer, forme dans notre âme une habitude que j'appelle vertu.

Nous sommes à présent en état de distinguer ce que la nature fait en nous, et ce que la saine raison ajoute à son ouvrage. La nature ne nous donne et ne nous refuse aucune vertu; elle ne nous accorde que des facultés dont elle nous abandonne l'usage. En mettant dans nos cœurs les germes de toutes les passions, elle y a mis les principes de toutes les vertus. En conséquence, nous recevons en naissant une aptitude plus ou moins prochaine à de-

venir vertueux, un penchant plus ou moins fort pour les choses honnêtes.

De là s'établit une différence essentielle entre ce que nous appelons quelquefois vertu naturelle, et la vertu proprement dite. La première est cette aptitude, ce penchant dont j'ai parlé : espèce d'instinct qui, n'étant point encore éclairé par la raison, se porte tantôt vers le bien, tantôt vers le mal. La seconde est ce même instinct constamment dirigé vers le bien par la droite raison, et toujours agissant avec connaissance, choix et persévérance.

Je conclus de là que la vertu est une habitude formée d'abord, et ensuite dirigée par la prudence; ou, si l'on veut, c'est une impulsion naturelle vers les choses honnêtes, transformée en habitude par la prudence.

Plusieurs conséquences dérivent de ces notions. Il est en notre pouvoir d'être vertueux, puisque nous avons tous l'aptitude à le devenir; mais il ne dépend d'aucun de nous d'être le plus vertueux des hommes, à moins qu'il n'ait reçu de la nature les dispositions qu'exige une pareille perfection.

La prudence formant en nous l'habitude de la vertu, toutes les vertus deviennnent son ouvrage; d'où il suit que dans une âme toujours docile à ses inspirations, il n'y a point de vertu qui ne vienne se placer à son rang, et il n'y en a pas qui soit opposée à l'autre. On doit y découvrir

aussi un parfait accord entre la raison et les passions, puisque l'une y commande, et que les autres obéissent.

Mais comment vous assurer d'un tel accord? comment vous flatter que vous possédez une telle vertu? d'abord par un sentiment intime, ensuite par la peine ou le plaisir que vous éprouverez. Si cette vertu est encore informe, les sacrifices qu'elle demande vous affligeront; si elle est entière, ils vous rempliront d'une joie pure : car la vertu a sa volupté.

Les enfans ne sauraient être vertueux; ils ne peuvent ni connaître, ni choisir leur véritable bien. Cependant, comme il est essentiel de nourrir le penchant qu'ils ont à la vertu, il faut leur en faire exercer les actes.

La prudence se conduisant toujours par des motifs honnêtes, et chaque vertu exigeant de la persévérance, beaucoup d'actions qui paraissent dignes d'éloges, perdent leur prix dès qu'on en démêle le principe. Ceux-ci s'exposent au péril, par l'espoir d'un grand avantage; ceux-là, de peur d'être blâmés : ils ne sont pas courageux. Otez aux premiers l'ambition, aux seconds la honte, ils seront peut-être les plus lâches des hommes.

Ne donnez pas ce nom à celui qui est entraîné par la vengeance; c'est un sanglier qui se jette sur le fer dont il est blessé. Ne le donnez pas à ceux qui sont agités de passions désordonnées,

dont le courage s'enflamme et s'éteint avec elles. Quel est donc l'homme courageux ? Celui qui, poussé par un motif honnête, et guidé par la saine raison, connaît le danger, le craint, et s'y précipite.

Aristote appliqua les mêmes principes à la justice, à la tempérance, et aux autres vertus. Il les parcourut toutes en particulier, et les suivit dans leurs subdivisions, en fixant l'étendue et les bornes de leur empire ; car il nous montrait de quelle manière, dans quelles circonstances, sur quels objets chacune devait agir ou s'arrêter. Il éclaircissait à mesure une foule de questions qui partagent les philosophes sur la nature de nos devoirs. Ces détails, qui ne sont souvent qu'indiqués dans ses ouvrages, et que je ne puis développer ici, le ramenèrent aux motifs qui doivent nous attacher inviolablement à la vertu.

Considérons-la, nous dit-il un jour, dans ses rapports avec nous et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son âme ni les remords, ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut faire. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres : il semble n'agir que pour eux ; il leur cédera même les emplois les plus brillans, s'il est persuadé qu'ils peuvent mieux s'en acquitter que lui. Toute sa vie est en action, et toutes ses ac-

tions naissent de quelque vertu particulière. Il possède donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active et consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement réservé au petit nombre des sages qui, loin du tumulte des affaires, s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont dépouillés de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur âme tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle-même qui a le droit d'y commander; portion céleste, soit qu'on l'appelle intelligence ou de tout autre nom, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine et sur l'essence des êtres. Ceux qui n'écoutent que sa voix, sont spécialement chéris de la divinité : car s'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque soin des choses humaines, de quel œil doit-elle regarder ceux qui, à son exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles?

Dans les entretiens qu'on avait en présence de Lysis, Isocrate flattait ses oreilles, Aristote éclairait son esprit, Platon enflammait son âme. Ce dernier, tantôt lui expliquait la doctrine de Socrate, tantôt lui développait le plan de sa république: d'autres fois, il lui faisait sentir qu'il

n'existe de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une âme vertueuse. Plus souvent encore, il lui montrait en détail que le bonheur consiste dans la science du souverain bien, qui n'est autre chose que Dieu. Ainsi, tandis que d'autres philosophes ne donnent pour récompense à la vertu que l'estime publique et la félicité passagère de cette vie, Platon lui offrait un plus noble soutien.

La vertu, disait-il, vient de Dieu. Vous ne pouvez l'acquérir qu'en vous connaissant vous-même, qu'en obtenant la sagesse, qu'en vous préférant à ce qui vous appartient. Suivez-moi, Lysis. Votre corps, votre beauté, vos richesses sont à vous, mais ne sont pas vous. L'homme est tout entier dans son âme. Pour savoir ce qu'il est et ce qu'il doit faire, il faut qu'il se regarde dans son intelligence, dans cette partie de l'âme où brille un rayon de la sagesse divine: lumière pure, qui conduira insensiblement ses regards à la source dont elle est émanée. Quand ils y seront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il sentira qu'il est de son plus grand intérêt de les retracer en lui-même, et de se rendre semblable à la divinité, du moins autant qu'une si faible copie peut approcher d'un si beau modèle. Dieu est la mesure de chaque chose; rien de bon ni d'estimable dans le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il est souverainement sage, saint et juste: le

seul moyen de lui ressembler et de lui plaire, est de se remplir de sagesse, de justice et de sainteté.

Appelé à cette haute destinée, placez-vous au rang de ceux qui, comme le disent les sages, unissent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie présente le plus heureux des système pour vous, le plus beau des spectacles pour les autres, celui d'une âme où toutes les vertus sont dans un parfait accord.

Je vous ai parlé souvent des conséquences qui dérivent de ces vérités, liées ensemble, si j'ose m'exprimer ainsi, par des raisons de fer et de diament; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il dégrade notre âme, est tôt ou tard livré au supplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant nous, parcourt l'univers, tenant dans sa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. (7) La justice suit ses pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeste trouve son bonheur à la suivre : l'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ses passions. Pendant un temps il paraît être quelque chose aux yeux du vulgaire ; mais bientôt la vengeance fond sur lui; et si elle l'épargne dans ce monde, elle le poursuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'est donc point dans le sein des honneurs, ni dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous distinguer ; c'est devant ce tri-

bunal redoutable qui nous jugera sévèrement après notre mort.

Lysis avait dix-sept ans : son âme était pleine de passions; son imagination vive et brillante. Il s'exprimait avec autant de grâce que de facilité. Ses amis ne cessaient de relever ces avantages, et l'avertissaient, autant par leurs exemples que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avait vécu jusqu'alors. Philotime lui disait un jour : Les enfans et les jeunes gens étaient bien plus surveillés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils n'opposaient à la rigueur des saisons, que des vêtemens légers; à la faim qui les pressait, que les alimens les plus communs. Dans les rues, chez leurs maîtres et leurs parens, ils paraissaient les yeux baissés, et avec un maintien modeste. Ils n'osaient ouvrir la bouche en présence des personnes âgées; et on les asservissait tellement à la décence, qu'étant assis ils auraient rougi de croiser les jambes. Et que résultait-il de cette grossièreté de mœurs, demanda Lysis? Ces hommes grossiers, répondit Philotime, battirent les Perses et sauvèrent la Grèce. — nous les battrions encore. — J'en doute, lorsqu'aux fêtes de Minerve je vois notre jeunesse, pouvant à peine soutenir le bouclier, exécuter nos danses guerrières avec tant d'élégance et de mollesse.

Philotime lui demanda ensuite ce qu'il pensait d'un jeune homme qui, dans ses paroles et dans son habillement, n'observait aucun des égards

dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis. Et tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées entendez-vous ces vieillards qui ne connaissent que leurs anciens usages, et qui, sans pitié pour nos faiblesses, voudraient que nous fussions nés à l'âge de quatre-vingts ans? Ils pensent d'une façon, et leurs petits-enfans d'une autre. Qui les jugera? Vous-même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains : choisirez-vous un chemin, sans savoir s'il est praticable, s'il ne traverse pas des déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands? — Il serait imprudent de s'exposer à de pareils dangers. Je prendrais un guide. — Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si difficile et si dangereuse. Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Cependant les succès des orateurs publics excitaient son ambition. Il entendit par hasard, dans le Lycée, quelques sophistes disserter longuement sur la politique ; et il se crut en état d'éclairer les Athéniens. Il blâmait avec chaleur l'administration présente ; il attendait, avec la même impatience que la plupart de ceux de son âge, le mo-

ment où il lui serait permis de monter à la tribune. Son père dissipa cette illusion, comme Socrate avait détruit celle du jeune frère de Platon.

Mon fils, lui dit il, j'apprends que vous brûlez du désir de parvenir à la tête du gouvernement. — J'y pense en effet, répondit Lysis en tremblant. — C'est un beau projet. S'il réussit, vous serez à portée d'être utile à vos parens, à vos amis, à votre patrie : votre gloire s'étendra non-seulement parmi nous, mais encore dans toute la Grèce, et peut-être, à l'exemple de celle de Thémistocle, parmi les nations barbares.

A ces mots, le jeune homme tressaillit de joie. Pour obtenir cette gloire, reprit Apollodore, ne faut-il pas rendre des services importans à la république ? — Sans doute. — Quel est donc le premier bienfait qu'elle recevra de vous ? — Lysis se tut pour préparer sa réponse. Après un moment de silence, Apollodore continua : S'il s'agissait de relever la maison de votre ami, vous songeriez d'abord à l'enrichir ; de même vous tâcherez d'augmenter les revenus de l'état. — Telle est mon idée. — Dites-moi donc à quoi ils se montent, d'où ils proviennent, quelles sont les branches que vous trouvez susceptibles d'augmentation, et celles qu'on a tout-à-fait négligées ? Vous y avez sans doute réfléchi ? — Non, mon père ; je n'y ai jamais songé. — Vous savez du moins l'emploi qu'on fait des deniers publics ; et certainement votre intention est de diminuer les dépenses inu-

tiles ? — Je vous avoue que je ne me suis pas plus occupé de cet article que de l'autre. — Eh bien ! puisque nous ne sommes instruits ni de la recette, ni de la dépense, renonçons pour le présent au dessein de procurer de nouveaux fonds à la république. — Mais, mon père, il serait possible de les prendre sur l'ennemi. — J'en conviens, mais cela dépend des avantages que vous aurez sur lui ; et pour les obtenir, ne faut-il pas, avant de vous déterminer pour la guerre, comparer les forces que vous emploierez avec celles qu'on vous opposera ? — Vous avez raison. — Apprenez-moi quel est l'état de notre armée et de notre marine, ainsi que celui des troupes et des vaisseaux de l'ennemi. — Je ne pourrais pas vous le réciter tout de suite. — Vous l'avez peut-être par écrit ; je serais bien aise de le voir. — Non, je ne l'ai pas.

Je conçois, reprit Apollodore, que vous n'avez pas encore eu le temps de vous appliquer à de pareils calculs ; mais les places qui couvrent nos frontières, ont sans doute fixé votre attention. Vous savez combien nous entretenons de soldats dans ces différens postes ; vous savez encore que certains points ne sont pas assez défendus, que d'autres n'ont pas besoin de l'être ; et dans l'assemblée générale, vous direz qu'il faut augmenter telle garnison, et réformer telle autre. — Moi, je dirai qu'il faut les supprimer toutes ; car aussi bien remplissent-elles fort mal leur devoir. — Et comment vous êtes-vous assuré que nos défilés

sont mal gardés? Avez-vous été sur les lieux? — Non, mais je le conjecture. — Il faudra donc reprendre cette matière quand, au lieu des conjectures, nous aurons des notions certaines.

Je sais que vous n'avez jamais vu les mines d'argent qui appartiennent à la république, et vous ne pourriez pas me dire pourquoi elles rendent moins à présent qu'autrefois. — Non, je n'y suis jamais descendu. — Effectivement l'endroit est malsain; et cette excuse vous justifiera, si jamais les Athéniens prennent cet objet en considération. En voici un du moins qui ne vous aura pas échappé. Combien l'Attique produit-elle de mesures de blé? Combien en faut-il pour la subsistance de ses habitans? Vous jugez aisément que cette connaissance est nécessaire à l'administration pour prévenir une disette. — Mais, mon père, on ne finirait point s'il fallait entrer dans ces détails. — Est-ce qu'un chef de maison ne doit pas veiller sans cesse aux besoins de sa famille, et aux moyens d'y remédier? Au reste si tous ces détails vous épouvantent, au lieu de vous charger du soin de plus de dix mille familles qui sont dans cette ville, vous devriez d'abord essayer vos forces, et mettre l'ordre dans la maison de votre oncle, dont les affaires sont en mauvais état. — Je viendrais à bout de les arranger, s'il voulait suivre mes avis. — Et croyez-vous de bonne foi que tous les Athéniens, votre oncle joint avec eux, seront plus faciles à persuader? Craignez, mon

fils, qu'un vain amour de la gloire ne vous fasse recueillir que de la honte. Ne sentez-vous pas combien il serait imprudent et dangereux de se charger de si grands intérêts sans les connaître ? Quantité d'exemples vous apprendront que, dans les places les plus importantes, l'admiration et l'estime sont le partage des lumières et de la sagesse; le blâme et le mépris, celui de l'ignorance et de la présomption.

Lysis fut effrayé de l'étendue des connaissances nécessaires à l'homme d'état, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature de diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avaient conçu l'idée; Apollodore, de l'administration, des forces et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut décidé qu'après avoir achevé son éducation, il voyagerait chez tous ceux qui avaient quelques rapports d'intérêts avec les Athéniens.

J'arrivai alors de Perse; je le trouvai dans sa dix-huitième année. C'est à cet âge que les enfans des Athéniens passent dans la classe des Éphèbes, et sont enrôlés dans la milice : mais pendant les deux années suivantes, ils ne servent pas hors de l'Attique. La patrie, qui les regarde désormais comme ses défenseurs, exige qu'ils confirment par un serment solennel leur dévouement à ses ordres. Ce fut dans la chapelle d'Agraule, qu'en présence des autels, il promit, entre autres choses, de ne point déshonorer les armes de la république, de

ne pas quitter son poste, de sacrifier ses jours pour sa patrie, et de la laisser plus florissante qu'il ne l'avait trouvée.

De toute cette année il ne sortit point d'Athènes; il veillait à la conservation de la ville; il montait la garde avec assiduité, et s'accoutumait à la discipline militaire. Au commencement de l'année suivante, s'étant rendu au théâtre où se tenait l'assemblée générale, le peuple donna des éloges à sa conduite, et lui remit la lance avec le bouclier. Lysis partit tout de suite, et fut successivement employé dans les places qui sont sur les frontières de l'Attique.

Agé de vingt ans à son retour, il lui restait une formalité essentielle à remplir. J'ai dit plus haut, que dès son enfance on l'avait inscrit, en présence de ses parens, dans le registre de la curie, à laquelle son père était associé. Cet acte prouvait la légitimité de sa naissance. Il en fallait un autre qui le mît en possession de tous les droits du citoyen.

On sait que les habitans de l'Attique sont distribués en un certain nombre de cantons ou de districts qui par leurs différentes réunions, forment les dix tribus. A la tête de chaque district est un démarque, magistrat qui est chargé d'en convoquer les membres, et de garder le registre qui contient leurs noms. La famille d'Apollodore était agrégée au canton de Céphissie, qui fait partie de la tribu Erechthéide. Nous trouvâmes dans

ce bourg la plupart de ceux qui ont le droit d'opiner dans ces assemblées. Apollodore leur présenta son fils, et l'acte par lequel il avait été déjà reconnu dans sa curie. Après les suffrages recueillis, on inscrivit Lysis dans le registre. Mais comme c'est ici le seul monument qui puisse constater l'âge d'un citoyen, au nom de Lysis fils d'Apollodore, on joignit celui du premier des archontes, non-seulement de l'année courante, mais encore de celle qui l'avait précédée. Dès ce moment Lysis eut le droit d'assister aux assemblées, d'aspirer aux magistratures, et d'administrer ses biens, s'il venait à perdre son père.

Étant retournés à Athènes, nous allâmes une seconde fois à la chapelle d'Agraule, où Lysis, revêtu de ses armes, renouvela le serment qu'il y avait fait deux ans auparavant.

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprennent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller aux soins du ménage. Celles qui appartiennent aux premières familles de la république, sont élevées avec plus de recherche. Comme dès l'âge de dix ans, et quelquefois de sept, elles paraissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leurs voix et leurs pas. En général, les mères exhortent leurs filles à se

conduire avec sagesse ; mais elles insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de prévenir, par toutes sortes de moyens, un embonpoint qui nuirait à l'élégance de la taille et à la grâce des mouvemens.

CHAPITRE XXVII.

Entretien sur la Musique des Grecs.

J'ALLAI voir un jour Philotime dans une petite maison qu'il avait hors des murs d'Athènes, sur la colline du Cynosarge, à trois stades de la porte Mélitide. La situation en était délicieuse. De toutes parts la vue se reposait sur des tableaux riches et variés. Après avoir parcouru les différentes parties de la ville et de ses environs, elle se prolongeait par delà jusqu'aux montagnes de Salamine, de Corinthe, et même de l'Arcadie.

Nous passâmes dans un petit jardin que Philotime cultivait lui-même, et qui lui fournissait des fruits et des légumes en abondance : un bois de platanes, au milieu duquel était un autel consacré aux Muses, en faisait tout l'ornement. C'est toujours avec douleur, reprit Philotime en soupirant, que je m'arrache de cette retraite. Je veillerai à

l'éducation du fils d'Apollodore, puisque je l'ai promis, mais c'est le dernier sacrifice que je ferai de ma liberté. Comme je parus surpris de ce langage, il ajouta : Les Athéniens n'ont plus besoin d'instructions ; ils sont si aimables ! Eh ! que dire en effet à des gens qui tous les jours établissent pour principe, que l'agrément d'une sensation est préférable à toutes les vérités de la morale?

La maison me parut ornée avec autant de décence que de goût. Nous trouvâmes dans un cabinet, des lyres, des flûtes, des instrumens de diverses formes, dont quelques-uns avaient cessé d'être en usage. Des livres relatifs à la musique remplissaient plusieurs tablettes. Je priai Philotime de m'indiquer ceux qui pourraient m'en apprendre les principes. Il n'en existe point, me répondit-il; nous n'avons qu'un petit nombre d'ouvrages assez superficiels sur le genre enharmonique, et un plus grand nombre sur la préférence qu'il faut donner, dans l'éducation, à certaines espèces de musique. Aucun auteur n'a, jusqu'à présent, entrepris d'éclaircir méthodiquement toutes les parties de cette science.

Je lui témoignai alors un désir si vif d'en avoir au moins quelque notion, qu'il se rendit à mes instances,

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la partie technique de la Musique.

Vous pouvez juger, dit-il, de notre goût pour la musique, par la multitude des acceptions que nous donnons à ce mot : nous l'appliquons indifféremment à la mélodie, à la mesure, à la poésie, à la danse, au geste, à la réunion de toutes les sciences, à la connaissance de presque tous les arts. Ce n'est pas assez encore ; l'esprit de combinaison, qui depuis environ deux siècles s'est introduit parmi nous, et qui nous force à chercher partout des rapprochemens, a voulu soumettre aux lois de l'harmonie les mouvemens des corps célestes et ceux de notre âme.

Ecartons ces objets étrangers. Il ne s'agit ici que de la musique proprement dite. Je tâcherai de vous en expliquer les élémens, si vous me promettez de supporter avec courage l'ennui des détails où je vais m'engager. Je le promis, et il continua de cette manière.

On distingue dans la musique, le son, les intervalles, les accords, les genres, les modes, le rhythme, les mutations et la mélopée. Je négligerai les deux derniers articles, qui ne regardent que la composition ; je traiterai succinctement des autres.

Les sons que nous faisons entendre en parlant et en chantant, quoique formés par les mêmes

organes, ne produisent pas le même effet. Cette différence viendrait-elle, comme quelques-uns le prétendent, de ce que dans le chant la voix procède par des intervalles plus sensibles, s'arrête plus long-temps sur une syllabe, est plus souvent suspendue par des repos marqués?

Chaque espace que la voix franchit, pourrait se diviser en une infinité de parties; mais l'organe de l'oreille, quoique susceptible d'un très-grand nombre de sensations, est moins délicat que celui de la parole, et ne peut saisir qu'une certaine quantité d'intervalles. Comment les déterminer? les pythagoriciens emploient le calcul; les musiciens, le jugement de l'oreille.

Alors Philotime prit un monocorde, ou une règle sur laquelle était tendue une corde attachée par ses deux extrémités à deux chevalets immobiles. Nous fîmes couler un troisième chevalet sous la corde, et, l'arrêtant à des divisions tracées sur la règle, je m'aperçus aisément que les différentes parties de la corde rendaient des sons plus aigus que la corde entière; que la moitié de cette corde donnait le diapason ou l'octave; que ses trois quarts sonnaient la quarte, et ses deux tiers la quinte. Vous voyez, ajouta Philotime, que le son de la corde totale est au son de ses parties, dans la même proportion que sa longueur à celle de ces mêmes parties; et qu'ainsi l'octave est dans le rapport de 2 à 1, ou de 1 à 1/2, la quarte dans celui de 4 à 3, et la quinte de 3 à 2.

Les divisions les plus simples du monocorde nous ont donné les intervalles les plus agréables à l'oreille. En supposant que la corde totale sonne *mi*, je les exprimerai de cette manière, *mi la* quarte, *mi si* quinte, *mi mi* octave.

Pour avoir la double octave, il suffira de diviser par 2 l'expression numérique de l'octave, qui est 1/2, et vous aurez 1/4. Il me fit voir en effet que le quart de la corde entière sonnait la double octave.

Après qu'il m'eut montré la manière de tirer la quarte de la quarte, et la quinte de la quinte, je lui demandai comment il déterminait la valeur du ton. C'est, me dit-il, en prenant la différence de la quinte à la quarte, du *si* au *la*; or, la quarte, c'est-à-dire la fraction 3/4, est à la quinte c'est-à-dire à la fraction 2/3, comme 9 est à 8.

Enfin, ajouta Philotime, on s'est convaincu par une suite d'opérations, que le demi-ton, l'intervalle, par exemple, du *mi* au *fa*, est dans la proportion de 256 à 243.

Au desssous du demi-ton, nous faisons usage des tiers et des quarts de ton, mais sans pouvoir fixer leurs rapports, sans oser nous flatter d'une précision rigoureuse; j'avoue même que l'oreille la plus exercée a de la peine à les saisir.

Je demandai à Philotime si, à l'exception de ces sons presque imperceptibles, il pourrait successivement tirer d'un monocorde tous ceux dont la grandeur est déterminée, et qui forment l'échelle

du systéme musical. Il faudrait pour cet effet, me dit il, une corde d'une longueur démesurée ; mais vous pouvez y suppléer par le calcul. Supposez-en une qui soit divisée en 8192 parties égales, et qui sonne le *si*. (8) Le rapport du demi-ton, celui, par exemple, de *si* à *ut*, étant supposé de 256 à 243, vous trouverez que 256 est à 8192, comme 243 est à 7776, et qu'en conséquence ce dernier nombre doit vous donner l'*ut*. Le rapport du ton étant, comme nous l'avons dit, de 9 à 8, il est visible qu'en retranchant le 9e de 7776, il restera 6912 pour le *ré*.

En continuant d'opérer de la même manière sur les nombres restans, soit pour les tons, soit pour les demi-tons, vous conduirez facilement votre échelle fort au-delà de la portée des voix et des instrumens, jusqu'à la cinquième octave du *si*, d'où vous êtes parti. Elle vous sera donnée par 256, et l'*ut* suivant par 243 ; ce qui vous fournira le rapport du demi-ton, que je n'avais fait que supposer.

Philotime faisait tous ces calculs à mesure ; et quand il les eut terminés : il suit de là, me dit-il, que dans cette longue échelle, les tons et les demi-tons sont tous parfaitement égaux : vous trouverez aussi que les intervalles de même espèce sont parfaitement justes ; par exemple, que le ton et demi, ou tierce mineure, est toujours dans le rapport de 32 à 27 ; le diton, ou tierce majeure, dans celui de 81 à 64.

Mais, lui dis-je, comment vous en assurer dans

la pratique ? Outre une longue habitude, répondit-il, nous employons quelquefois, pour plus d'exactitude, la combinaison des quartes et des quintes obtenues par un ou plusieurs monocordes. La différence de la quarte à la quinte m'ayant fourni le ton, si je veux me procurer la tierce majeure au-dessous du ton donné, tel que *la*, je monte à la quarte *ré*, de là je descends à la quinte *sol*, je remonte à la quarte *ut*, je descends à la quinte, et j'ai le *fa*, tierce majeure au-dessous du *la*.

Les intervalles sont consonnans ou dissonnans. Nous rangeons dans la première classe, la quarte, la quinte, l'octave, la onzième, la douzième et la double octave ; mais ces trois derniers ne sont que les répliques des premiers. Les autres intervalles, connus sous le nom de dissonnans, se sont introduits peu à peu dans la mélodie.

L'octave est la consonnance la plus agréable, parce qu'elle est la plus naturelle. C'est l'accord que fait entendre la voix des enfans, lorsqu'elle est mêlée avec celle des hommes ; c'est le même que produit une corde qu'on a pincée : le son, en expirant, donne lui-même son octave.

Philotime, voulant prouver que les accords de quarte et de quinte n'étaient pas moins conformes à la nature, me fit voir, sur son monocorde, que dans la déclamation soutenue, et même dans la conversation familière, la voix franchit plus souvent ces intervalles que les autres.

Je ne les parcours, lui dis-je, qu'en passant d'un ton à l'autre. Est-ce que, dans le chant, les sons qui composent un accord ne se font jamais entendre en même temps?

Le chant, répondit-il, n'est qu'une succession de sons; les voix chantent toujours à l'unisson, ou à l'octave qui n'est distinguée de l'unisson que parce qu'elle flatte plus l'oreille. Quant aux autres intervalles, elle juge de leurs rapports par la comparaison du son qui vient de s'écouler, avec celui qui l'occupe dans le moment. Ce n'est que dans les concerts où les instrumens accompagnent la voix, qu'on peut discerner des sons différens et simultanés; car la lyre et la flûte, pour corriger la simplicité du chant, y joignent quelquefois des traits et des variations, d'où résultent des parties distinctes du sujet principal. Mais elles reviennent bientôt de ces écarts, pour ne pas affliger trop long-temps l'oreille étonnée d'une pareille licence

Vous avez fixé, lui dis-je, la valeur des intervalles; j'entrevois l'usage qu'on en fait dans la mélodie. Je voudrais savoir quel ordre vous leur assignez sur les instrumens. Jetez les yeux, me dit-il, sur ce tétracorde; vous y verrez de quelle manière les intervalles sont distribués dans notre échelle, et vous connaitrez le système de notre musique. Les quatre cordes de cette cithare sont disposées de façon que les deux extrêmes, toujours immobiles, sonnent la quarte en montant, *mi, la*. Les deux cordes moyennes, appelées

mobiles parce qu'elles reçoivent différens degrés de tension, constituent trois genres d'harmonie; le diatonique, le chromatique, l'enharmonique.

Dans le diatonique, les quatre cordes précèdent par un demi-ton et deux tons, *mi, fa sol, la;* dans le chromatique, par deux demi-tons et une tierce mineure, *mi, fa, fa* dièse, *la;* dans l'enharmonique, par deux quarts de ton et une tierce majeure, *mi, mi* quart de ton, *fa, la.*

Comme les cordes mobiles sont susceptibles de plus ou de moins de tension, et peuvent en conséquence produire des intervalles plus au moins grands, il en a résulté une autre espèce de diatonique où sont admis les trois quarts et les cinq quarts de ton; et deux autres espèces de chromatique, dans l'un desquels le ton, à force de dissections, se résout pour ainsi dire en parcelles. Quant à l'enharmonique, je l'ai vu, dans ma jeunesse, quelquefois pratiqué suivant des proportions qui variaient dans chaque espèce d'harmonie; mais il me paraît aujourd'hui déterminé: ainsi, nous nous en tiendrons aux formules que je viens de vous indiquer, et qui, malgré les réclamations de quelques musiciens, sont le plus généralement adoptées.

Pour étendre notre système de musique, on se contenta de multiplier les tétracordes; mais ces additions ne se sont faites que successivement. L'art trouvait des obstacles dans les lois qui lui prescrivaient des bornes, dans l'ignorance qui ar-

rêtait son essor. De toutes parts on tentait des essais. En certains pays, on ajoutait des cordes à la lyre ; en d'autres, on les retranchait. Enfin, l'heptacorde parut, et fixa pendant quelque temps l'attention. C'est cette lyre à sept cordes. Les quatre premières offrent à vos yeux l'ancien tétracorde, *mi*, *fa*, *la*; il est surmonté d'un second, *la*, *si* bémol, *ut*, *ré*, qui procède par les mêmes intervalles, et dont la corde la plus basse se confond avec la plus haute du premier. Ces deux tétracordes s'appellent *conjoints*, parce qu'ils sont unis par la moyenne *la*, que l'intervalle d'une quarte éloigne également de ses deux extrêmes, *la*, *mi*, en descendant, *la*, *ré* en montant.

Dans la suite, le musicien Terpandre, qui vivait il y a environ trois cents ans, supprima la cinquième corde, le *si* bémol, et lui en substitua une nouvelle plus haute d'un ton ; il obtint cette série de son, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *ut*, *ré*, *mi*, dont les extrêmes sonnent l'octave. Ce second heptacorde ne donnant pas deux tétracordes complets, Pythagore suivant les uns, Lycaon de Samos, suivant d'autres, en corrigea l'imperfection, en insérant une huitième corde à un ton au-dessus du *la*.

Philotime prenant une cithare montée à huit cordes : Voilà, me dit-il, l'octacorde qui résultera de l'addition de la huitième corde. Il est composé de deux tétracordes, mais disjoints,

c'est-à dire, séparés l'un de l'autre, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *ré*, *mi*. Dans le premier heptacorde, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si* bémol, *ut*, *ré*, toutes les cordes homologues sonnaient la quarte *mi*, *la*, *fa*, *si* bémol, *sol*, *ut*, *la*, *ré*. Dans l'octacorde elles font entendre la quinte, *mi*, *si*, *fa ut*, *sol*, *ré*, *la*, *mi*.

L'octave s'appelait alors *harmonie*, parce qu'elle renfermait la quarte et la quinte, c'est-à-dire, toutes les consonnances; et comme ces intervalles se rencontrent plus souvent dans l'octacorde que dans les autres instrumens, la lyre octacorde fut regardée, et l'est encore, comme le système le plus parfait pour le genre diatonique; et de là vient que Pythagore, ses disciples et les autres philosophes de nos jours, renferment la théorie de la musique dans les bornes d'un octave ou de deux tétracordes.

Après d'autres tentatives pour augmenter le nombre des cordes, on ajouta un troisième tétracorde au-dessous du premier, et l'on obtint l'hendécacorde, composée de onze cordes, qui donnent cette suite de sons, *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *ré*, *mi*. D'autres musiciens commencent à disposer sur leur lyre quatre et même jusqu'à cinq tétracordes. (9)

Philotime me montra ensuite des cithares, plus propres à exécuter certains chants, qu'à fournir le modèle d'un système. Tel était le Magadis dont Anacréon se servait quelquefois. Il était composé

de vingt cordes, qui se réduisaient à dix, parce que chacune était accompagnée de son octave. Tel était encore l'épigonium, inventé par Épigonus d'Ambracie, le premier qui pinça les cordes, au lieu de les agiter avec l'archet. Autant que je puis me le rappeler, ses quarante cordes, réduites à vingt par la même raison, n'offraient qu'un triple heptacorde, qu'on pouvait approprier aux trois genres, ou à trois modes différens.

Avez-vous évalué, lui dis-je, le nombre des tons et des demi-tons que la voix et les instrumens peuvent parcourir, soit dans le grave, soit dans l'aigu? La voix, répondit-il, ne parcourt pour l'ordinaire que deux octaves et une quinte. Les instrumens embrassent une plus grande étendue. Nous avons des flûtes qui vont au-delà de la troisième octave. En général, les changemens qu'éprouve chaque jour le système de notre musique, ne permettent pas de fixer le nombre des sons dont elle fait usage. Les deux cordes moyennes de chaque tétracorde, sujettes à différens degrés de tension, font entendre, à ce que prétendent quelques-uns, suivant la différence des trois genres et de leurs espèces, les trois quarts, le tiers, le quart, et d'autres moindres subdivisions du ton. Ainsi, dans chaque tétracorde, la deuxième corde donne quatre espèces d'*ut* ou de *fa*, et la troisième, six espèces de *ré* ou de *sol*. Elles en donneraient une infinité, pour ainsi dire, si l'on avait égard aux licences des musiciens, qui, pour varier leur har-

monie, haussent ou baissent à leur gré les cordes mobiles de l'instrumeut, et en tirent des nuances de sons que l'oreille ne peut apprécier.

La diversité des modes fait éclore de nouveaux sons. Élevez ou baissez d'un ton ou d'un demi-ton les cordes d'une lyre, vous passez dans un autre mode. Les nations qui, dans les siècles reculés, cultivèrent la musique, ne s'accordèrent point sur le ton fondamental du tétracorde, comme aujourd'hui encore des peuples voisins partent d'une époque différente pour compter les jours de leurs mois. Les Doriens exécutaient le même chant à un ton plus bas que les Phrygiens ; et ces derniers, à un ton plus bas que les Lydiens : de là les dénominations des modes dorien, phrygien et lydien. Dans le premier, la corde la plus basse du tétracorde est *mi* ; dans le second, *fa* dièse ; dans le troisième, *sol* dièse. D'autres modes ont été dans la suite ajoutés aux premiers : tous ont plus d'une fois varié quant à la forme. Nous en voyons paraître de uouveaux, à mesure que le système s'étend, ou que la musique éprouve des vicissitudes ; et comme dans un temps de révolution il est difficile de conserver son rang, les musiciens cherchent à rapprocher d'un quart de ton les modes phrygien et lydien, séparés de tous temps l'un de l'autre par l'intervalle d'un ton.

Des questions interminables s'élèvent sans cesse sur la position, l'ordre et le nombre des autres modes. J'écarte des détails dont je n'adoucirais

pas l'ennui en le partageant avec vous. L'opinion qui commence à prévaloir admet treize modes, à un demi-ton de distance l'un de l'autre, rangés dans cet ordre, en commençant par l'hypodorien, qui est le plus grave :

Hypodorien	*si.*
Hypophrygien grave.	*ut.*
Hypophrygien aigu	*ut* dièse.
Hypolydien grave.	*ré.*
Hypolydien aigu.	*ré* dièse.
Dorien.	*mi.*
Ionien	*fa.*
Phrygien.	*fa* dièse.
Éolien ou Lydien grave.	*sol.*
Lydien aigu	*sol* dièse.
Mixolydien grave	*la.*
Mixolydien aigu.	*la* dièse.
Hypermixolydien	*si.*

Tous ces modes ont un caractère particulier. Ils le reçoivent moins du ton principal, que de l'espèce de poésie et de mesure, des modulations et des traits de chant qui leur sont affectés, et qui les distinguent aussi essentiellement, que la différence des proportions et des ornemens distingue les ordres d'architecture.

La voix peut passer d'un mode ou d'un genre à l'autre; mais ces transitions ne pouvant pas se faire sur les instrumens qui ne sont percés ou montés que pour certains genres ou certains mo-

des, les musiciens emploient deux moyens. Quelquefois ils ont sous la main plusieurs flûtes ou plusieurs cithares, pour les substituer adroitement l'une à l'autre. Plus souvent ils tendent sur une lyre toutes les cordes qu'exige la diversité des genres et des modes. Il n'y a pas même long-temps qu'un musicien plaça sur les trois faces d'un trépied mobile trois lyres montées, l'une sur le mode dorien, la seconde sur le phrygien, la troisième sur le lydien. A la plus légère impulsion, le trépied tournait sur son axe, et procurait à l'artiste la facilité de parcourir les trois modes sans interruption. Cet instrument, qu'on avait admiré, tomba dans l'oubli après la mort de l'inventeur.

Les tétracordes sont désignés par des noms relatifs à leur position dans l'échelle musicale ; et les cordes, par des noms relatifs à leur position dans chaque tétracorde. La plus grave de toutes, le *si*, s'appelle *hypate*, ou la principale ; celle qui la suit en montant, la *parhypate*, ou la voisine de la principale.

Je vous interromps, lui dis-je, pour vous demander si vous n'avez pas de mots plus courts pour chanter un air dénué de paroles. Quatre voyelles, répondit-il, l'*e* bref, l'*a*, l'*è* grave, l'*ô* long, precédées de la consonne *t*, expriment les quatre sons de chaque tétracorde, excepté que l'on retranche le premier de ces monosyllabes, lorsqu'on rencontre un son commun à deux tétracordes. Je m'explique : si je veux solfier cette sé-

rie de sons donnés par les deux premiers tétracordes, *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, je dirai, *té*, *ta*, *tè*, *tô*, *ta*, *tè*, *tô*, et ainsi de suite.

J'ai vu quelquefois, repris-je, de la musique écrite ; je n'y démêlais que des lettres tracées horizontalement sur une même ligne, correspondantes aux syllabes des mots placés au dessous, les unes entières ou mutilées, les autres posées en différens sens. Il nous fallait des notes, répliqua-t-il; nous avons choisi les lettres : il nous en fallait beaucoup, à cause de la diversité des modes; nous avons donné aux lettres des positions ou des configurations différentes. Cette manière de noter est simple, mais défectueuse. On a négligé d'approprier une lettre à chaque son de la voix, à chaque corde de la lyre. Il arrive de là que le même caractère étant commun à des cordes qui appartiennent à divers tétracordes, ne saurait spécifier leurs différens degrés d'élévation, et que les notes du genre diatonique sont les mêmes que celles du chromatique et de l'enharmonique. On les multipliera sans doute un jour; mais il en faudra une si grande quantité, que la mémoire des commençans en sera peut-être surchargée. (10)

En disant ces mots, Philotime traçait sur des tablettes un air que je savais par cœur. Après l'avoir examiné, je lui fis observer que les signes mis sous mes yeux, pourraient suffire en effet pour diriger ma voix, mais qu'ils n'en réglaient

pas les mouvemens. Ils sont déterminés, répondit-il, par les syllabes longues et brèves dont les mots sont composés; par le rhythme, qui constitue une des plus essentielles parties de la musique et de la poésie.

Le rhythme, en général, est un mouvement successif et soumis à certaines proportions. Vous le distinguez dans le vol d'un oiseau, dans les pulsations des artères, dans les pas d'un danseur, dans les périodes d'un discours. En poésie, c'est la durée relative des instans que l'on emploie à prononcer les syllabes d'un vers; en musique, la durée relative des sons qui entrent dans la composition d'un chant.

Dans l'origine de la musique, son rhythme se modela exactement sur celui de la poésie. Vous savez que, dans notre langue, toute syllabe est brève ou longue. Il faut un instant pour prononcer une brève, deux pour une longue. De la réunion de plusieurs syllabes longues ou brèves, se forme le pied; et de la réunion de plusieurs pieds, la mesure du vers. Chaque pied a un mouvement, un rhythme, divisé en deux temps, l'un pour le frappé, l'autre pour le levé.

Homère et les poëtes ses contemporains employoient communément le vers héroïque, dont six pieds mesurent l'étendue, et contiennent chacun deux longues, ou une longue suivie de deux brèves. Ainsi, quatre instans syllabiques consti-

tuent la durée du pied, et vingt-quatre de ces instans, la durée du vers.

On s'était dès-lors aperçu qu'un mouvement trop uniforme réglait la marche de cette espèce de vers, que plusieurs mots expressifs et sonores en étaient bannis, parce qu'ils ne pouvaient s'assujétir à son rhythme; que d'autres, pour y figurer, avaient besoin de s'appuyer sur un mot voisin. On essaya, en conséquence, d'introdnire quelques nouveaux rhythmes dans la poésie. Le nombre en est depuis considérablement augmenté par les soins d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho et de plusieurs autres poëtes. On les classe aujourd'hui sous trois genres principaux.

Dans le premier, le levé est égal au frappé; c'est la mesure à deux temps égaux. Dans le second, la durée du levé est double de celle du frappé; c'est la mesure à deux temps inégaux, ou à trois temps égaux. Dans le troisième, le levé est à l'égard du frappé comme 3 est à 2, c'est-à-dire, qu'en supposant les notes égales, il en faut trois pour un temps, et deux pour l'autre. On connaît un quatrième genre où le rapport des temps est comme 3 à 4; mais on en fait rarement usage.

Outre cette différence dans les genres, il en résulte une plus grande encore, tirée du nombre des syllabes affectées à chaque temps d'un rhythme. Ainsi, dans le premier genre, le levé et le frappé peuvent chacun être composés d'un instant sylla-

bique, ou d'une syllabe brève; mais ils peuvent l'être aussi de deux, de quatre, de six, et même de huit instans syllabiques; ce qui donne quelquefois pour la mesure entière une combinaison de syllabes longues et brèves, qui équivaut à seize instans syllabiques. Dans le second genre, cette combinaison peut être de dix-huit de ces instans. Enfin, dans le troisième, un des temps peut recevoir depuis trois brèves jusqu'à quinze, et l'autre depuis une brève jusqu'à dix, ou leurs équivalens; de manière que la mesure entière comprenant vingt-cinq instans syllabiques, excède d'un de ces instans la portée du vers épique, et peut embrasser jusqu'à dix-huit syllabes longues ou brèves.

Si, à la variété que jette dans le rhythme ce courant plus ou moins rapide d'instans syllabiques, vous joignez celle qui provient du mélange et de l'entrelacement des rhythmes, et celle qui naît du goût du musicien, lorsque, selon le caractère des passions qu'il veut exprimer, il presse ou ralentit la mesure, sans néanmoins en altérer les proportions, vous en conclurez que dans un concert notre oreille doit être sans cesse agitée par des mouvemens subits qui la réveillent et l'étonnent.

Des lignes placées à la tête d'une pièce de musique, en indiquent le rhythme; et le coryphée, du lieu le plus élevé de l'orchestre, l'annonce aux musiciens et aux danseurs attentifs à ses ges-

tes. J'ai observé, lui dis-je, que les maîtres des chœurs battent la mesure, tantôt avec la main, tantôt avec le pied. J'en ai vu même dont la chaussure était armée de fer; et je vous avoue que ces percussions bruyantes troublaient mon attention et mon plaisir.

Platon compare la poésie dépouillée du chant, à un visage qui perd sa beauté, en perdant la fleur de la jeunesse. Je comparerais le chant dénué du rhythme à des traits réguliers, mais sans âme et sans expression. C'est surtout par ce moyen que la musique excite les émotions qu'elle nous fait éprouver. Ici le musicien n'a, pour ainsi dire, que le mérite du choix; tous les rhythmes ont des propriétés inhérentes et distinctes. Que la trompette frappe à coups redoublés un rhythme vif, impétueux, vous croirez entendre les cris des combattans et ceux des vainqueurs; vous vous rappellerez nos chants belliqueux et nos danses guerrières. Que plusieurs voix transmettent à vos oreilles des sons qui se succèdent avec lenteur d'une manière agréable, vous entrerez dans le recueillement. Si leurs chants contiennent les louanges des dieux, vous vous sentirez disposé au respect qu'inspire leur présence; et c'est ce qu'opère le rhythme qui, dans nos cérémonies religieuses, dirige les hymnes et les danses.

Le caractère des rhythmes est déterminé au point que la transposition d'une syllabe suffit pour le changer. Nous admettons souvent dans la ver-

cation deux pieds, l'*iambe* et le *trochée*, également composés d'une longue et d'une brève, avec cette différence que l'*iambe* commence par une brève, et le *trochee* par une longue. Celui-ci convient à la pesanteur d'une danse rustique, l'autre à la chaleur d'un dialogue animé. Comme à chaque pas l'*iambe* semble redoubler d'ardeur, et le *trochée* perdre la sienne, c'est avec le premier que les auteurs satiriques poursuivent leurs ennemis; avec le second, que les dramatiques font quelquefois mouvoir les chœurs des vieillards sur la scène.

Il n'est point de mouvemens dans la nature et dans nos passions, qui ne retrouvent, dans les diverses espèces de rhythmes, des mouvemens qui leur correspondent, et qui deviennent leur image. Ces rapports sont tellement fixés, qu'un chant perd tous ses agrémens dès que sa marche est confuse, et que notre âme ne reçoit pas, aux termes convenus, la succession périodique des sensations qu'elle attend. Aussi les entrepreneurs de nos spectacles et de nos fêtes ne cessent-ils d'exercer les acteurs auxquels ils confient le soin de leur gloire. Je suis même persuadé que la musique doit une grande partie de ses succès à la beauté de l'exécution, et surtout à l'attention scrupuleuse avec laquelle les chœurs s'assujétissent aux mouvemens qu'on leur imprime.

Mais, ajouta Philotime, il est temps de finir cet entretien; nous le reprendrons demain, si

vous le jugez à propos : je passerai chez vous avant que de me rendre chez Apollodore.

SECOND ENTRETIEN.

Sur la partie morale de la Musique.

Le lendemain, je me levai au moment où les habitans de la campagne apportent des provisions au marché, et ceux de la ville se répandent tumultueusement dans les rues. Le ciel était calme et serein; une fraîcheur délicieuse pénétrait mes sens interdits. L'orient étincelait de feux, et toute la terre soupirait après la présence de cet astre qui semble tous les jours la reproduire. Frappé de ce spectacle, je ne m'étais point aperçu de l'arrivée de Philotime. Je vous ai surpris, me dit-il, dans une espèce de ravissement. Je ne cesse de l'éprouver, lui répondis-je, depuis que je suis en Grèce : l'extrême pureté de l'air qu'on y respire, et les vives couleurs dont les objets s'y parent à mes yeux, semblent ouvrir mon âme à de nouvelles sensations. Nous prîmes de là occasion de parler de l'influence du climat. Philotime attribuait à cette cause l'étonnante sensibilité des Grecs : sensibilité, disait-il, qui est pour eux une source intarissable de plaisirs et d'erreurs, et qui semble augmenter de jour en jour. Je croyais au contraire, repris-je, qu'elle commençait à s'affaiblir. Si je me trompe, dites-moi donc pourquoi la

musique n'opère plus les mêmes prodiges qu'autrefois.

C'est, répondit-il, qu'elle était autrefois plus grossière ; c'est que les nations étaient encore dans l'enfance. Si, à des hommes dont la joie n'éclaterait que par des cris tumultueux, une voix, accompagnée de quelque instrument, faisait entendre une mélodie très-simple, mais assujétie à certaines règles, vous les verriez bientôt, transportés de joie, exprimer leur admiration par les plus fortes hyperboles : voilà ce qu'éprouvèrent les peuples de la Grèce avant la guerre de Troie. Amphion animait par ses chants les ouvriers qui construisaient la forteresse de Thèbes, comme on l'a pratiqué depuis lorsque l'on a refait les murs de Messène. On publia que les murs de Thèbes s'étaient élevés au son de sa lyre. Orphée tirait de la sienne un petit nombre de sons agréables ; on dit que les tigres déposaient leur fureur à ses pieds.

Je ne remonte pas à ces siècles reculés, repris-je ; mais je vous cite les Lacédémoniens divisés entre eux, et tout-à-coup réunis par les accords harmonieux de Terpandre ; les Athéniens entraînés par les chants de Solon dans l'île de Salamine, au mépris d'un décret qui condamnait l'orateur assez hardi pour proposer la conquête de cette île ; les mœurs des Arcadiens adoucies par la musique, et je ne sais combien d'autres faits qui n'auront point échappé à vos recherches.

Je les connais assez, me dit-il, pour vous assu-

ver que le merveilleux disparaît dès qu'on les discute. Terpandre et Solon dûrent leurs succès plutôt à la poésie qu'à la musique, et peut-être encore moins à la poésie qu'à des circonstances particulières. Il fallait bien que les Lacédémoniens eussent commencé à se lasser de leurs divisions, puisqu'ils consentirent à écouter Terpandre. Quant à la révocation du décret obtenue par Solon, elle n'étonnera jamais ceux qui connaissent la légèreté des Athéniens.

L'exemple des Arcadiens est plus frappant. Ces peuples avaient contracté dans un climat rigoureux, et dans des travaux pénibles, une férocité qui les rendait malheureux. Leurs premiers législateurs s'aperçurent de l'impression que le chant faisait sur leurs âmes. Ils les jugèrent susceptibles du bonheur, puisqu'ils étaient sensibles. Les enfans apprirent à célébrer les dieux et les héros du pays. On établit des fêtes, des sacrifices publics, des pompes solennelles, des danses de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces institutions, qui subsistent encore, rapprochèrent insensiblement ces hommes agrestes. Ils devinrent doux, humains, bienfaisans. Mais combien de causes contribuèrent à cette révolution! la poésie, le chant, la danse, des assemblées, des fêtes, des jeux; tous les moyens enfin qui, en les attirant par l'attrait du plaisir, pouvaient leur inspirer le goût des arts et l'esprit de société.

On dut s'attendre à des effets à peu près sem-

blables, tant que la musique, étroitement unie à la poésie, grave et décente comme elle, fut destinée à conserver l'intégrité des mœurs : mais, depuis qu'elle a fait de si grands progrès, elle a perdu l'auguste privilège d'instruire les hommes et de les rendre meilleurs. J'ai entendu plus d'une fois ces plaintes, lui dis-je ; je les ai vu plus souvent traiter de chimériques. Les uns gémissent sur la corruption de la musique, les autres se félicitent de sa perfection. Vous avez encore des partisans de l'ancienne, vous en avez un plus grand nombre de la nouvelle. Autrefois les législateurs regardaient la musique comme une partie essentielle de l'éducation : les philosophes ne la regardent presque plus aujourd'hui que comme un amusement honnête. Comment se fait-il qu'un art qui a tant de pouvoir sur nos âmes, devienne moins utile en devenant plus agréable ?

Vous le comprendrez peut-être, répondit-il, si vous comparez l'ancienne musique avec celle qui s'est introduite presque de nos jours. Simple dans son origine, plus riche et plus variée dans la suite, elle anima successivement les vers d'Hésiode, d'Homère, d'Archiloque, de Terpandre, de Simonide et de Pindare. Inséparable de la poésie, elle en empruntait les charmes, ou plutôt elle lui prêtait les siens ; car toute son ambition était d'embellir sa compagne.

Il n'y a qu'une expression pour rendre dans toute sa force une image ou un sentiment. Elle

excite en nous des émotions d'autant plus vives, qu'elle fait seule retentir dans nos cœurs la voix de la nature. D'où vient que les malheureux trouvent avec tant de facilité le secret d'attendrir et de déchirer nos âmes? c'est que leurs accens et leurs cris sont le mot propre de la douleur. Dans la musique vocale, l'expression unique est l'espèce d'intonation qui convient à chaque parole, à chaque vers. Or, les anciens poëtes, qui étaient tout à la fois musiciens, philosophes, législateurs, obligés de distribuer eux-mêmes dans leurs vers l'espèce de chant dont ces vers étaient susceptibles, ne perdirent jamais de vue ce principe. Les paroles, la mélodie, le rhythme, ces trois puissans agens dont la musique se sert pour imiter, confiés à la même main, dirigeaient leurs efforts de manière que tout concourait également à l'unité de l'expression.

Ils connurent de bonne heure les genres diatonique, chromatique, enharmonique; et, après avoir démêlé leur caractère, ils assignèrent à chaque genre l'espèce de poésie qui lui était la mieux assortie. Ils employèrent nos trois principaux modes, et les appliquèrent par préférence aux trois espèces de sujets qu'ils étaient presque toujours obligés de traiter. Il fallait animer au combat une nation guerrière, ou l'entretenir de ses exploits; l'harmonie dorienne prêtait sa force et sa majesté. Il fallait, pour l'instruire dans la science du malheur, mettre sous ses yeux de

Telle était la double fonction dont les premiers poëtes furent si jaloux de s'acquitter. Leurs hymnes inspiraient la piété ; leurs poëmes, le désir de la gloire ; leurs élégies, la fermeté dans les revers. Des chants faciles, nobles, expressifs, fixaient aisément dans la mémoire les exemples avec les préceptes ; et la jeunesse, accoutumée de bonne heure à répéter ces chants, y puisait avec plaisir l'amour du devoir et l'idée de la vraie beauté.

Il me semble, dis-je alors à Philotime, qu'une musique si sévère n'était guère propre à exciter les passions. Vous pensez donc, reprit-il en souriant, que les passions des Grecs n'étaient pas assez actives ? La nation était fière et sensible ; en lui donnant de trop fortes émotions, on risquait de pousser trop loin ses vices et ses vertus. Ce fut aussi une vue profonde dans ses législateurs, d'avoir fait servir la musique à modérer son ardeur dans le sein des plaisirs, ou sur le chemin de la victoire. Pourquoi, dès les siècles les plus reculés, admit-on dans les repas l'usage de chanter les dieux et les héros, si ce n'est pour prévenir les excès du vin, alors d'autant plus funestes, que les âmes étaient plus portées à la violence ? Pourquoi les généraux de Lacédémone jettent-ils parmi les soldats un certain nombre de joueurs de flûte, et les font-ils marcher à l'ennemi au son de cet instrument, plutôt qu'au bruit éclatant de la trompette ? n'est-ce pas pour suspendre le courage im-

pétueux des jeunes Spartiates, et les obliger à garder leurs rangs?

Ne soyez donc point étonné qu'avant même l'établissement de la philosophie, les états les mieux policés aient veillé avec tant de soins à l'immutabilité de la saine musique, et que depuis, les hommes les plus sages, convaincus de la nécessité de calmer plutôt que d'exciter nos passions, aient reconnu que la musique, dirigée par la philosophie, est un des plus beaux présens du ciel, une des plus belles institutions des hommes.

Elle ne sert aujourd'hui qu'à nos plaisirs. Vous avez pu entrevoir que sur la fin de son règne elle était menacée d'une corruption prochaine, puisqu'elle acquérait de nouvelles richesses. Polymneste, tendant ou relâchant à son gré les cordes de la lyre, avait introduit des accords inconnus jusqu'à lui. Quelques musiciens s'étaient exercés à composer pour la flûte des airs dénués de paroles : bientôt après on vit, dans les jeux pythiques, des combats où l'on n'entendait que le son de ces instrumens : enfin, les poëtes, et surtout les auteurs de cette poésie hardie et turbulente connue sous le nom de Dithyrambique, tourmentaient à la fois la langue, la mélodie et le rhythme, pour les plier à leur fol enthousiasme. Cependant l'ancien goût prédominait encore. Pindare, Pratinas, Lamprus, d'autres lyriques célèbres, le soutinrent dans sa décadence. Le premier florissait lors de l'expédition de Xerxès,

y a cent vingt ans environ. Il vécut assez pour être témoin de la révolution préparée par les innovations de ses prédécesseurs, favorisée par l'esprit d'indépendance que nous avaient inspiré nos victoires sur les Perses. Ce qui l'accéléra le plus, ce fut la passion effrénée que l'on prit tout à coup pour la musique instrumentale et pour la poésie dithyrambique. La première nous apprit à nous passer des paroles; la seconde, à les étouffer sous des ornemens étrangers.

La musique, jusqu'alors soumise à la poésie, en secoua le joug, avec l'audace d'un esclave révolté; les musiciens ne songèrent plus qu'à se signaler par des découvertes. Plus ils multipliaient les procédés de l'art, plus ils s'écartaient de la nature. La lyre et la cithare firent entendre un grand nombre de sons. On confondit les propriétés des genres, des modes, des voix et des instrumens. Les chants, assignés auparavant aux diverses espèces de poésie, furent appliqués sans choix à chacune en particulier. On vit éclore des accords inconnus, des modulations inusitées, des inflexions de voix souvent dépourvues d'harmonie. La loi fondamentale et précieuse du rhythme fut ouvertement violée, et la même syllable fut affectée de plusieurs sons: bizarrerie qui devrait être aussi révoltante dans la musique, qu'elle le serait dans la déclamation. A l'aspect de tant de changemens rapides, Anaxilas disait, il n'y a pas temps, dans une de ses comédies, que la

musique, ainsi que la Libye, produisait tous les ans quelque nouveau monstre.

Les principaux auteurs de ces innovations ont vécu dans le siècle dernier, ou vivent encore parmi nous, comme s'il était de la destinée de la musique de perdre son influence sur les mœurs, dans le temps où l'on parle le plus de philosophie et de morale ! Plusieurs d'entre eux avaient beaucoup d'esprit et de grands talens. Je nommerai Mélanippide, Cinésias, Phrynis; Polyidès, si célèbre par sa tragédie d'Iphigénie; Timothée de Milet, qui s'est exercé dans tous les genres de poésie, et qui jouit encore de sa gloire dans un âge très-avancé. C'est celui de tous qui a le plus outragé l'ancienne musique. La crainte de passer pour novateur l'avait d'abord arrêté : il mêla dans ses premières compositions de vieux airs, pour tromper la vigilance des magistrats, et ne pas trop choquer le goût qui régnait alors; mais bientôt, enhardi par le succès, il ne garda plus de mesure.

Outre la licence dont je viens de parler, des musiciens inquiets veulent arracher de nouveaux sons au tétracorde. Les uns s'efforcent d'insérer dans le chant une suite de quarts de tons; ils fatiguent les cordes, redoublent les coups d'archet, approchent l'oreille pour surprendre au passage une nuance de son qu'ils regardent comme le plus petit intervalle commensurable. La même expérience en affermit d'autres dans une opinion

diamétralement opposée. On se partage sur la nature du son, sur les accords dont il faut faire usage, sur les formes introduites dans le chant, sur les talens et les ouvrages de chaque chef de parti. Épigonus, Érastoclès, Pythagore de Zacynte, Agénor de Mytilène, Antigénide, Dorion, Timothée, ont des disciples qui en viennent tous les jours aux mains, et qui ne se réunissent que dans leur souverain mépris pour la musique ancienne, qu'ils traitent de surannée.

Savez-vous qui a le plus contribué à nous inspirer ce mépris? ce sont des Ioniens; c'est ce peuple qui n'a pu défendre sa liberté contre les Perses, et qui, dans un pays fertile et sous le plus beau ciel du monde, se console de cette perte dans le sein des arts et de la volupté. Sa musique légère, brillante, parée de grâces, se ressent en même temps de la mollesse qu'on respire dans ce climat fortuné. Nous eûmes quelque peine à nous accoutumer à ses accens. Un de ces Ioniens, Timothée dont je vous ai parlé, fut d'abord sifflé sur notre théâtre : mais Euripide, qui connaissait le génie de sa nation, lui prédit qu'il régnerait bientôt sur la scène; et c'est ce qui est arrivé. Enorgueilli de ce succès, il se rendit chez les Lacédémoniens, avec sa cithare de onze cordes et ses chants efféminés. Ils avaient déjà réprimé deux fois l'audace des nouveaux musiciens. Aujourd'hui même, dans les pièces que l'on présente au concours, ils exigent que la modulation, exécutée sur un instru-

ment à sept cordes, ne roule que sur un ou deux modes. Quelle fut leur surprise aux accords de Timothée! Quelle fut la sienne à la lecture d'un décret émané des rois et des éphores! On l'accusait d'avoir, par l'indécence, la variété et la mollesse de ses chants, blessé la majesté de l'ancienne musique, et entrepris de corrompre les jeunes Spartiates. On lui prescrivait de retrancher quatre cordes de sa lyre, en ajoutant qu'un tel exemple devait à jamais écarter les nouveautés qui donnent atteinte à la sévérité des mœurs. Il faut observer que le décret est à peu près du temps où les Lacédémoniens remportèrent à Ægos-Potamos cette célèbre victoire qui les rendit maîtres d'Athènes.

Parmi nous, des ouvriers, des mercenaires décident du sort de la musique; ils remplissent le théâtre, assistent aux combats de musique, et se constituent les arbitres du goût. Comme il leur faut des secousses plutôt que des émotions, plus la musique devint hardie, enluminée, fougueuse, plus elle excita leurs transports. Des philosophes eurent beau s'écrier qu'adopter de pareilles innovations, c'était ébranler les fondemens de l'état; (13) en vain les auteurs dramatiques percèrent de mille traits ceux qui cherchaient à les introduire : comme ils n'avaient point de décrets à lancer en faveur de l'ancienne musique, les charmes de son ennemie ont fini par tout subjuguer. L'une et l'autre ont eu le même sort que la vertu et la volupté, quand elles entrent en concurrence.

Parlez de bonne foi, dis-je alors à Philotime; n'avez-vous pas quelquefois éprouvé la séduction générale ? Très-souvent, répondit-il. Je conviens que la musique actuelle est supérieure à l'autre par ses richesses et ses agrémens ; mais je soutiens qu'elle n'a pas d'objet moral. J'estime dans les productions des anciens un poëte qui me fait aimer mes devoirs; j'admire dans celle des modernes un musicien qui me procure du plaisir. Et ne pensez-vous pas, repris-je avec chaleur, qu'on doit juger de la musique par le plaisir qu'on en retire ?

Non sans doute, répliqua-t-il, si ce plaisir est nuisible, ou s'il en remplace d'autres moins vifs, mais plus utiles. Vous êtes jeune, et vous avez besoin d'émotions fortes et fréquentes. Cependant, comme vous rougiriez de vous y livrer si elles n'étaient pas conformes à l'ordre, il est visible que vous devez soumettre à l'examen de la raison vos plaisirs et vos peines, avant que d'en faire la règle de vos jugemens et de votre conduite.

Je crois devoir établir ce principe : Un objet n'est digne de notre empressement, que lorsque au-delà des agrémens qui le parent à nos yeux, il renferme en lui une bonté, une utilité réelle. Ainsi, la nature qui veut nous conduire à ses fins par l'attrait du plaisir, et qui jamais ne borna la sublimité de ses vues à nous procurer des sensations agréables, a mis dans les alimens une douceur qui nous attire, et une vertu qui opère la

conservation de notre espèce. Ici le plaisir est un premier effet, et devient un moyen pour lier la cause à un second effet plus noble que le premier: il peut arriver que la nourriture étant également saine, et le plaisir également vif, l'effet ultérieur soit nuisible : enfin, si certains alimens propres à flatter le goût, ne produisaient ni bien ni mal, le plaisir serait passager, et n'aurait aucune suite. Il résulte de là, que c'est moins par le premier effet que par le second, qu'il faut décider si nos plaisirs sont utiles, funestes ou indifférens.

Appliquons ce principe. L'imitation que les arts ont pour objet, nous affecte de diverses manières; tel est son premier effet. Il en existe quelquefois un second plus essentiel, souvent ignoré du spectateur et de l'artiste lui-même : elle modifie l'âme au point de la plier insensiblement à des habitudes qui l'embellisent ou la défigurent. Si vous n'avez jamais réfléchi sur l'immense pouvoir de l'imitation, considérez jusqu'à quelle profondeur deux de nos sens, l'ouïe et la vue, transmettent à notre ame les impressions qu'ils reçoivent; et avec quelle facilité un enfant entouré d'esclaves, copie leurs discours et leurs gestes, s'approprie leurs inclinations et leur bassesse.

Quoique la peinture n'ait pas, à beaucoup près, la même force que la réalité, il n'en est pas moins vrai que ses tableaux sont des scènes où j'assiste; ses images, des exemples qui s'offrent à mes yeux. La plupart des spectateurs n'y cherchent que le

fidélité de l'imitation, et l'attrait d'une sensation passagère ; mais les philosophes y découvrent souvent, à travers les prestiges de l'art, le germe d'un poison caché. Il semble, à les entendre, que nos vertus sont si pures ou si faibles, que le moindre souffle de la contagion peut les flétrir ou les détruire. Aussi en permettant aux jeunes gens de contempler à loisir les tableaux de Denys, les exhortent-ils à ne pas arrêter leurs regards sur ceux de Pauson, à les ramener fréquemment sur ceux de Polygnote. Le premier a peint les hommes tels que nous les voyons : son imitation est fidèle, agréable à la vue, sans danger, sans utilité pour les mœurs. Le second, en donnant à ses personnages des caractères et des fonctions ignobles, a dégradé l'homme ; il l'a peint plus petit qu'il n'est : ses images ôtent à l'héroïsme son éclat, à la vertu sa dignité. Polygnote, en représentant les hommes plus grands et plus vertueux que nature, élève nos pensées et nos sentimens vers des modèles sublimes, et laisse fortement empreinte dans nos âmes l'idée de la beauté morale, avec l'amour de la décence et de l'ordre.

Les impressions de la musique sont plus immédiates, plus profondes et plus durables que celles de la peinture ; mais ces imitations, rarement d'accord avec nos vrais besoins, ne sont presque plus instructives. Et en effet, quelle leçon me donne ce joueur de flûte, lorsqu'il contrefait sur le théâtre le chant du rossignol, et dans nos jeux le siffle-

ment du serpent ; lorsque, dans un morceau d'exécution, il vient heurter mon oreille d'une multitude de sons rapidement accumulés l'un sur l'autre ? J'ai vu Platon demander ce que ce bruit signifiait, et pendant que la plupart des spectateurs applaudissaient avec transport aux hardiesses du musicien, le taxer d'ignorance et d'ostentation ; de l'une, parce qu'il n'avait aucune notion de la vraie beauté ; de l'autre, parce qu'il n'ambitionnait que la vaine gloire de vaincre une difficulté. (14)

Quel effet encore peuvent opérer des paroles qui, traînées à la suite du chant, brisées dans leur tissu, contrariées dans leur marche, ne peuvent partager l'attention que les inflexions et les agrémens de la voix fixent uniquement sur la mélodie ? Je parle surtout de la musique qu'on entend au théâtre et dans nos jeux ; car, dans plusieurs de nos cérémonies religieuses, elle conserve encore son ancien caractère.

En ce moment, des chants mélodieux frappèrent nos oreilles. On célébrait ce jour-là une fête en l'honneur de Thésée. Des chœurs composés de la plus brillante jeunesse d'Athènes, se rendaient au temple de ce héros. Ils rappelaient sa victoire sur le Minotaure, son arrivée dans cette ville, et le retour des jeunes Athéniens dont il avait brisé les fers. Après avoir écouté avec attention, je dis à Philotime : Je ne sais si c'est la poésie, le chant, la précision du rhythme, l'intérêt du sujet, ou la beauté ravissante des voix, que j'admire le plus ;

mais il semble que cette musique remplit et élève mon âme. C'est, reprit vivement Philotime, qu'au lieu de s'amuser à remuer nos petites passions, elle va réveiller jusqu'au fond de nos cœurs les sentimens les plus honorables à l'homme, les plus utiles à la société, le courage, la reconnaissance, le dévouement à la patrie ; c'est que, de son heureux assortiment avec la poésie, le rhythme et tous les moyens dont vous venez de parler, elle reçoit un caractère imposant de grandeur et de noblesse ; qu'un tel caractère ne manque jamais son effet, et qu'il attache d'autant plus ceux qui sont faits pour le saisir, qu'il leur donne une plus haute opinion d'eux-mêmes. Et voilà ce qui justifie la doctrine de Platon. Il désirait que les arts, les jeux, les spectacles, tous les objets extérieurs, s'il était possible, nous entourassent de tableaux qui fixeraient sans cesse nos regards sur la véritable beauté. L'habitude de la contempler deviendrait pour nous une sorte d'instinct, et notre âme serait contrainte de diriger ses efforts suivant l'ordre et l'harmonie qui brillent dans ce divin modèle.

Ah ! que nos artistes sont éloignés d'atteindre à la hauteur de ces idées ! Peu satisfaits d'avoir anéanti les propriétés affectées aux différentes parties de la musique, ils violent encore les règles des convenances les plus communes. Déjà la danse, soumise à leurs caprices, devient tumultueuse, impétueuse, quand elle devrait être grave et dé-

cente ; déjà on insère, dans les entr'actes de nos tragédies, des fragmens de poésie et de musique étrangers à la pièce, et les chœurs ne se lient plus à l'action.

Je ne dis pas que de pareils désordres soient la cause de notre corruption, mais ils l'entretiennent et la fortifient. Ceux qui les regardent comme indifférens, ne savent pas qu'on maintient la règle autant par les rites et les manières que par les principes, que les mœurs ont leurs formes comme les lois, et que le mépris des formes détruit peu à peu tous les liens qui unissent les hommes.

On doit reprocher encore à la musique actuelle cette douce mollesse, ces sons enchanteurs qui transportent la multitude, et dont l'expression, n'ayant pas d'objet déterminé, est toujours interprétée en faveur de la passion dominante. Leur unique effet est d'énerver de plus en plus une nation où les âmes sans vigueur, sans caractère, ne sont distinguées que par les différens degrés de leur pusillanimité.

Mais, dis-je à Philotime, puisque l'ancienne musique a de si grands avantages, et la moderne de si grands agrémens, pourquoi n'a-t-on pas essayé de les concilier ? Je connais un musicien nommé Télésias, me répondit-il, qui en forma le projet il y a quelques années. Dans sa jeunesse, il s'était nourri des beautés sévères qui règnent dans les ouvrages de Pindare et de quelques autres poëtes lyriques. Depuis, entraîné par les pro

ductions de Philoxène, de Timothée et des poëtes modernes, il voulut rapprocher ces différentes manières : mais, malgré ses efforts, il retombait toujours dans celle de ses premiers maîtres, et ne retira d'autre fruit de ses veilles, que de mécontenter les deux partis.

Non, la musique ne se relevera plus de sa chute. Il faudrait changer nos idées et nous rendre nos vertus. Or, il est plus difficile de réformer une nation que de la policer. Nous n'avons plus de mœurs, ajouta-t-il, nous aurons des plaisirs. L'ancienne musique convenait aux Athéniens vainqueurs à Marathon ; la nouvelle convient à des Athéniens vaincus à Ægos-Potamos.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire, lui dis-je : Pourquoi apprendre à votre élève un art si funeste ? à quoi sert-il en effet ? — A quoi il sert ! reprit-il en riant : de hochet aux enfans de tout âge, pour les empêcher de briser les meubles de la maison. Il occupe ceux dont l'oisiveté serait à craindre dans un gouvernement tel que le nôtre ; il amuse ceux qui, n'étant redoutables que par l'ennui qu'ils traînent avec eux, ne savent à quoi dépenser leur vie.

Lysis apprendra la musique, parce que, destiné à remplir les premières places de la république, il doit se mettre en état de donner son avis sur les pièces que l'on présente au concours, soit au théâtre, soit aux combats de musique. Il connaîtra toutes les espèces d'harmonie, et n'accor-

dera son estime qu'à celles qui pourront influer sur ses mœurs. Car, malgré sa dépravation, la musique peut nous donner encore quelques leçons utiles. Ces procédés pénibles, ces chants de difficile exécution, qu'on se contentait d'admirer autrefois dans nos spectacles, et dans lesquels on exerce si laborieusement aujourd'hui les enfans, ne fatigueront jamais mon élève. Je mettrai quelques instrumens entre ses mains, à condition qu'il ne s'y rendra jamais aussi habile que les maîtres de l'art. Je veux qu'une musique choisie remplisse agréablement ses loisirs, s'il en a; le délasse de ses travaux, au lieu de les augmenter; et modère ses passions, s'il est trop sensible. Je veux enfin qu'il ait toujours cette maxime devant les yeux : que la musique nous appelle au plaisir, la philosophie à la vertu; mais que c'est par le plaisir et par la vertu que la nature nous invite au bonheur.

CHAPITRE XXVIII.

Suite des Mœurs des Athéniens.

J'ai dit plus haut qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assemblaient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendais souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville, qui se promenait à grands pas. Sa vanité ne pouvait être égalée que par sa haine contre la démocratie. De tous les vers d'Homère il n'avait retenu que cette sentence : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venait de recevoir une légère insulte. Non, disait-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car aussi bien il n'y a plus moyen d'y tenir. Si je siège à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme de néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête des affaires des gens que je ne voudrais pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il était question d'élire un général : je me lève; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée, je montre mes blessures; et l'on choisit un homme sans expérience et sans talens. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avait bien plus de raison : Rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussait fièrement ceux qu'il trouvait sur ses pas, refusait le salut presque à tout le monde; et s'il permettait à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'était pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avait rendus.

Dans ce moment, un de ses amis s'approcha

de lui. Eh bien! s'écria-t-il, dira-t-on encore que je suis un esprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix, à la vérité; mais mon avocat n'avait-il pas oublié dans son plaidoyer les meilleurs moyens de ma cause? Ma femme accoucha hier d'un fils; et l'on m'en félicite, comme si cette augmentation de famille n'apportait pas une diminution réelle dans mon bien! Un de mes amis, après les plus tendres sollicitations, consent à me céder le meilleur de ses esclaves. Je m'en rapporte à son estimation : savez-vous ce qu'il fait? il me le donne à un prix fort au-dessous de la mienne. Sans doute cet esclave a quelque vice caché. Je ne sais quel poison secret se mêle toujours à mon bonheur.

Je laissai cet homme déplorer ses infortunes, et je parcourus les différens cercles que je voyais autour de la place. Ils étaient composés de gens de tout âge et de tout état. Des tentes les garantissaient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchait à l'intéresser par des flatteries outrées, à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposait silence, il applaudissait avec transport quand Philandre parlait, et mettait un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappait à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disait-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous : hier dans le portique on ne tarissait point

sur vos louanges : il fut question du plus honnête homme de la ville ; nous étions plus de trente ; tous les suffrages se réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est-ce pas Apollodore, fils de Pasion, ce riche banquier? C'est lui-même, répondit le parasite. Son faste est révoltant, et il ne se souvient plus que son père avait été esclave. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui la tête levée? — Son père s'appelait d'abord Sosie, répondit Criton; et comme il avait été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate. Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mère est de Thrace, et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naissance, que de facilité dans les mœurs. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Thersite, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que même en hiver sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide; le second si variable, qu'il représente vingt hommes dans un même jour; le troisième si vain, qu'il n'a jamais eu de complices dans les louanges qu'il se donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournais pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé : Savez-vous la nouvelle, me dit-il? — Non, répondis-je. — Quoi! vous l'ignorez? Je

suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prisonnier; il est mort. — Comment, est-il possible? — Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos archontes; j'ai vu la joie peinte sur leurs visages. Cependant n'en dites rien, et surtout ne me citez pas. Il me quitte aussitôt, pour communiquer ce secret à tout le monde.

Cet homme passe sa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui était assis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup (et il me fit l'éloge de sa femme.) Hier, je ne pus pas souper avec elle, j'étais prié chez un de mes amis, (et il me fit la description du repas.) Je me retirai chez moi assez content, mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète. Il me raconta son rêve. Ensuite il me dit pesamment que la ville fourmillait d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne valaient pas ceux d'autrefois; que les denrées étaient à bas prix; qu'on pourrait espérer une bonne récolte, s'il venait à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui survint tout à coup, et que je cherchais depuis long-temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote?

Un grand parleur s'empara de lui, et le fatiguait par des récits étrangers. Eh bien, lui disait-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avais une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais de quoi il s'agit; je pourrais vous le raconter au long; continuez, n'omettez aucune circonstance; fort bien; vous y êtes; c'est cela même. Voyez combien il était nécessaire d'en conférer ensemble! A la fin, je l'avertis qu'il ne cessait de m'interrompre. Je le sais, répondit-il; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans réflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche: témoin le discours que je fis dernièrement à l'assemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote: mais il me suivit, toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignait de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écriait: Lorsque dans l'assemblée générale je parle des choses divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi comme d'un fou; cependant l'évènement a toujours justifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux qui ont des lumières supérieures aux vôtres.

Il allait continuer lorsque nous vîmes paraître Diogène. Il arrivait de Lacédémone. « D'ou ve-« nez-vous, lui demanda quelqu'un? — De l'ap-« partement des hommes à celui des femmes, « répondit-il. » « Y avait-il beaucoup de monde « aux jeux olympiques, lui dit un autre? — Beau-« coup de spectateurs, et peu d'hommes. » Ces réponses furent applaudies; et à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchaient à tirer de lui quelque répartie. « Pourquoi, lui « disait celui-ci, mangez-vous dans le marché? « — C'est que j'ai faim dans le marché. » Un autre lui fit cette question : « Comment puis-je « me venger de mon ennemi? — En devenant « plus vertueux. » « Diogène, lui dit un troisiè-« me, on vous donne bien des ridicules. — Mais « je ne les reçois pas. » Un étranger né à Mynde, voulut savoir comment il avait trouvé cette ville. « J'ai conseillé aux habitans, répondit il, d'en « fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie. » C'est qu'en effet cette ville, qui est très-petite, a de très-grandes portes. Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appelait chien. — « Parce que je caresse ceux « qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie « contre ceux dont j'essuie des refus, et que je « mords les méchans. » « Et quel est, reprit le « parasite, l'animal le plus dangereux? — Parmi « les animaux sauvages, le calomniateur; parmi « les domestiques, le flatteur. »

A ces mots, les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. « Diogène, d'où « êtes-vous, lui dit quelqu'un? Je suis citoyen de « l'univers, répondit-il. Eh non! reprit un autre, « il est de Sinope; les habitans l'ont condamné à « sortir de leur ville. — Et moi je les ai condamnés « à y rester. » Un jeune homme d'une jolie figure, s'étant avancé, se servit d'une expression dont l'indécence fit rougir un de ses amis de même âge que lui. Diogène dit au second: « Courage, mon « enfant, voila les couleurs de la vertu. » Et s'adressant au premier: « N'avez-vous pas de honte, « lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un four- « reau d'ivoire? » Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un soufflet: « Eh bien, reprit-il « sans s'émouvoir, vous m'apprenez une chose; « c'est que j'ai besoin d'un casque. » Quel fruit, lui demanda-t-on de suite, avez-vous retiré de votre philosophie? — « Vous le voyez, d'être « préparé à tous les évènemens. »

Dans ce moment, Diogène, sans vouloir quitter sa place, recevait sur sa tête, de l'eau qui tombait du haut d'une maison : comme quelques-uns des assistans paraissaient le plaindre, Platon, qui passait par hasard leur dit : « Voulez vous que « votre pitié lui soit utile? faites semblant de ne « le pas voir. »

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitaient des questions

de philosophie. Non, disait tristement un vieux disciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature sans un secret effroi. Les êtres insensibles ne sont que dans un état de guerre ou de ruine; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et sur la terre, n'ont reçu la force ou la ruse, que pour se poursuivre et se détruire. J'égorge et je dévore moi-même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils insectes me dévorent à leur tour.

Je repose ma vue sur des tableaux plus rians, dit un jeune partisan de Démocrite. Le flux et le reflux des générations ne m'affligent pas plus que la succession périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paraissent ou disparaissent? La terre est une scène qui change à tous momens de décoration. Ne se couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atômes dont je suis composé, après s'être séparés, se réuniront un jour, et je revivrai sous une autre forme.

Hélas! dit un troisième, le degré d'amour ou de haine, de joie ou de tristesse dont nous sommes affectés, n'influe que trop sur nos jugemens. Malade, je ne vois dans la nature qu'un système de destruction; en santé, qu'un système de reproduction.

Elle est l'un et l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers sortit du chaos, les êtres intelligens dûrent se flatter que la sagesse suprême d

gnerait leur dévoiler le motif de leur existence ; mais elle renferma son secret dans son sein, et, adressant la parole aux causes secondes, elle ne prononça que ces deux mots : Détruisez, reproduisez. Ces mots ont fixé pour jamais la destinée du monde.

Je ne sais pas, reprit le premier, si c'est pour se jouer, ou pour un dessein sérieux, que les dieux nous ont formés ; mais je sais que le plus grand des malheurs est de naître ; le plus grand des bonheurs, de mourir. La vie, disait Pindare, n'est que le rêve d'une ombre : image sublime, et qui d'un seul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, disait Socrate, ne doit être que la méditation de la mort : paradoxe étrange, de supposer qu'on nous oblige de vivre pour nous apprendre à mourir.

L'homme naît, vit et meurt dans un même instant ; et dans cet instant si fugitif, quelle complication de souffrances ! Son entrée dans la vie s'annonce par des cris et par des pleurs : dans l'enfance et dans l'adolescence, des maîtres qui le tyrannisent, des devoirs qui l'accablent : vient ensuite une succession effrayante de travaux pénibles, de soins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute espèce ; et tout cela se termine par une vieillesse qui le fait mépriser, et un tombeau qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne sont que l'échange de ses vices ; il ne se soustrait à

l'un que pour obéir à l'autre. S'il néglige son expérience, c'est un enfant qui commence tous les jours à naître; s'il la consulte, c'est un vieillard qui se plaint d'avoir trop vécu.

Il avait par-dessus les animaux deux insignes avantages, la prévoyance et l'espérance. Qu'a fait la nature? Elle les a cruellement empoisonnés par la crainte.

Quel vide dans tout ce qu'il fait ! que de variétés et d'inconséquences dans ses penchans et dans ses projets ! Je vous le demande : qu'est-ce que l'homme?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de dessous sa robe une petite figure de bois ou de carton, dont les membres obéissaient à des fils qu'il tendait et relâchait à son gré. Ces fils, dit-il, sont les passions qui nous entraînent tantôt d'un côté et tantôt de l'autre; voilà tout ce que j'en sais. Et il sortit.

Notre vie, disait un disciple de Platon, est tout à la fois une comédie et une tragédie : sous le premier aspect, elle ne pouvait avoir d'autre nœud que notre folie; sous le second, d'autre dénouement que la mort; et comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle est mêlée de plaisirs et de douleurs.

La conversation variait sans cesse. L'un niait l'existence du mouvement : l'autre, celle des objets qui nous entourent Tout, au-dehors de no-

disait-on, n'est que prestige et mensonge; au dedans, qu'erreur et illusion. Nos sens, nos passions, notre raison nous égarent; des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance, pour nous livrer au tourment de l'incertitude; et les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mystères qui les tourmentent? Et savez-vous ce qui arrive, me répondit-on? Quand ce secret est sur le point d'être enlevé: la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie. Un déluge, un incendie détruit les nations, avec les monumens de leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux horribles ont souvent bouleversé notre globe; le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint et rallumé. A chaque révolution, quelques individus, épargnés par hasard, renouent le fil des générations; et voilà une nouvelle race de malheureux, laborieusement occupée, pendant une longue suite de siècles, à se former en société, à se donner des lois, à inventer les arts et à perfectionner ses connaissances, jusqu'à ce qu'une autre catastrophe l'engloutisse dans l'abîme de l'oubli.

Il n'était pas en mon pouvoir de soutenir plus long-temps une conversation si étrange et si nouvelle pour moi. Je sortis avec précipitation du

portique; et, sans savoir où porter mes pas, je me rendis sur les bords de l'Ilissus. Les pensées les plus tristes, les sentimens les plus douloureux agitaient mon âme avec violence. C'était donc pour acquérir des lumières si odieuses que j'avais quitté mon pays et mes parens! Tous les efforts de l'esprit humain ne servent donc qu'à montrer que nous sommes les plus misérables des êtres! Mais d'où vient qu'ils existent, d'où vient qu'ils périssent ces êtres? Que signifient ces changemens périodiques qu'on amène éternellement sur le théâtre du monde? A qui destine-t-on un spectacle si terrible? est-ce aux dieux qui n'en ont aucun besoin? est-ce aux hommes qui en sont les victimes? Et moi-même, sur ce théâtre, pourquoi m'a-t-on forcé de prendre un rôle? pourquoi me tirer du néant sans mon aveu, et me rendre malheureux sans me demander si je consentais à l'être! J'interroge les cieux, la terre, l'univers entier. Que pourraient-ils répondre? ils exécutent en silence des ordres dont ils ignorent les motifs. J'interroge les sages. Les cruels! ils m'ont répondu. Ils m'ont appris à me connaître; ils m'ont dépouillé de tous les droits que j'avais à mon estime; et déjà je suis injuste envers les dieux, et bientôt peut-être je serai barbare envers les hommes.

Jusqu'à quel point d'activité et d'exaltation se porte une imagination fortement ébranlée! D'un coup-d'œil, j'avais parcouru toutes les conséquences de ces fatales opinions. Les moindres apparen-

En y entrant, je frissonnai d'étonnement et de plaisir. Je me trouvais au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Ils vivaient, ils respiraient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur silence même augmentait mon respect : l'assemblée de tous les souverains de la terre m'eût paru moins imposante. Quelques momens après je m'écriai : Hélas! que de connaissances refusées aux Scythes! Dans la suite, j'ai dit plus d'une fois : Que de connaissances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières sur lesquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton, différentes espèces de toile furent successivement employées; on a fait depuis usage du papier tissu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laisse après son inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité desquels est suspendue une étiquette contenant le titre du livre. L'écriture n'est tracée que sur une des faces de chaque rouleau, et, pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve divisée en plusieurs compartimens ou pages.

Des copistes de profession passent leur vie à transcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; et d'autres particuliers, par le désir de s'instruire, se chargent du même soin. Démosthène me disait un jour, que, pour se former le style, il avait huit fois transcrit de sa main l'histoire de Thucydide. Par là, les exemplaires se

multiplient; mais, à cause des frais de copie, ils ne sont jamais fort communs, et c'est ce qui fait que les lumières se répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorsqu'il paraît dans un pays éloigné, et lorsqu'il traite de matières qui ne sont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correspondances qu'il entretenait en Italie, obtenir avec beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie, et donner cent mines de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelquefois même dans les colonies grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontait qu'au siècle de Solon, qui florissait il y a deux cent cinquante ans environ. Auparavant, les Grecs avaient des théologiens, et n'avaient point de philosophes; peu soigneux d'étudier la nature, les poëtes recueillaient et accréditaient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnaient parmi le peuple. Mais

au temps de ce législateur, et vers la cinquantième olympiade, il se fit tout à coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie ; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose ; Thespis donna une première forme à la tragédie, et Susarion à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la première année de la trente-cinquième olympiade. Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance et sa sagesse l'avaient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientôt de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse de soleil ; il l'instruisit, en lui communiquant des lumières qu'il avait acquises en Égypte sur la géométrie et sur l'astronomie. Il vécut libre ; il jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret. Dans sa jeunesse, sa mère le pressa de se marier ; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit : « Il n'est pas temps encore ; » la seconde : « Il n'est plus temps. »

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, et montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchaient de satisfaire aux questions qu'on leur proposait.

Qu'y a-t il de plus beau ? — L'univers, car il

est l'ouvrage de Dieu. — De plus vaste? — L'espace, parce qu'il contient tout. — De plus fort? — La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout. — De plus difficile? — De se connaître. — De plus facile? — De donner des avis. — De plus rare? — Un tyran qui parvient à la vieillesse. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? — Tout cela est égal. — Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — C'est que tout cela est égal. — Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur? — La vue d'un ennemi plus malheureux que nous. — Que faut-il pour mener une vie irréprochable? — Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres. — Que faut-il pour être heureux? — Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé, etc., etc.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. Il paraît que dans sa jeunesse il prit des leçons de Thalès et de Phérécyde de Scyros, qu'il fit ensuite un long séjour en Égypte, et que, s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivait. La profondeur des mystères des Égyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente, qu'en avait pour son caractère ferme le régime sévère que la plupart d'entre eux avaient embrassé.

A son retour, ayant trouvé sa patrie opprimée par un tyran, il alla, loin de la servitude, s'éta-

blir à Crotone en Italie. Cette ville était alors dans un état déplorable. Les habitans, vaincus par les Locriens, avaient perdu le sentiment de leurs forces, et ne trouvaient d'autre ressource à leurs malheurs que l'excès des plaisirs. Pythagore entreprit de relever leur courage en leur donnant leurs anciennes vertus. Ses instructions et ses exemples hâtèrent tellement les progrès de la réformation, qu'on vit un jour les femmes de Crotone, entraînées par son éloquence, consacrer dans un temple les riches ornemens dont elles avaient soin de se parer.

Peu content de ce triomphe, il voulut le perpétuer, en élevant la jeunesse dans les principes qui le lui avaient procuré. Comme il savait que dans un état rien ne donne plus de force que la sagesse des mœurs, et dans un particulier, que l'absolu renoncement à soi-même, il conçut un système d'éducation qui, pour rendre les âmes capables de la vérité, devait les rendre indépendantes des sens. Ce fut alors qu'il forma ce fameux institut qui, jusqu'en ces derniers temps, s'est distingué parmi les autres sectes philosophiques. J'aurai occasion d'en parler dans la suite.

Sur la fin de ses jours, et dans une extrême vieillesse, Pythagore eut la douleur de voir son ouvrage presque anéanti par la jalousie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville, jusqu'au moment où la mort, en terminant ses infortunes, fit taire

l'envie, et restituer à sa mémoire des honneurs que le souvenir de la persécution rendit excessifs.

L'école d'Ionie doit son origine à Thalès; celle d'Italie, à Pythagore : ces deux écoles en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes. Euclide, en rassemblant leurs écrits, avait eu soin de les distribuer relativement aux différens systèmes de philosophie.

A la suite de quelques traités, peut-être faussement attribués à Thalès, on voyait les ouvrages de ceux qui se sont transmis sa doctrine, et qui ont été successivement placés à la tête de son école. Ce sont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, qui le premier enseigna la philosophie à Athènes, Archélaüs, qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie.

Les traités suivans avaient beaucoup plus de rapport à la morale; car Socrate, ainsi que ses disciples, se sont moins occupés de la nature en général, que de l'homme en particulier. Socrate n'a laissé par écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Ésope, qu'il mit en vers pendant qu'il était en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces, et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogues, et Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations

Je vis les dialogues de Platon, ceux d'Alexamène, antérieurs à ceux de Platon, ceux de Xénophon, ceux d'Eschine, ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Simmias, de Cébès, de Phædon, et d'Euclide qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie : outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore, et qui ne paraissent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermait presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, et s'acquit tant de célébrité, qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques. Il disait aux Agrigentins : « Vous « courez après les plaisirs comme si vous deviez « mourir demain : vous bâtissez vos maisons « comme si vous ne deviez jamais mourir. »

Tels furent encore Epicharme, homme d'esprit, comme le sont la plupart des Siciliens, qui s'attira la disgrâce du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de ce prince, et l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs

dogmes dans ses comédies ; Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds et plus précis que les précédens ; Archytas de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques ; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers, parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour de l'univers ; Eudoxe, que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à la fois géomètre, astronome, médecin et législateur ; sans parler d'un Ecphantus, d'un Alcmæon, d'un Hippasus, et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention : elle renfermait une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le Traité de la sagesse, par Périctione, ouvrage où brille une métaphysique lumineuse. Euclide me dit qu'Aristote en faisait grand cas, et qu'il comptait en emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avait répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie, mais qu'elle avait fait des écarts dont sa rivale devait naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès, distingué par un sens profond, eut pour disciples

des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, et la plus sainte théologie; Socrate, et la morale la plus pure. Pythagore, dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies, et qui, passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée en Italie, et à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanes, Parménide, Mélissus et Zénon, s'attachèrent à la métaphysique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras, etc., se sont plus occupés de la physique.

L'école d'Élée doit son origine à Zénophanès de Colophon en Ionie. Exilé de sa patrie qu'il avait célébrée par ses vers, il alla s'établir en Sicile, où, pour soutenir sa famille, il n'eut d'autres ressources que de chanter ses poésies en public, comme faisaient les premiers philosophes. Il condamnait les jeux de hasard; et quelqu'un l'ayant en conséquence traité d'esprit faible et plein de préjugés, il répondit : « Je suis le plus faible des hommes pour les actions dont j'aurois à rougir. »

Parménide, son disciple, était d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Élée. Il donna des lois si excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen

d'en jurer l'observation. Dans la suite, dégoûté du crédit et de l'autorité, il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers.

Zénon d'Élée, qui fut son disciple et qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices. Ce philosophe estimait le public autant qu'il s'estimait lui-même. Son ame, si ferme dans le danger, ne pouvait soutenir la calomnie. Il disait : « Pour être insensible au mal qu'on dit de « moi, il faudrait que je le fusse au bien qu'on « en dit. »

On voit parmi les philosophes, et surtout parmi ceux de l'école d'Élée, des hommes qui se sont mêlés de l'administration de l'état, tels que Parménide et Zénon. On en voit d'autres qui ont commandé des armées : Archytas remporta plusieurs avantages à la tête des troupes des Tarentins : Mélissus, disciple de Parménide, vainquit les Athéniens dans un combat naval. Ces exemples, et d'autres qu'on pourrait citer, ne prouvent pas que la philosophie suffise pour former des hommes d'état ou de grands généraux; ils montrent seulement qu'un homme d'état et un grand général peuvent cultiver la philosophie.

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître, et communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce dernier était né dans l'opulence ; mais il ne se réserva qu'une partie de ses biens, pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avaient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères, qu'il avait enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins réduits au pur nécessaire ; et, pour prévenir l'effet d'une loi qui privait de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en présence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde ; heureux, parce qu'il avait une grande passion qu'il pouvait toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras, né de parens pauvres et occupé d'ouvrages serviles, fut découvert et élevé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'était établi ; il donna des lois aux Thuriens d'Italie ; écrivit sur la philosophie, fut accusé d'athéisme, et banni de l'Attique. Ses ouvrages, dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûlés dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps, ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que, dès qu'il paraît dans une ville un

homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies et des talens qui, sans lui, ne se seraient peut-être jamais développés. Cadmus et Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Élée, Eschyle et Socrate dans Athènes, ont créé, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'attcindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la stupidité de ses habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paraître Protagoras; et ce dernier sera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déjà les plus grandes dispositions.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la philosophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Éphèse; car c'est le nom qu'il a mérité par l'obscurité de son style. Cet homme d'un caractère sombre et d'un orgueil insupportable, commença par avouer qu'il ne savait rien, et finit par dire qu'il savait tout. Les Éphésiens voulurent le placer à la tête de leur république; il s'y refusa, outré de ce qu'ils avaient exilé Hermodore, son ami. Ils lui demandèrent des lois; il répondit qu'ils étaient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il sortit d'Éphèse, et se retira sur les montagnes voisines, ne se nourrissant que d'herbes sauvages, et ne retirant d'autre plaisir de ses méditations, que de haïr plus vigoureusement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage

d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avait prêté : « Ce que j'en ai compris est excellent : je crois « que le reste l'est aussi; mais on risque de s'y « noyer, si l'on n'est aussi habile qu'un plongeur « de Délos. »

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étaient accompagnés de quantite d'autres, dont les auteurs sont moins connus. Pendant que je félicitais Euclide d'une si riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge et le maintien. Ses cheveux tombaient sur ses épaules : son front était ceint d'un diadème et d'une couronne de myrte. C'était Callias, l'hiérophante ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me présenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourais avec un saisissement dont Callias s'aperçut. Il me demanda si je serais bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment. Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon: « Je n'ai quitté la Scythie, je n'ai traversé des « régions immenses, et affronté les tempêtes du « Pont-Euxin, que pour venir m'instruire parmi « vous. » C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages : car sans doute il doit résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, et peut-être en eut-il pitié. On peut en juger par le discours suivant.

CHAPITRE XXX.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT.

Discours du Grand-Prêtre de Cérès sur les Causes premières.

Je songeais une fois, me dit Callias, que j'avais été tout à coup jeté dans un grand chemin, au milieu d'une foule immense de personnes de tout âge, de tout sexe et de tout état. Nous marchions à pas précipités, un bandeau sur les yeux, quelques-uns poussant des cris de joie, la plupart accablés de chagrins et d'ennui. Je ne savais d'où je venais et où j'allais. J'interrogeais ceux dont j'étais entouré. Les uns me disaient : nous l'ignorons comme vous ; mais nous suivons ceux qui nous précèdent, et nous précédons ceux qui nous suivent. D'autres répondaient : que nous importent vos questions ? voilà des gens qui nous pressent, il faut que nous les repoussions à notre tour. Enfin, d'autres plus éclairés me disaient : les dieux nous ont condamnés à fournir cette carrière ; nous exécutons leurs ordres sans prendre trop de part ni aux vaines joies, ni aux vains chagrins de cette multitude. Je me laissais entraîner au torrent, lorsque j'entendis une voix qui s'écriait : C'est ici le chemin de la lumière et de la vérité. Je la sui-

vis avec émotion. Un homme me saisit par la main, m'ôta mon bandeau, et me conduisit dans une forêt couverte de ténèbres aussi épaisses que les premières. Nous perdîmes bientôt la trace du sentier que nous avions suivi jusqu'alors, et nous trouvâmes quantité de gens qui s'étaient égarés comme nous. Leurs conducteurs ne se rencontraient point sans en venir aux mains ; car il était de leur intérêt de s'enlever les uns aux autres ceux qui marchaient à leur suite. Ils tenaient des flambeaux, et en faisaient jaillir des étincelles qui nous éblouissaient. Je changeai souvent de guides ; je tombai souvent dans des précipices ; souvent je me trouvais arrêté par un mur impénétrable : mes guides disparaissaient alors, et me laissaient dans l'horreur du désespoir. Excédé de fatigue, je regrettais d'avoir abandonné la route que tenait la multitude, et je m'éveillai au milieu de ces regrets.

O mon fils! les hommes ont vécu pendant plusieurs siècles dans une ignorance qui ne tourmentait point leur raison. Contens des traditions confuses qu'on leur avait transmises sur l'origine des choses, ils jouissaient sans chercher à connaître. Mais depuis deux cents ans environ, agités d'une inquiétude secrète, ils cherchent à pénétrer les mystères de la nature, qu'ils ne soupçonnaient pas auparavant; et cette nouvelle maladie de l'esprit humain a substitué de grandes erreurs à de grands préjugés.

Dieu, l'homme, l'univers; quand on eut découvert que c'étaient là de grands objets de méditation, les âmes parurent s'élever : car rien ne donne de plus hautes idées et de plus vastes prétentions que l'étude de la nature ; et comme l'ambition de l'esprit est aussi active et aussi dévorante que celle du cœur, on voulut mesurer l'espace, sonder l'infini, et suivre les contours de cette chaîne qui dans l'immensité de ses replis embrasse l'universalité des êtres.

Les ouvrages des premiers philosophes sont didactiques et sans ornemens : ils ne procèdent que par principes et par conséquences, comme ceux des géomètres; mais la grandeur du sujet y répand une majesté qui souvent, dès le titre, inspire de l'intérêt et du respect. On annonce qu'on va s'occuper *de la nature, du ciel, du monde, de l'âme du monde*. Démocrite commence un de ses traités par ces mots imposans : *Je parle de l'univers.*

En parcourant cet énorme recueil où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obscurité, où l'excès du délire est joint à la profondeur de la sagesse, où l'homme a déployé la force et la faiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils ! que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les hommes et de tous les siècles ne pourraient soulever l'extrémité de cette enveloppe, et que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères; sa sagesse, à le respecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples. Quelques philosophes la nient formellement; d'autres la détruisent par leurs principes: ils s'égarent, tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez-leur : Qu'est-ce que Dieu ? Ils répondront : C'est ce qui n'a ni commencement ni fin. — C'est un esprit pur; — c'est une matière très-déliée, c'est l'air; — c'est un feu doué d'intelligence; — c'est le monde. — Non, c'est l'âme du monde, auquel il est uni comme l'âme l'est au corps. — Il est principe unique. — Il l'est du bien, la matière l'est du mal. — Tout se fait par ses ordres et sous ses yeux; tout se fait par des agens subalternes..... O mon fils ! adorez Dieu, et ne cherchez pas à le connaître.

Demandez-leur : Qu'est-ce que l'univers ? ils répondront : Tout ce qui est, a toujours été; ainsi le monde est éternel. — Non, il ne l'est pas, mais c'est la matière qui est éternelle. — Cette matière susceptible de toutes les formes, n'en avait aucune en particulier. Elle en avait une, elle en avait plusieurs, elle en avait un nombre illimité; car elle n'est autre que l'eau, que l'air, que le feu, que les élémens, qu'un assemblage d'atomes, qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles similaires dont la réunion forme

toutes les espèces. Cette matière subsistait sans mouvement dans le chaos; l'intelligence lui communiqua son action, et le monde parut. — Non, elle avait un mouvement irrégulier; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de son essence, et le monde fut fait. — Non, les atomes se mouvaient dans le vide, et l'univers fut le résultat de leur union fortuite. — Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit et tout conservé ; la terre, et le feu qui l'anime. — Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ses parties, et la haine qui les sépare..... O mon fils! n'usez pas vos jours à connaître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin : Qu'est-ce que l'homme? Ils vous répondront : l'homme présente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que l'univers dont il est l'abrégé. Ce principe auquel on a donné de tout temps le nom d'âme et d'intelligence est une nature toujours en mouvement. — C'est un nombre qui se meut par lui-même. — C'est un pur esprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps. — Mais si cela est, comment peut-il les connaître? — C'est plutôt un air très-subtil, — un feu très-actif, — une flamme émanée du soleil, — une portion de l'éther, — une eau très-légère, — un mélange de plusieurs élémens. — C'est un assemblage d'atomes ignés et sphériques, semblables à ces parties subtiles de

matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil; c'est un être simple. — Non, il est composé; il l'est de plusieurs principes; il l'est de plusieurs qualités contraires. — C'est le sang qui circule dans nos veines : cette âme est répandue dans tout le corps ; elle ne réside que dans le cerveau, que dans le cœur, que dans le diaphragme : elle périt avec nous. — Non, elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps ; — mais elle se réunit à l'âme de l'univers... O mon fils ! réglez les mouvemens de votre âme, et ne cherchez pas à connaître son essence.

Tel est le tableau général des opinions hasardées sur les objets les plus importans de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle ; et cet amas d'ouvrages que vous avez sous les yeux, prétendu trésor de connaissances sublimes, n'est en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. N'y cherchez point des systèmes uniformes et liés dans toutes leurs parties, des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis; ils le sont, parce que, craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes; ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu résoudre.

Si néanmoins, peu satisfait des résultats que vous venez d'entendre, vous voulez prendre une notion légère de leurs principaux systèmes, vous serez effrayé de la nature des questions qu'ils agitent en entrant dans la carrière. N'y a-t il qu'un principe dans l'univers ? faut-il en admettre plusieurs? S'il n'y en a qu'un, est-il mobile ou immobile? S'il y en a plusieurs, sont-ils finis ou infinis, etc. ?

Il s'agissait surtout d'expliquer la formation de l'univers, et d'indiquer la cause de cette étonnante quantité d'espèces et d'individus que la nature présente à nos yeux. Les formes et les qualités des corps s'altèrent, se détruisent et se reproduisent sans cesse; mais la matière dont ils sont composés subsiste toujours : on peut la suivre, par la pensée, dans ses divisions et subdivisions sans nombre, et parvenir enfin à un être simple, qui sera le premier principe de l'univers et de tous les corps en particulier. Les fondateurs de l'école d'Ionie, et quelques philosophes des autres écoles, s'appliquèrent à découvrir cet être simple et indivisible. Les uns le reconnurent dans l'élément de l'eau; les autres dans celui de l'air; d'autres joignirent la terre et le feu à ces deux élémens; d'autres enfin supposèrent que de toute éternité il avait existé dans la masse primitive une quantité immense et immobile de parties déterminées dans leur forme et leur espèce ; qu'il avait suffi de rassembler toutes les particules d'air pour en compo-

ser cet élément ; toutes les parcelles d'or, pour en former ce métal, et ainsi pour les autres espèces.

Ces différens systèmes n'avaient pour objet que le principe matériel et passif des choses ; on ne tarda pas à connaître qu'il en fallait un second pour donner de l'activité au premier. Le feu parut à la plupart un agent propre à composer et à décomposer les corps ; d'autres admirent dans les particules de la matière première, une espèce d'amour et de haine capable de les séparer et de les réunir tour à tour. Ces explications, et celles qu'on leur a substituées depuis, ne pouvant s'appliquer à toutes les variétes qu'offre la nature, leurs auteurs furent souvent obligés de recourir à d'autres principes, ou de rester accablés sous le poids des difficultés : semblables à ces athlètes qui, se présentant au combat sans y être exercés, ne doivent qu'au hasard les faibles succès dont ils s'enorgueillissent.

L'ordre et la beauté qui règnent dans l'univers, forcèrent enfin les esprits de recourir à une cause intelligente. Les premiers philosophes de l'école d'Ionie l'avaient reconnue; mais Anaxagore, peut-être d'après Hermotime, fut le premier qui la distingua de la matière, et qui annonça nettement que toutes choses étaient de tout temps dans la masse primitive; que l'intelligence porta son action sur cette masse, et y introduisit l'ordre.

Avant que l'école d'Ionie se fût élevée à cette vérité, qui n'était après tout que l'ancienne tradi-

tion des peuples, Pythagore, ou plutôt ses disciples; car malgré la proximité des temps, il est presque impossible de connaître les opinions de cet homme extraordinaire; des pythagoriciens, dis-je, conçurent l'univers sous l'idée d'une matière animée par une intelligence qui la met en mouvement, et se répand tellement dans toutes ses parties, qu'elle ne peut en être séparée. On peut la regarder comme l'auteur de toutes choses, comme un feu très-subtil et une flamme très-pure, comme la force qui a soumis la matière, et qui la tient encore enchaînée. Son essence étant inaccessible aux sens, empruntons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit: donnons à l'intelligence ou au principe de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même; à la matière ou au principe passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changemens; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière.

Plusieurs disciples de Pythagore ont au besoin attaché d'autres idées à ces expressions; mais presque tous ont cherché dans les nombres, des propriétés dont la connaissance les pût élever à celle de la nature : propriétés qui leur semblaient indiquées dans les phénomènes des corps sonores.

Tendez une corde; divisez-la successivement en deux, trois et quatre parties : vous aurez, dans chaque moitié, l'octave de la corde totale;

dans les trois quarts, sa quarte, dans les deux tiers, sa quinte. L'octave sera donc comme 1 à 2; la quarte, comme 3 à 4; la quinte comme 2 à 3. L'importance de cette observation fit donner aux nombres 1, 2, 3, 4, le nom de *sacré quaternaire*.

Voilà les proportions de Pythagore; voilà les principes sur lesquels était fondé le système de musique de tous les peuples, et en particulier celui que ce philosophe trouva parmi les Grecs, et qu'il perfectionna par ses lumières.

D'après ces découvertes, qu'on devait sans doute aux Egyptiens, il fut aisé de conclure que les lois de l'harmonie sont invariables, et que la nature elle-même a fixé d'une manière irrévocable la valeur et les intervalles des tons. Mais pourquoi, toujours uniforme dans sa marche, n'aurait-elle pas suivi les mêmes lois dans le système général de l'univers? Cette idée fut un coup de lumière pour des esprits ardens, et préparés à l'enthousiasme par la retraite, l'abstinence et la méditation; pour des hommes qui se font une religion de consacrer tous les jours quelques heures à la musique, et surtout à se former une intonation juste.

Bientôt, dans les nombres 1, 2, 3 et 4, on découvrit non-seulement un des principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale. Tout devint proportion et harmonie; le temps, la justice, l'amitié, l'intelligence, ne furent que des rapports de nombres.

Empédocle admit quatre élémens, l'eau, l'air, la terre et le feu. D'autres pythagoriciens découvrirent quatre facultés dans notre âme : toutes nos vertus découlèrent de quatre vertus principales. Comme les nombres qui composent le sacré quaternaire produisent, en se réunissant, le nombre dix, devenu le plus parfait par cette réunion même, il fallut admettre dans le ciel dix sphères, quoiqu'il n'en contienne que neuf.

Enfin, ceux des pythagoriciens qui supposèrent une âme dans l'univers, ne purent mieux expliquer le mouvement des cieux, et la distance des corps célestes à la terre, qu'en évaluant les degrès d'activité qu'avait cette âme depuis le centre de l'univers jusqu'à sa circonférence. En effet, partagez cet espace immense en trente-six couches, ou plutôt concevez une corde qui, du milieu de la terre, se prolonge jusqu'aux extrémités du monde, et qu'elle soit divisée en trente-six parties, à un ton ou demi-ton l'une de l'autre, vous aurez l'échelle musicale de l'âme universelle. Les corps célestes sont placés sur différens degrés de cette échelle, à des distances qui sont entre elles dans les rapports de la quinte et des autres consonnances. Leurs mouvemens, dirigés suivant les mêmes proportions, produisent une harmonie douce et divine. Les muses, comme autant de sirènes, ont placé leurs trônes sur les astres ; elles règlent la marche cadencée des sphères célestes, et président à ces concerts éternels et ravissans qu'on n

peut entendre que dans le silence des passions, et qui, dit-on, remplissaient d'une joie pure l'âme de Pythagore.

Les rapports que les uns voulaient établir dans la distance et dans les mouvemens des sphères célestes, d'autres prétendirent les découvrir dans les grandeurs des astres ou dans les diamètres de leurs orbites.

Les lois de la nature détruisent cette théorie : mais on les connaissait à peine quand elle fut produite ; et quand on les connut mieux, on n'eut pas la force de renoncer à l'attrait du système enfanté et embelli par l'imagination.

Non moins chimérique, mais plus inintelligible, est un autre principe admis par plusieurs pythagoriciens. Suivant l'observation d'Héraclite d'Éphèse, les corps sont dans un état continuel d'évaporation et de fluidité : les parties de matière dont ils sont composés s'échappent sans cesse, pour être remplacées par d'autres parties qui s'écouleront à leur tour, jusqu'au moment de la dissolution du tout qu'elles forment par leur union. Ce mouvement imperceptible, mais réel et commun à tous les êtres matériels, altère à tous momens leurs qualités, et les transforme en d'autres êtres qui n'ont avec les premiers qu'une conformité apparente. Vous n'êtes pas aujourd'hui ce que vous étiez hier ; demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui. Il en est de nous

comme du vaisseau de Thésée, que nous conservons encore, mais dont on a plusieurs fois renouvelé toutes les parties.

Or, quelle notion certaine et permanente peut résulter de cette mobilité de toutes choses, de ce courant impétueux, de ce flux et reflux des parties fugitives des êtres? Quel instant saisiriez-vous pour mesurer une grandeur qui croîtrait et décroîtrait sans cesse? Nos connaissances, variables comme leur objet, n'auraient donc rien de fixe et de constant; il n'y aurait donc pour nous ni vérité ni sagesse, si la nature ne nous découvrait elle-même les fondemens de la science et de la vertu.

C'est elle qui, en nous privant de la faculté de nous représenter tous les individus, et nous permettant de les ranger sous certaines classes, nous élève à la contemplation des idées primitives des choses. Les objets sensibles sont à la vérité sujets à des changemens; mais l'idée générale de l'homme, celle de l'arbre, celle des genres et des espèces, n'en éprouvent aucun. Ces idées sont donc immuables; et loin de les regarder comme de simples abstractions de l'esprit, il faut les considérer comme des êtres réels, comme les véritables essences des choses. Ainsi, l'arbre et le cube que vous avez devant les yeux, ne sont que la copie et l'image du cube et de l'arbre qui, de toute éternité, existent dans le monde intelligible, dans ce séjour pur et brillant où résident essentiellement la justice, la beauté, la vertu, de

même que les exemplaires de toutes les substances et de toutes les formes.

Mais quelle influence peuvent avoir dans l'univers et les idées et les rapports des nombres? L'intelligence qui pénètre les parties de la matière suivant Pythagore, agit sans interruption; ordonnant et modelant ces parties, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; présidant au renouvellement successif et rapide des générations; détruisant les individus, conservant les espèces; mais toujours obligée, suivant les uns, de régler ses opérations profondes sur les proportions éternelles des nombres; suivant les autres, de consulter les idées éternelles des choses, qui sont pour elle ce qu'un modèle est pour un artiste. A son exemple, le sage doit avoir les yeux fixés sur l'un de ces deux principes, soit pour établir dans son âme l'harmonie qu'il admire dans l'univers, soit pour retracer en lui-même les vertus dont il a contemplé l'essence divine.

En rapprochant quelques traits épars dans les ouvrages que vous avez sous les yeux, j'ai tâché de vous exposer les systèmes particuliers de quelques pythagoriciens : mais la doctrine des nombres est si obscure, si profonde, et si attrayante pour des esprits oisifs, qu'elle a fait éclore une foule d'opinions.

Les uns ont distingué les nombres, des idées ou des espèces; les autres les ont confondus avec les espèces, parce qu'en effet elles contiennent

une certaine quantité d'individus. On a dit que les nombres existent séparément des corps ; on a dit qu'ils existent dans les corps mêmes. Tantôt le nombre paraît désigner l'élément de l'étendue ; il est la substance ou le principe et le dernier terme des corps, comme les points le sont des lignes, des surfaces et de toutes les grandeurs ; tantôt il n'exprime que la forme des élémens primitifs. Ainsi, l'élément terrestre a la forme d'un carré ; le feu, l'air et l'eau ont celle de différentes espèces de triangles ; et ces diverses configurations suffisent pour expliquer les effets de la nature. En un mot, ce terme mystérieux n'est ordinairement qu'un signe arbitraire pour exprimer soit la nature et l'essence des premiers élémens, soit leurs formes, soit leurs proportions, soit enfin les idées ou les exemplaires éternels de toutes choses.

Observons ici que Pythagore ne disait point que tout avait été fait par la vertu des nombres, mais suivant les proportions des nombres. Si, au mépris de cette déclaration formelle, quelques-uns de ses disciples, donnant aux nombres une existence réelle et une vertu secrète, les ont regardés comme les principes constitutifs de l'univers, ils ont tellement négligé de développer et d'éclaircir leur système, qu'il faut les abandonner à leur impénétrable profondeur.

L'obscurité et les inconséquences que trouve un lecteur en parcourant ces écrits, proviennent, 1.°

des ténèbres dont seront toujours enveloppées les questions qu'ils traitent ; 2.° de la diversité des acceptions dans lesquelles ont prend les mots *être*, *principe*, *cause*, *élément*, *substance*, et tous ceux qui composent la langue philosophique ; 3.° des couleurs dont les premiers interprètes de la nature revêtirent leurs dogmes : comme ils écrivaient en vers, ils parlaient plus souvent à l'imagination qu'à la raison ; 4.° de la diversité des méthodes introduites en certaines écoles. Plusieurs disciples de Pythagore, en cherchant les principes des êtres, fixèrent leur attention sur la nature de nos idées, et passèrent, presque sans s'en apercevoir, du monde sensible au monde intellectuel. Alors l'étude naissante de la métaphysique fut préférée à celle de la physique. Comme on n'avait pas encore rédigé les lois de cette dialectique sévère qui arrête l'esprit dans ses écarts, la raison substitua impérieusement son témoignage à celui des sens. La nature, qui tend toujours à singulariser, n'offre partout que multitude et changemens : la raison, qui veut toujours généraliser, ne vit partout qu'unité et immobilité ; et, prenant l'essor et l'enthousiasme de l'imagination, elle s'éleva d'abstractions en abstractions, et parvint à une hauteur de théorie dans laquelle l'esprit le plus attentif a de la peine à se maintenir.

Ce fut surtout dans l'école d'Élée que l'art ou la licence du raisonnement employa toutes ses ressources. Là s'établirent deux ordres d'idées ; l'un,

qui avait pour objet les corps et leurs qualités sensibles ; l'autre qui ne considère que l'être en lui-même et sans relation avec l'existence. De là deux méthodes ; la première fondée, à ce qu'on prétend, sur le témoignage de la raison et de la vérité ; la seconde, sur celui des sens et de l'opinion. L'une et l'autre suivirent à peu près la même marche. Auparavant, les philosophes qui s'étaient servis de l'autorité des sens, avaient cru s'apercevoir que, pour produire un effet, la nature employait deux principes contraires, comme la terre et le feu, etc. ; de même les philosophes qui ne consultèrent que la raison, s'occupèrent, dans leurs méditations, de l'être et du non être, du fini et de l'infini, de l'un et du plusieurs, du nombre pair et du nombre impair, etc.

Il restait une immense difficulté, celle d'appliquer ces abstractions, et de combiner le métaphysique avec le physique. Mais, s'ils ont tenté cette conciliation, c'est avec si peu de clarté, qu'on ignore pour l'ordinaire s'ils parlent en physiciens ou en métaphysiciens. Vous verrez Parménide, tantôt ne supposer ni productions ni destructions dans la nature ; tantôt prétendre que la terre et le feu sont les principes de toute génération. Vous en verrez d'autres n'admettre aucune espèce d'accord entre le sens et la raison, et, seulement attentifs à la lumière intérieure, n'envisager les objets extérieurs que comme des apparences trompeuses, et des sources intarissables de prestiges

et d'erreurs. Rien n'existe, s'écriait l'un d'entre eux; s'il existait quelque chose, on ne pourrait le connaître; si on pouvait le connaître, on ne pourrait le rendre sensible. Un autre, intimément persuadé qu'on ne doit rien nier ni rien affirmer, se méfiait de ses paroles, et ne s'expliquait que par signes.

Je vous dois un exemple de la manière dont procédaient ces philosophes : Xénophanès, chef de l'école d'Élée, me le fournira.

Rien ne se fait de rien. De ce principe adopté par tous ses disciples, il suit que ce qui existe doit être éternel : ce qui est éternel est infini, puisqu'il n'a ni commencement ni fin : ce qui est infini est unique, car, s'il ne l'était pas, il serait plusieurs; l'un servirait de borne à l'autre, et il ne serait pas infini : ce qui est unique est toujours semblable à lui-même. Or, un être unique, éternel, et toujours semblable, doit être immobile, puisqu'il ne peut se glisser ni dans le vide qui n'est rien, ni dans le plein qu'il remplit déjà lui-même. Il doit être immuable; car s'il éprouvait le moindre changement, il arriverait quelque chose en lui qui n'y était pas auparavant, et alors se trouverait détruit ce principe fondamental : Rien ne se fait de rien.

Dans cet être infini qui comprend tout, et dont l'idée est inséparable de l'intelligence et de l'éternité, il n'y a donc ni mélange de parties, ni diversité de formes, ni générations, ni destructions.

Mais comment accorder cette immutabilité avec les révolutions successives que nous voyons dans la nature ? Elles ne sont qu'une illusion, répondait Xénophanès : l'univers ne nous offre qu'une scène mobile ; la scène existe, mais la mobilité est l'ouvrage de nos sens. Non, disait Zénon, le mouvement est impossible. Il le disait, et le démontrait au point d'étonner ses adversaires et de les réduire au silence.

O mon fils, quelle étrange lumière ont apportée sur la terre ces hommes célèbres qui prétendent s'être asservi la nature ! et que l'étude de la philosophie serait humiliante, si, après avoir commencé par le doute, elle devait se terminer par de semblables paradoxes ! Rendons plus de justice à ceux qui les ont avancés. La plupart aimèrent la vérité ; ils crurent la découvrir par la voie des notions abstraites, et s'égarèrent sur la foi d'une raison dont ils ne connaissaient pas les bornes. Quand, après avoir épuisé les erreurs, ils devinrent plus éclairés, ils se livrèrent avec la même ardeur aux mêmes discussions, parce qu'ils les crurent propres à fixer l'esprit, et à mettre plus de précision dans les idées. Enfin, il ne faut pas dissimuler que plusieurs de ces philosophes, peu dignes d'un nom si respectable, n'entrèrent dans la lice que pour éprouver leurs forces, et se signaler par des triomphes aussi honteux pour le vainqueur que pour le vaincu. Comme la raison, ou plutôt l'art de raisonner, a eu son enfance ainsi

que les autres arts, des définitions peu exactes, et le fréquent abus des mots, fournissaient à des athlètes adroits ou vigoureux des armes toujours nouvelles. Nous avons presque vu le temps où, pour prouver que ces mots, *Un* et *Plusieurs*, peuvent désigner le même objet, on vous aurait soutenu que vous n'êtes qu'un en qualité d'homme, mais que vous êtes deux en qualité d'homme et de musicien. Ces puérilités absurdes n'inspirent aujourd'hui que du mépris, et sont absolument abandonnées aux sophistes.

Il me reste à vous parler d'un système aussi remarquable par sa singularité que par la réputation de ses auteurs.

Le vulgaire ne voit autour du globe qu'il habite, qu'une voûte étincelante de lumière pendant le jour, semée d'étoiles pendant la nuit; ce sont là les bornes de son univers. Celui de quelques philosophes n'en a plus, et s'est accru, presque de nos jours, au point d'effrayer notre imagination.

On supposa d'abord que la lune était habitée; ensuite, que les astres étaient autant de mondes; enfin, que le nombre de ces mondes devait être infini, puisqu'aucun d'eux ne pouvait servir de terme et d'enceinte aux autres. De là, quelle prodigieuse carrière s'est tout à coup offerte à l'esprit humain! Employez l'éternité même pour la parcourir, prenez les ailes de l'Aurore, volez à la planète de Saturne, dans les cieux qui s'étendent au-dessus de cette planète, vous trouverez sans

cesse de nouvelles sphères, de nouveaux globes, des mondes qui s'accumulent les uns sur les autres; vous trouverez l'infini partout, dans la matière, dans l'espace, dans le mouvement, dans le nombre des mondes et des astres qui les embellissent; et après des millions d'années, vous connaîtrez à peine quelques points du vaste empire de la nature. Oh! combien cette théorie l'a-t-elle agrandie à nos yeux! Et s'il est vrai que notre âme s'étende avec nos idées, et s'assimile en quelque façon aux objets dont elle se pénètre, combien l'homme doit-il s'enorgueillir d'avoir percé ces profondeurs inconcevables!

Nous enorgueillir! m'écriai-je avec surprise. Et de quoi donc, respectable Callias? Mon esprit reste accablé à l'aspect de cette grandeur sans bornes, devant laquelle toutes les autres s'anéantissent. Vous, moi, tous les hommes, ne sont plus à mes yeux que des insectes plongés dans un océan immense, où les rois et les conquérans ne sont distingués, que parce qu'ils agitent un peu plus que les autres les particules d'eau qui les environnent. A ces mots Callias me regarda; et, après s'être un moment recueilli en lui-même, il me dit en me serrant la main: Mon fils, un insecte qui entrevoit l'infini, participe de la grandeur qui vous étonne. Ensuite il ajouta:

Parmi les artistes qui ont passé leur vie à composer et décomposer des mondes, Leucippe et Démocrite, rejetant les nombres, les idées, les

proportions harmoniques, et tous ces échafaudages que la métaphysique avait élevés jusqu'alors, n'admirent, à l'exemple de quelques philosophes, que le vide et les atomes pour principes de toutes choses; mais ils dépouillèrent ces atomes des qualités qu'on leur avait attribuées, et ne leur laissèrent que la figure et le mouvement. Écoutez Leucippe et Démocrite.

L'univers est infini. Il est peuplé d'une infinité de mondes et de tourbillons qui naissent, périssent et se reproduisent sans interruption. Mais une intelligence suprême ne préside point à ces grandes révolutions : tout dans la nature s'opère par des lois mécaniques et simples. Voulez-vous savoir comment un de ces mondes peut se former? Concevez une infinité d'atomes éternels, indivisibles, inaltérables de toute forme, de toute grandeur, entraînés dans un vide immense par un mouvement aveugle et rapide. Après des chocs multipliés et violens, les plus grossiers sont poussés et comprimés dans un point de l'espace qui devient le centre d'un tourbillon; les plus subtils s'échappent de tous côtés, et s'élancent à différentes distances. Dans la suite des temps les premiers forment la terre et l'eau; les seconds, l'air et le feu. Ce dernier élément, composé de globules actifs et légers, s'étend comme une enceinte lumineuse autour de la terre; l'air, agité par ce flux perpétuel de corpuscules qui s'élèvent des régions inférieures, devient un courant impé-

tueux, et ce courant entraîne les astres qui s'étaient successivement formés dans son sein.

Tout, dans le physique ainsi que dans le moral, peut s'expliquer par un semblable mécanisme, et sans l'intervention d'une cause intelligente. C'est de l'union des atomes que se forme la substance des corps ; c'est de leur figure et de leur arrangement que résultent le froid, le chaud, les couleurs, et toutes les variétés de la nature ; c'est leur mouvement qui sans cesse produit, altère et détruit les êtres ; et comme ce mouvement est nécessaire, nous lui avons donné le nom de destin et de fatalité. Nos sensations, nos idées sont produites par des images légères, qui se détachent des objets pour frapper nos organes. Notre âme finit avec le corps, parce qu'elle n'est, comme le feu, qu'un composé de globules subtils, dont la mort brise les liens ; et puisqu'il n'y a rien de réel dans la nature, excepté les atomes et le vide, on est, par une suite de conséquences, forcé de convenir que les vices ne diffèrent des vertus que par l'opinion.

O mon fils ! prosternez-vous devant la divinité; déplorez en sa présence les égaremens de l'esprit humain, et promettez-lui d'être au moins aussi vertueux que la plupart de ces philosophes dont les principes tendaient à détruire la vertu, car ce n'est point dans des écrits ignorés de la multitude, dans des systèmes produits par la chaleur de l'imagination, par l'inquiétude de l'esprit, ou par le désir

de la célébrité, qu'il faut étudier les idées que leurs auteurs avaient sur la morale ; c'est dans leur conduite ; c'est dans ces ouvrages où, n'ayant d'autre intérêt que celui de la vérité, et d'autre but que l'utilité publique, ils rendent aux mœurs et à la vertu l'hommage qu'elles ont obtenu dans tous les temps et chez tous les peuples.

CHAPITRE XXXI.

Suite de la Bibliothèque. L'Astronomie et la Géographie.

Callias sortit après avoir achevé son discours ; et Euclide m'adressant la parole : Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himère. Non-seulement il admettait la pluralité des mondes, mais il osait en fixer le nombre. Savez-vous combien il en comptait ? cent quatre-vingt-trois. Il comparait, à l'exemple des Égyptiens, l'univers à un triangle : soixante mondes sont rangés sur chacun de ses côtés ; les trois autres sur les trois angles. Soumis au mouvement paisible qui parmi nous règle certaines danses, ils s'atteignent et se remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle est le champ de la vérité : là, dans une immobilité profonde résident les rapports et les exemplaires des choses qui ont été,

et de celles qui seront. Autour de ces essences pures est l'éternité, du sein de laquelle émane le temps qui, comme un ruisseau intarissable, coule et se distribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenaient au système des nombre de Pythagore, et je conjecture....... J'interrompis Euclide. Avant que vos philosophes eussent produit au loin une si grande quantité de mondes, ils avaient sans doute connu dans le plus grand détail celui que nous habitons. Je pense qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'aient déterminé la nature, la grandeur, la figure et le mouvement.

Vous allez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une espèce de roue, dont la circonférence, vingt-huit fois aussi grande que celle de la terre, renferme un immense volume de feu dans sa concavité. Du moyeu, dont le diamètre est égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle est l'idée que l'on peut se faire du soleil. Vous aurez celle de la lune, en supposant sa circonférence dix-neuf fois aussi grande que celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus simple? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre, vont pendant le jour se réunir dans un seul point du ciel, pour y former le soleil, pendant la nuit, dans plusieurs points où elles se convertissent en étoiles. Mais, comme ces exhalaisons se consument promptement, elles se renouvellent

sans cesse, pour nous procurer chaque jour un nouveau soleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il est même arrivé que, faute d'alimens, le soleil ne s'est pas rallumé pendant un mois entier. C'est cette raison qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il était immobile, il épuiserait bientôt les vapeurs dont il se nourrit.

J'écoutais Euclide ; je le regardais avec étonnement ; je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace, tellement grossier, qu'il ne peut compter au delà du nombre quatre. Serait-ce d'après lui que vous rapporteriez ces étranges notions ? Non, me répondit-il, c'est d'après plusieurs de nos plus célèbres philosophes, entre autres, Anaximandre et Héraclite, dont le plus ancien vivait deux siècles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins absurdes, mais également incertaines, et dont quelques-unes même ont soulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune était une terre à peu près semblable à la nôtre, et le soleil une pierre enflammée, fut soupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athènes. Le peuple voulait qu'on mît ces deux astres au rang des dieux ; et nos derniers philosophes, en se conformant quelquefois à son langage, ont désarmé la superstition, qui pardonne tout dès que l'on a des ménagemens pour elle.

Comment a-t-on prouvé, lui dis-je, que la lune ressemble à la terre ? On ne l'a pas prouvé, me

répondit-il; on l'a cru. Quelqu'un avait dit : S'il y avait des montagnes dans la lune, leur ombre projetée sur sa surface y produirait peut-être les taches qui s'offrent à nos yeux. Aussitôt on a conclu qu'il y avait dans la lune, des montagnes, des vallées, des rivières, des plaines, et quantité de villes. Il a fallu ensuite connaître ceux qui l'habitent. Suivant Xénophanès, ils y mènent la même vie que nous sur la terre. Suivant quelques disciples de Pythagore, les plantes y sont plus belles, les animaux quinze fois plus grands, les jours quinze fois plus longs que les nôtres. Et sans doute, lui dis-je, les hommes quinze fois plus intelligens que sur notre globe. Cette idée rit à mon imagination. Comme la nature est encore plus riche par les variétés que par le nombre des espèces, je distribue à mon gré, dans les différentes planètes, des peuples qui ont un, deux, trois, quatre sens de plus que nous. Je compare ensuite leurs génies avec ceux que la Grèce a produits, et je vous avoue qu'Homère et Pythagore me font pitié. Démocrite, répondit Euclide, a sauvé leur gloire de ce parallèle humiliant. Persuadé peut-être de l'excellence de notre espèce, il a décidé que les hommes sont individuellement partout les mêmes. Suivant lui, nous existons à la fois, et de la même manière, sur notre globe, sur celui de la lune, et dans tous les mondes de l'univers.

Nous représentons souvent sur des chars les divinités qui président aux planètes, parce que cette

voiture est là plus honorable parmi nous. Les Égyptiens les placent sur des bateaux, parce qu'ils font presque tous leurs voyages sur le Nil. De là, Héraclite donnait au soleil et à la lune la forme d'un bateau. Je vous épargne le détail des autres conjectures, non moins frivoles, hasardées sur la figure des astres. On convient assez généralement aujourd'hui, qu'ils sont de forme sphérique. Quant à leur grandeur, il n'y a pas long-temps encore qu'Anaxagore disait que le soleil est beaucoup plus grand que le Péloponèse; et Héraclite, qu'il n'a réellement qu'un pied de diamètre.

Vous me dispensez, lui dis-je, de vous interroger sur les dimensions des autres planètes, mais vous leur avez du moins assigné la place qu'elles occupent dans le ciel? — Cet arrangement, répondit Euclide, a coûté beaucoup d'efforts, et a partagé nos philosophes. Les uns placent au-dessus de la terre, la lune, Mercure, Vénus, le soleil, Mars, Jupiter et Saturne. Tel est l'ancien système des Égyptiens et des Chaldéens; tel fut celui que Pythagore introduisit dans la Grèce. L'opinion qui domine aujourd'hui parmi nous, range les planètes dans cet ordre : la lune, le soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Les noms de Platon, d'Eudoxe et d'Aristote ont accrédité ce système, qui ne diffère du précédent qu'en apparence.

En effet, la différence ne vient que d'une découverte faite en Égypte, et que les Grecs veulent

en quelque façon s'approprier. Les astronomes égyptiens s'aperçurent que les planètes de Mercure et de Vénus, compagnes inséparables du soleil, sont entraînées par le même mouvement que cet astre, et tournent sans cesse autour de lui. Suivant les Grecs, Pythagore reconnut le premier, que l'étoile de Junon ou de Vénus, cette étoile brillante qui se montre quelquefois après le coucher du soleil, est la même qui en d'autres temps précède son lever. Comme les pythagoriciens attribuent le même phénomène à d'autres étoiles et à d'autres planètes, il ne paraît pas que de l'observation dont on fait honneur à Pythagore, ils aient conclu que Vénus fasse sa révolution autour du soleil. Mais il suit de la découverte des prêtres de l'Égypte, que Vénus et Mercure doivent paraître, tantôt au-dessus et tantôt au-dessous de cet astre, et qu'on peut sans inconvénient leur assigner ces différentes positions. Aussi les Égyptiens n'ont-ils point changé l'ancien ordre des planètes dans leurs planisphères célestes.

Des opinions étranges se sont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez dans cet ouvrage d'Hicélas de Syracuse, que tout est en repos dans le ciel, les étoiles, le soleil, la lune elle-même. La terre seule, par un mouvement rapide autour de son axe, produit les apparences que les astres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut se concilier avec ces phénomènes; de plus, si la terre tournait sur elle-

même, un corps lancé à une très-grande hauteur ne retomberait pas au même point d'où il est parti. Cependant le contraire est prouvé par l'expérience. Enfin, comment osa-t-on, d'une main sacrilège, troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le sanctuaire des dieux, l'autel, le nœud et l'unité de la nature? Aussi, dans cet autre traité, Phylolaüs commence-t-il par transporter au feu les privilèges sacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleste, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent sans interruption dix sphères, celle des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune et des cinq planètes, celles de notre globe et d'une autre terre invisible à nos yeux, quoique voisine de nous. Le soleil n'a plus qu'un éclat emprunté, ce n'est qu'une espèce de miroir, ou de globe de cristal, qui nous renvoie la lumière du feu céleste.

Ce système, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ses ouvrages, n'est point fondé sur des observations, mais uniquement sur des raisons de convenance. La substance du feu, disent ses partisans, étant plus pure que celle de la terre, doit reposer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

C'était peu d'avoir fixé les rangs entre les planètes ; il fallait marquer à quelle distance les unes des autres elles fournissent leur carrière. C'est ici que Pythagore et ses disciples ont épuisé leur imagination.

Les planètes, en y comprenant le soleil et la lune, sont au nombre de sept. Ils se sont rappelé aussitôt l'heptacorde, ou la lyre à sept cordes. Vous savez que cette lyre renferme deux tétracordes unis par un son commun, et qui, dans le genre diatonique, donnent cette suite de sons : *si*, *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. Supposez que la lune soit représentée par *si*, Mercure le sera par *ut*, Vénus par *ré*, le soleil par *mi*, Mars par *fa*, Jupiter par *sol*, Saturne par *la* : ainsi la distance de la lune *si* à Mercure *ut*, sera d'un demi-ton; celle de Mercure *ut* à Vénus *ré*, sera d'un ton; c'est-à-dire, que la distance de Vénus à Mercure sera le double de celle de Mercure à la lune. Telle fut la première lyre céleste.

On y ajouta ensuite deux cordes, pour désigner l'intervalle de la terre à la lune, et celui de Saturne aux étoiles fixes. On disjoignit les deux tétracordes renfermés dans cette nouvelle lyre, et on les monta quelquefois sur le genre chromatique, qui donne des proportions, entre la suite des sons, différentes de celles du genre diatonique. Voici un exemple de cette nouvelle lyre.

De la terre à la lune.	un ton.
De la lune à Mercure	1/2 ton.
De Mercure à Vénus.	1/2 ton.
De Vénus au soleil.	ton 1/2.
Du soleil à Mars.	un ton.
De Mars à Jupiter.	1/2 ton.
De Jupiter à Saturne.	1/2 to
De Saturne aux étoiles fixes.	ton 1

Comme cette échelle donne sept tons au lieu de six qui complètent l'octave, on a quelquefois, pour obtenir la plus parfaite des consonnances, diminué d'un ton l'intervalle de Saturne aux étoiles, et celui de Vénus au soleil. Il s'est introduit d'autres changemens à l'échelle, lorsqu'au lieu de placer le soleil au-dessus de Vénus et de Mercure, on l'a mis au-dessous.

Pour appliquer ces rapports aux distances des corps célestes, on donna au ton la valeur de cent vingt-six mille stades; et, à la faveur de cet élément, il fut aisé de mesurer l'espace qui s'étend depuis la terre jusqu'au ciel des étoiles. Cet espace se raccourcit ou se prolonge, selon que l'on est plus ou moins attaché à certaines proportions harmoniques. Dans l'échelle précédente, la distance des étoiles au soleil, et celle de cet astre à la terre, se trouvent dans le rapport d'une quinte, ou de trois tons et demi; mais, suivant un autre calcul, ces deux intervalles ne seront l'un et l'autre que de trois tons, c'est-à-dire, de trois fois cent vingt-six mille stades.

Euclide s'aperçut que je l'écoutais avec impatience. Vous n'êtes point content, me dit-il en riant? Non, lui répondis-je. Eh quoi! la nature est-elle obligée de changer ses lois au gré de vos caprices? Quelques-uns de vos philosophes prétendent que le feu est plus pur que la terre; aussitôt notre globe doit lui céder sa place, et s'éloigner du centre du monde. Si d'autres préfèrent

en musique le genre chromatique ou diatonique, il faut à l'instant que les corps célestes s'éloignent ou se rapprochent les uns des autres. De quel œil les gens instruits regardent-ils de pareils égaremens? Quelquefois, reprit Euclide, comme des jeux de l'esprit; d'autres fois, comme l'unique ressource de ceux qui, au lieu d'étudier la nature, cherchent à la deviner. Pour moi, j'ai voulu vous montrer par cet échantillon, que notre astronomie était encore dans l'enfance du temps de nos pères; elle n'est guère plus avancée aujourd'hui. Mais, lui dis-je, vous avez des mathématiciens qui veillent sans cesse sur les révolutions des planètes, et qui cherchent à connaître leurs distances à la terre; vous en avez eu sans doute dans les temps les plus anciens : qu'est devenu le fruit de leurs veilles?

Nous avons fait de très longs raisonnemens, me dit-il, très-peu d'observations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes sur le cours des astres, nous les devons aux Égyptiens et aux Chaldéens : il nous ont appris à dresser des tables qui fixent le temps de nos solennités publiques, et celui des travaux de la campagne. C'est là qu'on a soin de marquer les levers et les couchers des principales étoiles, les points des solstices, ainsi que des équinoxes, et les pronostics des variations qu'éprouve la température de l'air. J'ai rasssemblé plusieurs de ces calendriers : quelques-uns remontent à une haut-

antiquité ; d'autres renferment des observations qui ne conviennent point à notre climat. On remarque dans tous une singularité , c'est qu'ils n'attachent pas également les points des solstices et des équinoxes au même degré des signes du zodiaque ; erreur qui vient peut-être de quelques mouvemens dans les étoiles , inconnus jusqu'à présent , peut-être de l'ignorance des observateurs.

C'est de la composition de ces tables que nos astronomes se sont occupés depuis deux siècles. Tels furent Cléostrate de Ténédos , qui observait sur le mont Ida ; Matricétas de Méthymne , sur le mont Lépétymne ; Phaïnus d'Athènes , sur la colline Lycabette ; Dosythéus , Euctémon , Démocrite , et d'autres qu'il serait inutile de nommer. La grande difficulté , ou plutôt l'unique problême qu'ils avaient à résoudre, c'était de ramener nos fêtes à la même saison , et au terme prescrit par les oracles et par les lois. Il fallait donc fixer , autant qu'il était possible , la durée précise de l'année , tant solaire que lunaire , et les accorder entre elles , de manière que les nouvelles lunes qui réglent nos solennités , tombassent vers les points cardinaux où commencent les saisons.

Plusieurs essais infructueux préparèrent les voies à Méton d'Athènes. La première année de la quatre-vingt-septième olympiade , (15) dix mois environ avant le commencement de la guerre du Péloponèse , Méton , de concert avec cet Euc-

témon que j'ai déjà nommé, ayant observé le solstice d'été, produisit une période de dix-neuf années solaires, qui renfermait deux cent trente cinq lunaisons, et ramenait le soleil et la lune à peu près au même point du ciel.

Malgré les plaisanteries des auteurs comiques, le succès le plus éclatant couronna ses efforts ou ses larcins; car on présume qu'il avait trouvé cette période chez des nations plus versées dans l'astronomie que nous ne l'étions alors. Quoi qu'il en soit, les Athéniens firent graver les points des équinoxes et des solstices sur les murs de Pnyx. Le commencement de leur année concourait auparavant avec la nouvelle lune qui arrive après le solstice d'hiver; il fut fixé pour toujours à celle qui suit le solstice d'été, et ce ne fut qu'à cette dernière époque que leurs archontes ou premiers magistrats entrèrent en charge. La plupart des autres peuples de la Grèce ne furent pas moins empressés à profiter des calculs de Méton. Ils servent aujourd'hui à dresser les tables qu'on suspend à des colonnes dans plusieurs villes, et qui, pendant l'espace de dix-neuf ans, représentent en quelque façon l'état du ciel et l'histoire de l'année. On y voit en effet, pour chaque année, les points où commencent les saisons; et pour chaque jour, les prédictions des changemeus que l'air doit éprouver tour à tour.

Jusqu'ici les observations des astronomes grecs s'étaient bornées aux points cardinaux, ainsi

qu'aux levers et aux couchers des étoiles ; mais ce n'est pas là ce qui constitue le véritable astronome. Il faut que, par un long exercice, il parvienne à connaître les révolutions des corps célestes.

Eudoxe, mort il y a quelques années, ouvrit une nouvelle carrière. Un long séjour en Égypte l'avait mis à portée de dérober aux prêtres égyptiens une partie de leurs secrets ; il nous rapporta la connaissance du mouvement des planètes, et la consigna dans plusieurs ouvrages qu'il a publiés. Vous trouverez sur cette tablette son traité intitulé Miroir, celui de la Célérité des corps célestes, sa Circonférence de la terre, ses Phénomènes. J'avais d'assez étroites liaisons avec lui : il ne me parlait de l'astronomie qu'avec le langage de la passion. Je voudrais, disait-il un jour, m'approcher assez du soleil pour connaître sa figure et sa grandeur, au risque d'éprouver le sort de Phaéton.

Je témoignai à Euclyde ma surprise de ce qu'avec tant d'esprit, les Grecs étaient obligés d'aller au loin mendier les lumières des autres nations. Peut-être, me dit-il, n'avons-nous pas le talent des découvertes ; et que notre partage est d'embellir et de perfectionner celles des autres. Que savons-nous si l'imagination n'est pas le plus fort obstacle aux progrès des sciences ? D'ailleurs, ce n'est que depuis peu de temps que nous avons tourné nos regards vers le ciel, tandis que depuis

un nombre incroyable de siècles les Égyptiens et les Chaldéens s'obstinent à calculer ses mouvemens. Or, les décisions de l'astronomie doivent être fondées sur des observations. Dans cette science, ainsi que dans plusieurs autres, chaque vérité se lève sur nous à la suite d'une foule d'erreurs; et peut-être est-il bon qu'elle en soit précédée, afin que, honteuses de leur défaite, elles n'osent plus reparaître. Enfin, dois-je en votre faveur trahir le secret de notre vanité? Dès que les découvertes des autres nations sont transportées dans la Grèce, nous les traitons comme ces enfans adoptifs que nous confondons avec les enfans légitimes, et que nous leur préférons même quelquefois.

Je ne croyais pas, lui dis-je, qu'on pût étendre si loin le privilège de l'adoption; mais, de quelque source que soient émanées vos connaissances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre astronomie?

Euclide prit alors une sphère, et me rappela l'usage des différens cercles dont elle est composée : il me montra un planisphère céleste, et nous reconnûmes les principales étoiles distribuées dans les différentes constellations. Tous les astres, ajouta-t-il, tournent dans l'espace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le soleil, la lune, et les cinq planètes en ont un qui les porte d'occident en orient, dans certains intervalles de temps.

Le soleil parcourt les 360 degrés de l'écliptique dans une année, qui contient, suivant les calculs de Méton, 365 jours et 5/19 parties d'un jour. (16)

Chaque lunaison dure 29 jours 12 heures, 45, etc. Les douze lunaisons donnent en conséquence 364 jours, et un peu plus du tiers d'un jour. Dans notre année civile, la même que la lunaire, nous négligeons cette fraction; nous supposons seulement 12 mois, les uns de 30 jours, les autres de 29, en tout 354. Nous concilions ensuite cette année civile avec la solaire, par 7 mois intercalaires, que dans l'espace de 19 ans nous ajoutons aux années 3e, 5e, 8e, 11e, 13e, 16e et 19e.

Vous ne parlez pas, dis-je alors, d'une espèce d'année qui, n'étant pour l'ordinaire composée que de 360 jours, est plus courte que celle du soleil, plus longue que celle de la lune. On la trouve chez les plus anciens peuples et dans vos meilleurs écrivains : comment fut-elle établie? pourquoi subsiste-t-elle encore parmi vous? Elle fut réglée chez les Egyptiens, répondit Euclide, sur la révolution annuelle du soleil, qu'ils firent d'abord trop courte; parmi nous, sur la durée de 12 lunaisons que nous composâmes toutes également de 30 jours. Dans la suite, les Égyptiens ajoutèrent à leur année solaire 5 jours et 6 heures; de notre côté, en retranchant six jours de notre année lunaire, nous la réduisîmes à 354, et quelquefois à 355 jours. Je répliquai : Il fallait abandonner cette forme d'année, dès que vous en eûtes

reconnu le vice. Nous ne l'employons jamais, dit-il, dans les affaires qui concernent l'administration de l'état, ou les intérêts des particuliers. En des occasions moins importantes, une ancienne habitude nous force quelquefois à préférer la briéveté à l'exactitude du calcul, et personne n'y est trompé.

Je supprime les questions que je fis à Euclide sur le calendrier des Athéniens; je vais seulement rapporter ce qu'il me dit sur les divisions du jour. Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties plus ou moins grandes, suivant la différence des saisons. Ces parties, ou ces heures, car c'est le nom que l'on commence à leur donner, sont marquées pour chaque mois, sur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correspondantes à chacune d'elles. Vous savez en effet que pour tel mois, l'ombre du style, prolongée jusqu'à tel nombre de pieds, donne, avant ou après midi, tel moment de la journée; (17) que, lorsqu'il s'agit d'assigner un rendez-vous pour le matin ou pour le soir, nous nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e, 12e pied de l'ombre, et que c'est enfin de là qu'est venue cette expression : Quelle ombre est-il? Vous savez aussi que nos esclaves vont de temps en temps consulter le cadran exposé aux yeux du public, et nous rapportent l'heure qu'il est. Quelque facile que soit cette voie, on cherche à nous en procurer une plus commode, et déjà l'on commence à fabriquer des cadrans portatifs.

Quoique le cycle de Méton soit plus exact que ceux qui l'avaient précédé, on s'est aperçu de nos jours qu'il a besoin de correction. Déjà Eudoxe nous a prouvé, d'après les astronomes égyptiens, que l'année solaire est de 365 jours 1/4, et par conséquent plus courte que celle de Méton, d'une soixante-seizième partie de jour.

On a remarqué que, dans les jours des solstices, le soleil ne se lève pas précisément au même point de l'horizon : on en a conclu qu'il avait une latitude, ainsi que la lune et les planètes ; et que dans sa révolution annuelle, il s'écartait en-deçà et au-delà du plan de l'écliptique, incliné à l'équateur d'environ 24 degrés.

Les planètes ont des vitesses qui leur sont propres, et des années inégales. Eudoxe, à son retour d'Égypte, nous donna de nouvelles lumières sur le temps de leurs révolutions. Celles de Mercure et de Vénus s'achèvent en même temps que celle du Soleil ; celle de Mars en deux ans, celle de Jupiter en douze, celle de Saturne en trente.

Les astres qui errent dans le zodiaque, ne se meuvent pas par eux-mêmes ; ils sont entraînés par les sphères supérieures, ou par celles auxquelles ils sont attachés. On n'admettait autrefois que huit de ces sphères ; celles des étoiles fixes, celles du soleil, de la lune, et des cinq planètes. On les a multipliées depuis qu'on a découvert, dans les corps célestes, des mouvemens dont on ne s'était pas aperçu.

Je ne vous dirai point qu'on se croit obligé de faire rouler les astres errans dans autant de cercles, par la seule raison que cette figure est la plus parfaite de toutes; ce serait vous instruire des opinions des hommes, et non des lois de la nature.

La lune emprunte son éclat du soleil; elle nous cache la lumière de cet astre, quand elle est entre lui et nous; elle perd la sienne, quand nous sommes entre elle et lui. Les éclipses de lune et de soleil n'épouvantent plus que le peuple, et nos astronomes les annoncent d'avance. On démontre en astronomie, que certains astres sont plus grands que la terre; mais je ne sais pas si le diamètre du soleil est neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu.

Je demandai à Euclide, pourquoi il ne rangeait pas les comètes au nombre des astres errans. Telle est en effet, me dit-il, l'opinion de plusieurs philosophes, entre autres d'Anaxagore, de Démocrite et de quelques disciples de Pythagore; mais elle fait plus d'honneur à leur esprit qu'à leur savoir. Les erreurs grossières dont elle est accompagnée, prouvent assez qu'elle n'est pas le fruit de l'observation. Anaxagore et Démocrite supposent que les comètes ne sont autre chose que deux planètes qui, en se rapprochant, paraissent ne faire qu'un corps; et le dernier ajoute pour preuve, qu'en se séparant elles continuent à briller dans le ciel, et présentent à nos yeux des astres inconnus jusqu'alors. A l'égard des Pythagoriciens, ils semblent

n'admettre qu'une comète qui paraît par intervalles, après avoir été pendant quelque temps absorbée dans les rayons du soleil.

Mais que répondrez-vous, lui-dis-je, aux Chaldéens et aux Égyptiens, qui sans contredit sont de très-grands observateurs? N'admettent-ils pas, de concert, le retour périodique des comètes? Parmi les astronomes de Chaldée, me dit-il, les uns se vantent de connaître leur cours; les autres les regardent comme des tourbillons qui s'enflamment par la rapidité de leur mouvement. L'opinion des premiers ne peut être qu'une hypothèse, puisqu'elle laisse subsister celle des seconds.

Si les astronomes d'Égypte ont eu la même idée, ils en ont fait un mystère à ceux de nos philosophes qui les ont consultés. Eudoxe n'en a jamais rien dit, ni dans ses conversations, ni dans ses ouvrages. Est il à présumer que les prêtres égyptiens se soient réservé la connaissance exclusive du cours des comètes?

Je fis plusieurs autres questions à Euclide; je trouvai presque toujours partage dans les opinions, et par conséquent incertitude dans les faits. Je l'interrogeai sur la voie lactée: il me dit que, suivant Anaxagore, c'était un amas d'étoiles dont la lumière était à demi obscurcie par l'ombre de la terre, comme si cette ombre pouvait parvenir jusqu'aux étoiles; que, suivant Démocrite, il existe dans cet endroit du ciel une multitude d'astres

très-petits, très-voisins, qui, en confondant leurs faibles rayons, forment une lueur blanchâtre.

Après de longues courses dans le ciel, nous revînmes sur la terre. Je dis à Euclide : Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un si long voyage ; nous serons sans doute plus heureux sans sortir de chez nous : car le séjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une aussi lourde masse que la terre pouvait se tenir en équilibre au milieu des airs. Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en est peut-être de la terre comme des étoiles et des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber : on les a fortement attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que le cristal ; les sphères tournent, et les corps célestes avec elles. Mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui pour y suspendre la terre : pourquoi donc ne s'enfonce-t-elle pas dans le sein du fluide qui l'environne ? C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés : la terre est comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace ; nous en occupons le sommet, et nous pouvons y dormir en sureté.

D'autres aplatissent sa partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au-dessus de l'eau. Mais d'abord, il est presque démontré qu'elle est

de forme sphérique. D'ailleurs, si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop faible; si c'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie. Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre : il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres pour s'en rapprocher.

De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres? Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous aient laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, et que l'on ne connaît encore qu'une légère portion de sa surface. On doit rire de leur présomption, quand on les voit avancer, sans la moindre preuve, que la terre est de toutes parts entourée de l'océan, et que l'Europe est aussi grande que l'Asie.

Je demandai à Euclide quels étaient les pays connus des Grecs. Il voulait me renvoyer aux historiens que j'avais lus; mais je le pressai tellement qu'il continua de cette manière : Pythagore et Thalès divisèrent d'abord le ciel en cinq zones;

deux glaciales, deux tempérées, et une qui se prolonge le long de l'équateur. Dans le siècle dernier, Parménide transporta la même division à la terre : on l'a tracée sur la sphère que vous avez sous les yeux.

Les hommes ne peuvent subsister que sur une petite partie de la surface du globe : l'excès du froid et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoisinent les pôles et la ligne équinoxiale : ils ne se sont multipliés que dans les climats tempérés ; mais c'est à tort que dans plusieurs cartes géographiques on donne, à la portion de terrain qu'ils occupent, une forme circulaire : la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'est à l'ouest.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations scythiques : les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vastes domaines. Plus loin habitent différens peuples, et entre autres des antropophages. Qui ne sont pas Scythes, repris-je aussitôt. Je le sais, me répondit-il, et nos historiens les en ont distingués. Au-dessus de ce peuple barbare, nous supposons des déserts immenses.

A l'est, les conquêtes de Darius nous ont fait connaître les nations qui s'étendent jusqu'à l'Indus. On prétend qu'au-delà de ce fleuve est une région aussi grande que le reste de l'Asie. C'est l'Inde, dont une très-petite partie est soumise aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un

tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au dessus de la mer Caspienne existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un œil, que d'autres enfin ont des pieds de chèvre : vous jugerez par ces récits de nos connaissances en géographie.

Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie : l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au-delà des Colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, et qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde : elle n'est fréquentée que par les vaisseaux de Tyr et de Carthage, qui n'osent pas même s'éloigner de la terre: car, après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, et longent les côtes de l'Afrique ; les autres tournent vers le nord, et vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position.

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que par les ordres de Nécos, qui régnait en Égypte il y a environ deux cent cinquante ans, des vaisseaux, montés d'équipages phéniciens, partirent du golfe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, et

revinrent deux ans après en Égypte par le détroit de Cadir. On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde; mais ces entreprises, en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite : le commerce ne pouvait multiplier des voyages si longs et si dangereux, que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales qu'occidentales de l'Afrique : c'est sur ces dernières que les Carthaginois établirent un assez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaste pays, nous avons ouï parler d'une route qui le traverse en entier depuis la ville de Thèbes en Égypte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On assure aussi qu'il existe plusieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms, et vous pensez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zone torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre est de quatre cent mille stades : j'ignore si le calcul est juste; mais je sais bien que nous connaissons à peine le quart de cette circonférence.

CHAPITRE XXXII.

Aristippe.

Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Aristippe de Cyrène venait d'arriver : je ne l'avais jamais vu. Après la mort de Socrate son maître, il voyagea chez différentes nations, où il se fit une réputation brillante. Plusieurs le regardaient comme un novateur en philosophie, et l'accusaient de vouloir établir l'alliance monstrueuse des vertus et des voluptés ; cependant on en parlait comme d'un homme de beaucoup d'esprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit son école : je m'y glissai avec la foule ; je le vis ensuite en particulier ; et voici à peu près l'idée qu'il me donna de son système et de sa conduite.

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, et la beauté de sa doctrine m'y retint ; mais, comme elle exigeait des sacrifices dont je n'étais pas capable, je crus que, sans m'écarter de ses principes, je pourrais découvrir, à ma portée, une voie plus commode pour parvenir au terme de mes souhaits.

Il nous disait souvent que, ne pouvant connaître l'essence et les qualités des choses qui sont

hors de nous, il nous arrivait à tous momens de prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien. Cette réflexion étonnait ma paresse : placé entre les objets de mes craintes et de mes espérances, je devais choisir, sans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets, qui sont si incertaines, ni aux témoignages de mes sens, qui sont si trompeurs.

Je rentrai en moi-même; et je fus frappé de cet attrait pour le plaisir, de cette aversion pour la peine, que la nature avait mis au fond de mon cœur, comme deux signes certains et sensibles qui m'avertissaient de ses intentions. En effet, si ces affections sont criminelles, pourquoi me les a-t-elles données? si elles ne le sont pas, pourquoi ne serviraient-elles pas à régler mes choix?

Je venais de voir un tableau de Parrhasius, d'entendre un air de Timothée : fallait-il donc savoir en quoi consistent les couleurs et les sons, pour justifier le ravissement que j'avais éprouvé? et n'étais-je pas en droit de conclure que cette musique et cette peinture avaient, du moins pour moi, un mérite réel?

Je m'accoutumai ainsi à juger de tous les objets par les impressions de joie ou de douleur qu'ils faisaient sur mon âme ; à rechercher comme utiles ceux qui me procuraient des sensations agréables, à éviter comme nuisibles ceux qui produisaient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant et les sensations qui attristent l'âme, et celles qui

la transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux, qui l'agitent sans la fatiguer ; et que, pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux espèces d'émotions dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi ; je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses ; mais, quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé et de l'avenir ; je vis tout entier dans le présent. Quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune ; je jouis de leurs avantages, et je respecte leurs lois : quand elles n'existeraient pas ces lois, un philosophe éviterait de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges : je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets

dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances ; je ne fais aucun tort à mes semblables, je les respecte quand je le dois ; je leur rends des services quand je le puis ; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs faiblesses. Ils ne sont point ingrats : mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appèlle délicatesse de sentimens, noblesse de procédés. J'eus des disciples ; j'en exigeai un salaire : l'école de Socrate en fut étonnée, et jeta les hauts cris, sans s'apercevoir qu'elle donnait atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venais faire à sa cour ; je lui répondis : Troquer vos faveurs contre mes connaissances, mes besoins contre les vôtres. Il accepta le marché, et bientôt il me distingua des autres philosophes dont il était entouré.

J'interrompis Aristippe. Est-il vrai, lui dis-je, que cette préférence vous attira leur haine? J'ignore, reprit-il, s'ils éprouvaient ce sentiment pénible : pour moi, j'en ai garanti mon cœur, ainsi que de ces passions violentes, plus funestes à ceux qui s'y livrent qu'à ceux qui en sont les objets. Je n'ai jamais envié que la mort de Socrate ; et je me vengeai d'un homme qui cherchait à m'insulter, en lui disant de sang froid : Je me retire, parce

que, si vous avez le pouvoir de vomir des injures, j'ai celui de ne pas les entendre.

Et de quel œil, lui dis-je encore, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des présens du ciel, répondit-il: ses douceurs sont délicieuses, ses vicissitudes effroyables. Et voulez-vous qu'un homme sage s'expose à des pertes dont l'amertume empoisonnerait le reste de ses jours! Vous connaîtrez, par les deux traits suivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce ce sentiment.

J'étais dans l'île d'Égine: j'appris que Socrate, mon cher maître, venait d'être condamné, qu'on le détenait en prison, que l'exécution serait différée d'un mois, et qu'il était permis à ses disciples de le voir. Si j'avais pu, sans inconvénient, briser ses fers, j'aurais volé à son secours; mais je ne pouvais rien pour lui, et je restai à Égine. C'est une suite de mes principes: quand le malheur de mes amis est sans remède, je m'épargne la peine de les voir souffrir.

Je m'étais lié avec Eschine, disciple comme moi de ce grand homme: je l'aimais à cause de ses vertus, peut-être aussi parce qu'il m'avait des obligations, peut-être encore parce qu'il sentait plus de goût pour moi que pour Platon. Nous nous brouillâmes. Qu'est devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous unissait l'un à l'autre? Elle dort, répondis-je, mais il est en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eschine: nous

avons fait une folie, lui dis-je, me croyez-vous assez incorrigible pour être indigne de pardon? Aristippe, répondit-il, vous me surpassez en tout: c'est moi qui avais tort, et c'est vous qui faites les premiers pas. Nous nous embrassâmes, et je fus délivré des petits chagrins que me causait notre refroidissement.

Si je ne me trompe, repris-je, il suit de votre système, qu'il faut admettre des liaisons de convenance, et bannir cette amitié qui nous rend si sensibles aux maux des autres. Bannir! répliqua-t-il en hésitant. Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide: C'est vous qui avez proféré ce mot, ce n'est pas moi.

Aristippe savait qu'on l'avait perdu dans l'esprit des Athéniens: toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faisait, il me pressait de lui fournir les occasions de se justifier.

On vous accuse, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran, ce qui est un crime horrible. Il me dit: Je vous ai expliqué les motifs qui me conduisirent à la cour de Syracuse; elle était pleine de philosophes qui s'érigeaient en réformateurs. J'y pris le rôle de courtisan, sans déposer celui d'honnête homme: j'applaudissais aux bonnes qualités du jeune Denys: je ne louais point ses défauts, je ne les blâmais pas; je n'en avais pas le droit: je savais seulement qu'il était plus aisé de les supporter que de les corriger.

Mon caractère indulgent et facile lui inspirait

de la confiance; des reparties assez heureuses, qui m'échappaient quelquefois, amusaient ses loisirs. Je n'ai point trahi la vérité, quand il m'a consulté sur des questions importantes. Comme je désirais qu'il connût l'étendue de ses devoirs, et qu'il réprimât la violence de son caractère, je disais souvent en sa présence, qu'un homme instruit diffère de celui qui ne l'est pas, comme un coursier docile au frein diffère d'un cheval indomtable.

Lorsqu'il ne s'agissait pas de son administration, je parlais avec liberté, quelquefois avec indiscrétion. Je le sollicitais un jour pour un de mes amis; il ne m'écoutait point. Je tombai à ses genoux: on m'en fit un crime; je répondis: Est-ce ma faute, si cet homme a les oreilles aux pieds?

Pendant que je le pressais inutilement de m'accorder une gratification, il s'avisa d'en proposer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut: Le roi ne risque pas de se ruiner; il donne à ceux qui refusent, et refuse à ceux qui demandent.

Souvent il nous proposait des problèmes; et, nous interrompant ensuite, il se hâtait de les résoudre lui-même. Il me dit une fois: Discutons quelque point de philosophie; commencez. Fort bien, lui dis-je, pour que vous ayez le plaisir d'achever, et de m'apprendre ce que vous voulez savoir. Il fut piqué, et à soupé il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avais trouvé cette place. Vous vouliez

sans doute, répondis-je, qu'elle fût pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richesses, pour le faste, la bonne chère, les femmes, les parfums, et toutes les espèces de sensualités. Je l'avais apporté en naissant, répondit-il, et j'ai cru qu'en l'exerçant avec retenue, je satisferais à la fois la nature et la raison : j'use des agrémens de la vie, je m'en passe avec facilité. On m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre ; ailleurs, tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec un manteau grossier.

Denys nous traitait suivant nos besoins. Il donnait à Platon des livres ; il me donnait de l'argent, qui ne restait pas assez long-temps entre mes mains pour les souiller. Je fis payer une perdrix cinquante drachmes, et je dis à quelqu'un qui s'en formalisait : N'en auriez-vous pas donné une obole ? — Sans doute. — Eh bien ! je ne fais pas plus de cas de ces cinquante drachmes.

J'avais amassé une certaine somme pour mon voyage de Lybie : mon esclave, qui en était chargé, ne pouvait pas me suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant et si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimais beaucoup : un de mes amis cherchait à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je ; j'en possède trois autres, et je suis plus content

de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui, ne lui donnant point de prise, ne saurait être entamé. Vient-elle se placer à mes côtés? je lui tends les mains; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor ? je lui remets ses dons, et la laisse partir : c'est une femme volage dont les caprices m'amusent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Les libéralités de Denys me permettaient d'avoir une bonne table, de beaux habits et grand nombre d'esclaves. Plusieurs philosophes, rigides partisans de la morale sévère, me blâmaient hautement; je ne leur répondais que par des plaisanteries. Un jour Polyxène, qui croyait avoir dans son âme le dépôt de toutes les vertus, trouva chez moi de très-jolies femmes, et les préparatifs d'un grand souper. Il se livra sans retenue à toute l'amertume de son zèle. Je le laissai dire, et lui proposai de rester avec nous : il accepta, et nous convainquit bientôt que s'il n'aimait pas la dépense, il aimait autant la bonne chère que son corrupteur.

Enfin, car je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions, Denys fit venir trois belles courtisanes, et me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avait trop

coûté à Pâris, pour avoir donné la préference à l'une des trois déesses. Chemin faisant, je pensai que leurs charmes ne valaient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai chez elles, et rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toute mes idées; on prétendait que votre philosophie ne coûtait aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvait s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs des sens. Eh quoi! répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des mœurs; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes; enfin, qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce, sans soulever contre lui les magistrats, et les citoyens même les plus corrompus!

Le nom de volupté que je donne à la satisfaction intérieure qui doit nous rendre heureux, a blessé ces esprits superficiels qui s'attachent plus aux mots qu'aux choses : des philosophes, oubliant qu'ils aimaient la justice, ont favorisé la prévention, et quelques-uns de mes disciples la justifieront peut-être en se livrant à des excès; mais un excellent principe change-t-il de caractère parce qu'on en tire de fausses conséquences?

Je vous ai expliqué ma doctrine. J'admets comme

le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre âme ; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'aperçoit qu'elles y portent le trouble et le désordre : et certes, rien n'est si courageux que de mettre à la fois des bornes aux privations et aux jouissances.

Antisthène prenait en même temps que moi les leçons de Socrate : il était né triste et sévère ; moi, gai et indulgent. Il proscrivit les plaisirs, et n'osa point se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur : je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter, et, malgré leurs murmures plaintifs, je les traînai à ma suite comme des esclaves qui devaient me servir, et m'aider à supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées, et voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts. Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyait sage ; je me crois sage parce que je suis heureux.

On dira peut-être un jour que Socrate et Aristippe, soit dans leur conduite, soit dans leur doctrine, s'écartaient quelquefois des usages ordinaires ; mais on ajoutera sans doute qu'ils rachetaient ces petites libertés par les lumières dont ils ont enrichi la philosophie.



CHAPITRE XXXIII.

Démêlés entre Denys le jeune, roi de Syracuse, et Dion, son beau-frère. Voyage de Platon en Sicile. (18)

DEPUIS que j'étais en Grèce, j'en avais parcouru les principales villes; j'avais été témoin des grandes solennités qui rassemblent ses différentes nations. Peu contens de ces courses particulières, nous résolûmes, Philotas et moi, de visiter, avec plus d'attention, toutes ses provinces, en commençant par celles du nord.

La veille de notre départ, nous soupâmes chez Platon : je m'y rendis avec Apollodore et Philotas. Nous y trouvâmes Speusippe son neveu, plusieurs de ses anciens disciples, et Timothée si célèbre par ses victoires. On nous dit que Platon était enfermé avec Dion de Syracuse, qui arrivait du Péloponèse, et qui, forcé d'abandonner sa patrie, avait, six à sept ans auparavant, fait un assez long séjour à Athènes : ils vinrent nous joindre un moment après. Platon me parut d'abord inquiet et soucieux; mais il reprit bientôt son air serein, et fit servir.

La décence et la propreté régnaient à sa table. Timothée, qui, dans les camps, n'entendait par-

ler que d'évolutions, de sièges, de batailles; dans les sociétés d'Athènes, que de marine et d'impositions, sentait vivement le prix d'une conversation soutenue sans effort, et instructive sans ennui. Il s'écriait quelquefois en soupirant : « Ah ! « Platon, que vous êtes heureux ! » Ce dernier s'étant excusé de la frugalité du repas, Timothée lui répondit : « Je sais que les soupers de l'Aca« démie procurent un doux sommeil, et un réveil « plus doux encore. »

Quelques-uns des convives se retirèrent de bonne heure : Dion les suivit de près. Nous avions été frappés de son maintien et de ses discours. Il est à présent la victime de la tyrannie, nous dit Platon ; il le sera peut-être un jour de la liberté.

Timothée le pressa de s'expliquer. Rempli d'estime pour Dion, disait-il, j'ai toujours ignoré les vraies causes de son exil, et je n'ai qu'une idée confuse des troubles qui agitent la cour de Syracuse. Je ne les ai vues que de trop près ces agitations, répondit Platon. Auparavant j'étais indigné des fureurs et des injustices que le peuple exerce quelquefois dans nos assemblées : combien plus effrayantes et plus dangereuses sont les intrigues qui, sous un calme apparent, fermentent sans cesse autour du trône ; dans ces régions élevées, où dire la vérité est un crime, la faire goûter au prince un crime plus grand encore ; où la faveur justifie le scélérat, et la disgrace rend coupable l'homme vertueux ! Nous aurions pu ramener le roi de Sy-

racuse ; on l'a indignement perverti : ce n'est pas le sort de Dion que je déplore, c'est celui de la Sicile entière. Ces paroles redoublèrent notre curiosité ; et Platon, cédant à nos prières, commença de cette manière :

Il y a trente-deux ans environ que des raisons trop longues à déduire, me conduisirent en Sicile. Denys l'ancien régnait à Syracuse. Vous savez que ce prince, redoutable par ses talens extraordinaires, s'occupa, tant qu'il vécut, à donner des fers aux nations voisines et à la sienne. Sa cruauté semblait suivre les progrès de sa puissance, qui parvint enfin au plus haut degré d'élévation. Il voulut me connaître; et, comme il me fit des avances, il s'attendait à des flatteries; mais il n'obtint que des vérités. Je ne vous parlerai ni de sa fureur que je bravai, ni de sa vengeance dont j'eus de la peine à me garantir. Je m'étais promis de taire ses injustices pendant sa vie ; et sa mémoire n'a pas besoin de nouveaux outrages pour être en exécration à tous les peuples.

Je fis alors pour la philosophie une conquête dont elle doit s'honorer : c'est Dion qui vient de sortir. Aristomaque sa sœur fut une des deux femmes que Denys épousa le même jour : Hipparinus son père avait été long-temps à la tête de la république de Syracuse. C'est aux entretiens que j'eus avec le jeune Dion, que cette ville devra sa liberté, si elle est jamais assez heureuse pour la recouvrer. Son âme, supérieure aux autres, s'ou-

vrit aux premiers rayons de la lumière ; et s'enflammant tout-à-coup d'un violent amour pour la vertu, elle renonça, sans hésiter, à toutes les passions qui l'avaient auparavant dégradée. Dion se soumit à de si grands sacrifices avec une chaleur que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre jeune homme, avec une constance qui ne s'est jamais démentie.

Dès ce moment, il frémit de l'esclavage auquel sa patrie était réduite ; mais, comme il se flattait toujours que ses exemples et ses principes feraient impression sūr le tyran, qui ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de l'employer, il continua de vivre auprès de lui, ne cessant de lui parler avec franchise, et de mépriser la haine d'une cour dissolue.

Denys mourut enfin, rempli d'effroi, tourmenté de ses défiances, aussi malheureux que les peuples l'avaient été sous un règne de trente-huit ans. Entre autres enfans, il laissa de Doris, l'une de ses deux épouses, un fils qui portait le même nom que lui, et qui monta sur le trône. Dion saisit l'occasion de travailler au bonheur de la Sicile. Il disait au jeune prince : Votre père fondait sa puissance sur les flottes redoutables dont vous disposez, sur les dix milles barbares qui composent votre garde ; c'étaient, suivant lui, des chaînes de diamant avec lesquelles il avait garroté toutes les parties de l'empire. Il se trompait : je ne connais d'autres liens, pour les unir d'une manière

indissoluble, que la justice du prince, et l'amour des peuples. Quelle honte pour vous, disait-il encore, si, réduit à ne vous distinguer que par la magnificence qui éclate sur votre personne et dans votre palais, le moindre de vos sujets pouvait se mettre au-dessus de vous par la supériorité de ses lumières et de ses sentimens !

Peu content d'instruire le roi, Dion veillait sur l'administration de l'état; il opérait le bien, et augmentait le nombre de ses ennemis. Ils se consumerent pendant quelque temps en efforts superflus; mais ils ne tardèrent pas à plonger Denys dans la débauche la plus honteuse. Dion, hors d'état de leur résister, attendit un moment plus favorable. Le roi, qu'il trouva le moyen de prévenir en ma faveur, et dont les désirs sont toujours impétueux, m'écrivit plusieurs lettres extrêmement pressantes : il me conjurait de tout abandonner, et de me rendre au plus tôt à Syracuse. Dion ajoutait dans les siennes, que je n'avais pas un instant à perdre, qu'il était encore temps de placer la philosophie sur le trône, que Denys montrait de meilleures dispositions, et que ses parens se joindraient volontiers à nous pour l'y confirmer.

Je réfléchis mûrement sur ces lettres. Je ne pouvais pas me fier aux promesses d'un jeune homme, qui dans un instant passait d'une extrémité à l'autre : mais ne devais-je pas me rassurer sur la sagesse consommée de Dion ? Fallait-il abandonner

mon ami dans une circonstance si critique ? N'avais-je consacré mes jours à la philosophie, que pour la trahir lorsqu'elle m'appelait à sa défense ? Je dirai plus : j'eus quelque espoir de réaliser mes idées sur le meilleur des gouvernemens, et d'établir le règne de la justice dans les domaines du roi de Sicile. Tels furent les vrais motifs qui m'engagèrent à partir, motifs bien différens de ceux que m'ont prêtés des censeurs injustes.

Je trouvai la cour de Denys pleine de dissensions et de troubles. Dion était en butte à des calomnies atroces. A ces mots, Speusippe interrompit Platon : Mon oncle, dit-il, n'ose pas vous raconter les honneurs qu'on lui rendit, et les succès qu'il eut à son arrivée. Le roi le reçut à la descente du vaisseau ; et l'ayant fait monter sur un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, il le conduisit en triomphe au milieu d'un peuple immense qui couvrait le rivage : il ordonna que les portes du palais lui fussent ouvertes à toute heure, et offrit un sacrifice pompeux, en reconnaissance du bienfait que les dieux accordaient à la Sicile. On vit bientôt les courtisans courir au devant de la réforme, proscrire le luxe de leurs tables, étudier avec empressement les figures de géométrie, que divers instituteurs traçaient sur le sable répandu dans les salles même du palais.

Les peuples, étonnés de cette subite révolution, concevaient des espérances : le roi se montrait plus sensible à leurs plaintes. On se rappe-

lait qu'il avait obtenu le titre de citoyen d'Athènes, la ville la plus libre de la Grèce. On disait encore que dans une cérémonie religieuse, le héraut ayant, d'après la formule usitée, adressé des vœux au ciel pour la conservation du tyran, Denys, offensé d'un titre qui jusqu'alors ne l'avait point blessé, s'écria soudain : Ne cesseras-tu pas de me maudire ?

Ces mots firent trembler les partisans de la tyrannie. A leur tête se trouvait ce Philistus qui a publié l'histoire des guerres de Sicile, et d'autres ouvrages du même genre. Denys l'ancien l'avait banni de ses états : comme il a de l'éloquence et de l'audace, on le fit venir de son exil pour l'opposer à Platon. A peine fut-il arrivé, que Dion fut exposé à de noires calomnies : on rendit sa fidélité suspecte ; on empoisonnait toutes ses paroles, toutes ses actions. Conseillait-il de réformer à la paix une partie des troupes et des galères ? il voulait, en affaiblissant l'autorité royale, faire passer la couronne aux enfans que sa sœur avait eus de Denys l'ancien. Forçait-il son élève à méditer sur les principes d'un sage gouvernement ! le roi, disait-on, n'est plus qu'un disciple de l'académie, qu'un philosophe, condamné, pour le reste de ses jours, à la recherche d'un bien chimérique.

En effet, ajouta Platon, on ne parlait à Syracuse que de deux conspirations ; l'une, de la philosophie contre le trône ; l'autre, de toutes les passions contre la philosophie. Je fus accusé de

favoriser la première, et de profiter de mon ascendant sur Denys pour lui tendre des piéges. Il est vrai que, de concert avec Dion, je lui disais que s'il voulait se couvrir de gloire, et même augmenter sa puissance, il devait se composer un trésor d'amis vertueux, pour leur confier les magistratures et les emplois; rétablir les villes grecques détruites par les Carthaginois, et leur donner des lois sages, en attendant qu'il pût leur rendre la liberté ; prescrire enfin des bornes à son autorité, et devenir le roi de ses sujets, au lieu d'en être le tyran. Denys paraissait quelquefois touché de nos conseils ; mais ses anciennes préventions contre mon ami, sans cesse entretenues par des insinuations perfides, subsistaient au fond de son âme. Pendant les premiers mois de mon séjour à Syracuse, j'employai tous mes soins pour les détruire ; mais, loin de réussir, je voyais le crédit de Dion s'affaiblir par degrés.

La guerre avec les Carthaginois durait encore ; et quoiqu'elle ne produisît que des hostilités passagères, il était nécessaire de la terminer. Dion, pour en inspirer le désir aux généraux ennemis, leur écrivit de l'instruire des premières négociations, afin qu'il pût leur ménager une paix solide. La lettre tomba, je ne sais comment, entre les mains du roi. Il consulte à l'instant Philistus ; et, préparant sa vengeance par une dissimulation profonde, il affecte de rendre ses bonnes grâces à Dion, l'accable de marques de bonté, le conduit

sur les bords de la mer, lui montre la lettre fatale, lui reproche sa trahison, et, sans lui permettre un mot d'explication, le fait embarquer sur un vaisseau qui met aussitôt à la voile.

Ce coup de foudre étonna la Sicile, et consterna les amis de Dion; on craignait qu'il ne retombât sur nos têtes; le bruit de ma mort se répandit à Syracuse. Mais à cet orage violent succéda tout à coup un calme profond; soit politique, soit pudeur, le roi fit tenir à Dion une somme d'argent que ce dernier refusa d'accepter. Loin de sévir contre les amis du proscrit, il n'oublia rien pour calmer leurs alarmes : il cherchait en particulier à me consoler; il me conjurait de rester auprès de lui. Quoique ses prières fussent mêlées de menaces, et ses caresses de fureur, je m'en tenais toujours à cette alternative; ou le retour de Dion, ou mon congé. Ne pouvant surmonter ma résistance, il me fit transférer à la citadelle, dans son palais même. On expédia les ordres de tous côtés pour me ramener à Syracuse, si je prenais la fuite: on défendit à tout capitaine de vaisseau de me recevoir sur son bord, à moins d'un exprès commandement de la main du prince.

Captif, gardé à vue, je le vis redoubler d'empressement et de tendresse pour moi; il se montrait jaloux de mon estime et de mon amitié; il ne pouvait plus souffrir la préférence que mon cœur donnait à Dion; il l'exigeait avec hauteur; il la demandait en suppliant. J'étais sans cesse exposé

à des scènes extravagantes : c'étaient des emportemens et des excuses, des outrages et des larmes. Comme nos entretiens devenaient de jour en jour plus fréquens, on publia que j'étais l'unique dépositaire de sa faveur. Ce bruit, malignement accrédité par Philistus et son parti, me rendit odieux au peuple et à l'armée ; on me fit un crime des déréglemens du prince, et des fautes de l'administration. J'étais bien éloigné d'en être l'auteur: à l'exception du préambule de quelques lois, auquel je travaillai dès mon arrivée en Sicile, j'avais refusé de me mêler des affaires publiques, dans le temps même que j'en pouvais partager le poids avec mon fidèle compagnon ; je venais de le perdre ; Denys s'était rejeté entre les bras d'un grand nombre de flatteurs perdus de débauche ; et j'aurais choisi ce moment pour donner des avis à un jeune insensé qui croyait gouverner, et qui se laissait gouverner par des conseillers plus méchans, et non moins insensés que lui !

Denys eût acheté mon amitié au poids de l'or ; je la mettais à un plus haut prix : je voulais qu'il se pénétrât de ma doctrine, et qu'il apprît à se rendre maître de lui-même, pour mériter de commander aux autres ; mais il n'aime que la philosophie qui exerce l'esprit, parce qu'elle lui donne occasion de briller. Quand je le ramenais à cette sagesse qui règle les mouvemens de l'âme, je voyais son ardeur s'éteindre. Il m'écoutait avec peine, avec embarras. Je m'aperçus qu'il était

prémuni contre mes attaques : on l'avait en effet averti qu'en admettant mes principes, il assurerait le retour et le triomphe de Dion.

La nature lui accorda une pénétration vive, une éloquence admirable, un cœur sensible, des mouvemens de générosité, du penchant pour les choses honnêtes : mais elle lui refusa un caractère ; et son éducation, absolument négligée, ayant altéré le germe de ses vertus, a laissé pousser des défauts qui heureusement affaiblissent ses vices. Il a de la dureté sans tenue, de la hauteur sans dignité. C'est par faiblesse qu'il emploie le mensonge et la perfidie, qu'il passe des jours entiers dans l'ivresse du vin et des voluptés. S'il avait plus de fermeté, il serait le plus cruel des hommes. Je ne lui connais d'autre force dans l'âme, que l'inflexible roideur avec laquelle il exige que tout plie sous ses volontés passagères : raisons, opinions, sentimens, tout doit être, en certains momens, subordonné à ses lumières ; et je l'ai vu s'avilir par des soumissions et des bassesses, plutôt que de supporter l'injure du refus ou de la contradiction. S'il s'acharne maintenant à pénétrer les secrets de la nature, c'est qu'elle ne doit avoir rien de caché pour lui. Dion lui est surtout odieux, en ce qu'il le contrarie par ses exemples et par ses avis.

Je demandais vainement la fin de son exil et du mien, lorsque la guerre, s'étant rallumée, le remplit de nouveaux soins. N'ayant plus de prétexte pour me retenir, il consentit à mon départ.

Nous fîmes une espèce de traité. Je lui promis de venir le rejoindre à la paix ; il me promit de rappeler Dion en même temps. Dès qu'elle fut conclue, il eût soin de nous en informer : il écrivit à Dion de différer son retour d'un an, à moi de hâter le mien. Je lui répondis sur-le-champ, que mon âge ne me permettait point de courir les risques d'un si long voyage ; et que, puisqu'il manquait à sa parole, j'étais dégagé de la mienne. Cette réponse ne déplut pas moins à Dion qu'à Denys. J'avais alors résolu de ne plus me mêler de leurs affaires ; mais le roi n'en était que plus obstiné dans son projet : il mendiait des sollicitations de toutes parts, il m'écrivait sans cesse ; il me faisait écrire par mes amis de Sicile, par les philosophes de l'école d'Italie. Archytas, qui est à la tête de ces derniers, se rendit auprès de lui : il me marqua, et son témoignage se trouvait confirmé par d'autres lettres, que le roi était enflammé d'une nouvelle ardeur pour la philosophie, et que j'exposerais ceux qui la cultivent dans ses états, si je n'y retournais au plus tôt. Dion, de son côté, me persécutait par ses instances.

Le roi ne le rappellera jamais, il le craint : il ne sera jamais philosophe, il cherche à le paraître. Il pensait qu'auprès de ceux qui le sont véritablement, mon voyage pouvait ajouter à sa considération, et mon refus y nuire : voilà tout le secret de l'acharnement qu'il mettait à me poursuivre.

Cependant, je ne crus pas devoir résister à tant d'avis réunis contre le mien. On m'eût reproché peut-être un jour, d'avoir abandonné un jeune prince qui me tendait une seconde fois la main pour sortir de ses égaremens ; livré à sa fureur les amis que j'ai dans ces contrées lointaines; négligé les intérêts de Dion, à qui l'amitié, l'hospitalité, la reconnaissance, m'attachaient depuis si long-temps. Ses ennemis avaient fait séquestrer ses revenus; ils le persécutaient pour l'exciter à la révolte; ils multipliaient les torts du roi, pour le rendre inexorable. Voici ce que Denys m'écrivit : « Nous traiterons d'abord l'affaire de Dion; j'en « passerai par tout ce que vous voudrez, et j'es- « père que vous ne voudrez que des choses justes. « Si vous ne venez pas, vous n'obtiendrez jamais « rien pour lui. »

Je connaissais Dion. Son âme a toute la hauteur de la vertu. Il avait supporté paisiblement la violence : mais si, à force d'injustices, on parvenait à l'humilier, il faudrait des torrens de sang pour laver cet outrage. Il réunit à une figure imposante les plus belles qualités de l'esprit et du cœur: il possède en Sicile des richesses immenses; dans tout le royaume, des partisans sans nombre; dans la Grèce, un crédit qui rangerait sous ses ordres nos plus braves guerriers. J'entrevoyais de grands maux près de fondre sur la Sicile; il dépendait peut-être de moi de les prévenir, ou de les suspendre.

Il m'en coûta pour quitter de nouveau ma retraite, et aller, à l'âge de près de soixante-dix ans, affronter un despote altier, dont les caprices sont aussi orageux que les mers qu'il me fallait parcourir : mais il n'est point de vertu sans sacrifice, point de philosophie sans pratique Speusippe voulut m'accompagner; j'acceptai ses offres: je me flattais que les agrémens de son esprit séduiraient le roi, si la force de mes raisons ne pouvait le convaincre. Je partis enfin, et j'arrivai heureusement en Sicile.

Denys parut transporté de joie, ainsi que la reine et toute la famille royale. Il m'avait fait préparer un logement dans le jardin du palais. Je lui représentai dans notre premier entretien, que, suivant nos conventions, l'exil de Dion devait finir au moment où je retournerais à Syracuse. A ces mots il s'écria : Dion n'est pas exilé; je l'ai seulement éloigné de la cour. Il est temps de l'en rapprocher, répondis-je, et de lui restituer ses biens, que vous abandonnez à des administrateurs infidèles. Ces deux articles furent long-temps débattus entre nous, et remplirent plusieurs séances: dans l'intervalle, il cherchait, par des distinctions et des présens, à me refroidir sur les intérêts de mon ami, et à me faire approuver sa disgrâce; mais je rejetai des bienfaits qu'il fallait acheter au prix de l'honneur et de l'amitié.

Quand je voulus sonder l'état de son âme, et ses dispositions à l'égard de la philosophie, il ne

me parla que des mystères de la nature, et surtout de l'origine du mal. Il avait ouï dire aux pythagoriciens d'Italie, que je m'étais pendant longtemps occupé de ce problème ; et ce fut un des motifs qui l'engagèrent à presser mon retour. Il me contraignit de lui exposer quelques-unes de mes idées : je n'eus garde de les étendre, et je dois convenir que le roi ne le désirait point ; il était plus jaloux d'étaler quelques faibles solutions qu'il avait arrachées à d'autres philosophes.

Cependant je revenais toujours, et toujours inutilement, à mon objet principal, celui d'opérer entre Denys et Dion une réconciliation nécessaire à la prospérité de son règne. A la fin, aussi fatigué que lui de mes importunités, je commençai à me reprocher un voyage non moins infructueux que pénible. Nous étions en été ; je voulus profiter de la saison pour m'en retourner : je lui déclarai que je ne pouvais plus rester à la cour d'un prince si ardent à persécuter mon ami. Il employa toutes les séductions pour me retenir, et finit par me promettre une de ses galères ; mais comme il était le maître d'en retarder les préparatifs, je résolus de m'embarquer sur le premier vaisseau qui mettrait à la voile.

Deux jours après il vint chez moi, et me dit : « L'affaire de Dion est la seule cause de nos di- « visions ; il faut la terminer. Voici tout ce que, « par amitié pour vous, je puis faire en sa faveur. « Qu'il reste dans le Péloponèse, jusqu'à ce que

« le temps précis de son retour soit convenu entre « lui, moi, vous et vos amis. Il vous donnera sa « parole de ne rien entreprendre contre mon au« torité : il la donnera de même à vos amis, aux « siens ; et tous ensemble vous m'en serez garans. « Ses richesses seront transportées en Grèce, et « confiées à des dépositaires que vous choisirez ; « il en retirera les intérêts, et ne pourra toucher « au fonds sans votre agrément : car je ne compte « pas assez sur sa fidélité, pour laisser à sa dis« position de si grands moyens de me nuire. « J'exige en même temps que vous restiez encore « un an avec moi ; et, quand vous partirez, nous « vous remettrons l'argent que nous aurons à lui. « J'espère qu'il sera satisfait de cet arrangement. « Dites-moi s'il vous convient. »

Ce projet m'affligea. Je demandai vingt-quatre heures pour l'examiner. Après en avoir balancé les avantages et les inconvéniens, je lui répondis que j'acceptais les conditions proposées, pourvu que Dion les approuvât. Il fut réglé en conséquence, que nous lui écririons au plus tôt l'un et l'autre ; et qu'en attendant on ne changerait rien à la nature de ses biens. C'était le second traité que nous faisions ensemble, et il ne fut pas mieux observé que le premier.

J'avais laissé passer la saison de la navigation : tous les vaisseaux étaient partis. Je ne pouvais pas m'échapper du jardin, à l'insu du garde à qui la porte en était confiée. Le roi, maître de ma

personne, commençait à ne plus se contraindre. Il me dit une fois : « Nous avons oublié un article « essentiel. Je n'enverrai à Dion que la moitié « de son bien ; je réserve l'autre pour son fils, « dont je suis le tuteur naturel, comme frère d'A- « rété sa mère. » Je me contentai de lui dire qu'il fallait attendre la réponse de Dion à sa première lettre, et lui en écrire une seconde, pour l'instruire de ce nouvel arrangement.

Cependant il procédait sans pudeur à la dissipation des biens de Dion ; il en fit vendre une partie comme il voulut, à qui il voulut, sans daigner m'en parler, sans écouter mes plaintes. Ma situation devenait de jour en jour plus accablante : un événement imprévu en augmenta la rigueur.

Ses gardes, indignés de ce qu'il voulait diminuer la solde des vétérans, se présentèrent en tumulte au pied de la citadelle, dont il avait fait fermer les portes. Leurs menaces, leurs cris belliqueux et les apprêts de l'assaut l'effrayèrent tellement, qu'il leur accorda plus qu'ils ne demandaient. Héraclide, un des premiers citoyens de Syracuse, fortement soupçonné d'être l'auteur de l'émeute, prit la fuite, et employa le crédit de ses parens pour effacer les impressions qu'on avait données au roi contre lui.

Quelques jours après je me promenais dans le jardin ; j'y vis entrer Denys et Théodote qu'il avait mandé : ils s'entretinrent quelque temps ensemble ; et, s'étant approché de moi, Théodote

me dit : « J'avais obtenu pour mon neveu Héra-
« clide la permission de venir se justifier, et, si
« le roi ne le veut plus souffrir dans ses états,
« celle de se retirer au Péloponèse, avec sa femme,
« son fils, et la jouissance de ses biens. J'ai cru
« devoir, en conséquence, inviter Héraclide à se
« rendre ici. Je vais lui en écrire encore. Je de-
« mande à présent qu'il puisse se montrer sans
« risque, soit à Syracuse, soit aux environs. Y
« consentez-vous, Denys ? J'y consens, répondit
« le roi. Il peut même demeurer chez vous en
« toute sûreté. »

Le lendemain matin, Théodote et Eurybius entrèrent chez moi, la douleur et la consternation peintes sur leurs visages. « Platon, me dit le pre-
« mier, vous fûtes hier témoin de la promesse du
« roi. On vient de nous apprendre que des sol-
« dats, répandus de tous côtés, cherchent Héra-
« clide ; ils ont ordre de le saisir. Il est peut-être
« de retour. Nous n'avons pas un moment à per-
« dre : venez avec nous au palais. » Je les suivis. Quand nous fûmes en présence du roi, ils restèrent immobiles, et fondirent en pleurs. Je lui dis : « Ils
« craignent que, malgré l'engagement que vous
« prîtes hier, Héraclide ne coure des risques à
« Syracuse ; car on présume qu'il est revenu. »
Denys, bouillonnant de colère, changea de couleur. Eurybius et Théodote se jetèrent à ses pieds ; et, pendant qu'ils arrosaient ses mains de leurs larmes, je dis à Théodote : « Rassurez-vous ; le

« roi n'osera jamais manquer à la parole qu'il nous « a donnée. — Je ne vous en ai point donnée, « me répondit-il avec des yeux étincelans de fu- « reur. — Et moi, j'atteste les dieux, repris-je, « que vous avez donné celle dont ils réclament « l'exécution. » Je lui tournai ensuite le dos, et me retirai. Théodote n'eut d'autres ressources que d'avertir secrètement Héraclide, qui n'échappa qu'avec peine aux poursuites des soldats.

Dès ce moment Denys ne garda plus de mesure ; il suivit avec ardeur le projet de s'emparer des biens de Dion. Il me fit sortir du palais. Tout commerce avec mes amis, tout accès auprès de lui, m'étaient sévèrement interdits. Je n'entendais parler que de ses plaintes, de ses reproches, de ses menaces. Si je le voyais par hasard, c'était pour en essuyer des sarcasmes amers et des plaisanteries indécentes : car les rois, et les courtisans à leur exemple, persuadés sans doute que leur faveur seule fait notre mérite, cessent de considérer ceux qu'ils cessent d'aimer. On m'avertit en même temps que mes jours étaient en danger ; et en effet, des satellites du tyran avaient dit qu'ils m'arracheraient la vie s'ils me rencontraient.

Je trouvai le moyen d'instruire de ma situation Archytas et mes autres amis de Tarente. Avant mon arrivée, Denys leur avait donné sa foi que je pourrais quitter la Sicile quand je le jugerais à propos ; il m'avaient donné la leur pour garant de la sienne. Je l'invoquai dans cette occasion.

Bientôt arrivèrent des députés de Tarente, après s'être acquittés d'une commission qui avait servi de prétexte à l'ambassade, ils obtinrent enfin ma délivrance.

En revenant de Sicile, je débarquai en Élide, et j'allai aux jeux olympiques, où Dion m'avait promis de se trouver. Je lui rendis compte de ma mission, et je finis par lui dire : Jugez vous-même du pouvoir que la philosophie a sur l'esprit du roi de Syracuse.

Dion, indigné des nouveaux outrages qu'il venait de recevoir en ma personne, s'écria tout à coup : « Ce n'est plus à l'école de la philosophie « qu'il faut conduire Denys; c'est à celle de l'ad« versité, et je vais lui en ouvrir le chemin. Mon « ministère est donc fini, lui répondis-je. Quand « mes mains seraient encore en état de porter les « armes, je ne les prendrais pas contre un prince « avec qui j'eus en commun la même maison, la « même table, les mêmes sacrifices; qui, sourd « aux calomnies de mes ennemis, épargna des « jours dont il pouvait disposer; à qui j'ai promis « cent fois de ne jamais favoriser aucune entre« prise contre son autorité. Si, ramenés un jour « l'un et l'autre à des vues pacifiques, vous avez « besoin de ma médiation, je vous l'offrirai avec « empressement; mais, tant que vous méditerez « des projets de destruction, n'attendez ni con« seils ni secours de ma part. »

J'ai pendant trois ans employé divers prétextes

pour le tenir dans l'inaction ; mais il vient de me déclarer qu'il est temps de voler au secours de sa patrie. Les principaux habitans de Syracuse, las de la servitude, n'attendent que son arrivée pour en briser le joug. J'ai vu leurs lettres ; ils ne demandent ni troupes ni vaisseaux, mais son nom pour les autoriser, et sa présence pour les réunir. Ils lui marquent aussi que son épouse, ne pouvant plus résister aux menaces et aux fureurs du roi, a été forcée de contracter un nouvel hymen. La mesure est comble. Dion va retourner au Péloponèse ; il y lèvera des soldats ; et dès que ses préparatifs seront achevés, il passera en Sicile.

Tel fut le récit de Platon. Nous prîmes congé de lui, et le lendemain nous partîmes pour la Béotie.

CHAPITRE XXXIV.

Voyage de Béotie ; l'Antre de Trophonius ; Hésiode ; Pindare.

On voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce : on trouve des auberges dans les principales villes et sur les grandes routes ; mais on y est rançonné sans pudeur. Comme le pays est presque partout couvert de montagnes et de collines, on ne se sert de voitures que pour les petits

trajets : encore est-on souvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours, et mener avec soi quelques esclaves pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empressent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des proxènes chargés de ce soin : tantôt ce sont des particuliers en liaison de commerce ou d'hospitalité avec des particuliers d'une autre ville ; tantôt ils ont un caractère public, et sont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret solennel, les a choisis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin, il en est qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère et de quelques-uns de ses citoyens.

Le proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne partout, et se sert de son crédit pour assurer le succès de leurs négociations ; il procure à ceux de ses habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ces secours dans plusieurs villes de la Grèce. En quelques endroits, de simples citoyens prévenaient d'eux-mêmes nos désirs, dans l'espérance d'obtenir la bienveillance des Athéniens, dont ils désiraient d'être les agens : et de jouir, s'ils venaient à Athènes, des prérogatives attachées à ce titre, telles que la permission d'assister à l'assemblée générale, et la préséance dans les cérémonies religieuses, ainsi que dans les jeux publics.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la troisième année de la cent cinquième olympiade. Nous arrivâmes le soir même à Orope, par un chemin assez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de lauriers. Cette ville, située sur les confins de la Béotie et de l'Attique, est éloignée de la mer d'environ vingt stades. Les droits d'entrée s'y perçoivent avec une rigueur extrême, et s'étendent jusqu'aux provisions que consomment les habitans, dont la plupart sont d'un difficile abord et d'une avarice sordide.

Près de la ville, dans un endroit embelli par des sources d'une eau pure, est le temple d'Amphiaraüs. Il fut un des chefs de la guerre de Thèbes; et, comme il y faisait les fonctions de devin, on supposa qu'il rendait des oracles après sa mort. Ceux qui viennent implorer ses lumières, doivent s'abstenir de vin pendant trois jours, et de toute nourriture pendant vingt-quatre heures. Ils immolent ensuite un bélier auprès de sa statue, en étendent la peau sur le parvis, et s'endorment dessus. Le dieu, à ce qu'on prétend, leur apparaît en songe, et répond à leurs questions. On cite quantité de prodiges opérés dans ce temple: mais les Béotiens ajoutent tant de foi aux oracles, qu'on ne peut pas s'en rapporter à ce qu'ils en disent.

A la distance de trente stades, on trouve sur une hauteur la ville de Tanagra, dont les maisons

ont assez d'apparence. La plupart sont ornées de peintures encaustiques et de vestibules. Le territoire de cette ville, arrosé par une petite rivière nommée Thermodon, est couvert d'oliviers et d'arbres de différentes sortes. Il produit peu de blé, et le meilleur vin de la Béotie.

Quoique les habitans soient riches, ils ne connaissent ni le luxe, ni les excès qui en sont la suite. On les accuse d'être envieux ; mais nous n'avons vu chez eux que de la bonne foi, de l'amour pour la justice et l'hospitalité, de l'empressement à secourir les malheureux que le besoin oblige d'errer de ville en ville. Ils fuient l'oisiveté, et, détestant les gains illicites, ils vivent contens de leur sort. Il n'y a point d'endroit en Béotie où les voyageurs aient moins à craindre les avanies. Je crois avoir découvert le secret de leurs vertus ; ils préfèrent l'agriculture aux autres arts.

Ils ont tant de respect pour les dieux, qu'ils ne construisent les temples que dans des lieux séparés des habitations des mortels. Ils prétendent que Mercure les délivra une fois de la peste, en portant autour de la ville un bélier sur ses épaules : ils l'ont représenté sous cette forme dans son temple ; et le jour de sa fête on fait renouveler cette cérémonie par un jeune homme de la figure la plus distinguée ; car les Grecs sont persuadés que les hommages que l'on rend aux dieux, leur sont plus agréables quand ils sont présentés par la jeunesse et la beauté.

Corinne était de Tanagra : elle cultiva la poésie avec succès. Nous vîmes son tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et son portrait dans le gymnase. Quand on lit ses ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poésie, ils furent si souvent préférés à ceux de Pindare ; mais, quand on voit son portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été.

Les Tanagréens, comme les autres peuples de la Grèce, ont une sorte de passion pour les combats de coqs. Ces animaux sont chez eux d'une grosseur et d'une beauté singulières ; mais ils semblent moins destinés à perpétuer leur espèce, qu'à la détruire, car ils ne respirent que la guerre. On en transporte dans plusieurs villes ; on les fait lutter les uns contre les autres, et, pour rendre leur fureur plus meurtrière, on arme leurs ergots de pointes d'airain.

Nous partîmes de Tanagra, et, après avoir fait deux cents stades par un chemin raboteux et difficile, nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensevelie sous ses ruines. Elle était située au pied du mont Cithéron, dans cette belle plaine qu'arrose l'Asopus, et dans laquelle Mardonius fut défait à la tête de trois cent mille Perses. Ceux de Platée se distinguèrent tellement dans cette bataille, que les autres Grecs, autant pour reconnaître leur valeur que pour éviter toute jalousie, leur en déférèrent la principale gloire. On institua chez eux des fêtes pour en per-

dépouilles des Perses, enlevées à Marathon. Polygnote y représenta le retour d'Ulysse dans ses états, et le massacre qu'il fit des amans de Pénélope. Onatas y peignit la première expédition des Argiens contre Thèbes. Ces peintures conservent encore toute leur fraîcheur. La statue de la déesse est de la main de Phidias, et d'une grandeur extraordinaire : elle est de bois doré ; mais le visage, les mains et les pieds sont de marbre.

Nous vîmes dans le temple de Diane le tombeau d'un citoyen de Platée, nommé Euchidas. On nous dit à cette occasion, qu'après la défaite des Perses, l'oracle avait ordonné aux Grecs d'éteindre le feu dont ils se servaient, parce qu'il avait été souillé par les barbares, et de venir prendre à Delphes celui dont ils useraient désormais pour leurs sacrifices. En conséquence, tous les feux de la contrée furent éteints. Euchidas partit aussitôt pour Delphes ; il prit du feu sur l'autel, et étant revenu le même jour à Platée avant le coucher du soleil, il expira quelques momens après. Il avait fait mille stades à pied. Cette extrême diligence étonnera sans doute ceux qui ne savent pas que les Grecs s'exercent singulièrement à la course, et que la plupart des villes entretiennent des coureurs, accoutumés à parcourir dans un jour des espaces immenses.

Nous passâmes ensuite par la bourgade de Leuctres et la ville de Thespies, qui devront

leur célébrité à de grands désastres. Auprès de la première s'était donnée, quelques années auparavant, cette bataille sanglante qui renversa la puissance de Lacédémone : la seconde fut détruite, ainsi que Platée, dans les dernières guerres. Les Thébains n'y respectèrent que les monumens sacrés. Deux entre autres fixèrent notre attention : Le temple d'Hercule, desservi par une prêtresse qui est obligée de garder le célibat pendant toute sa vie ; et la statue de ce Cupidon, que l'on confond quelquefois avec l'Amour : ce n'est qu'une pierre informe, et telle qu'on la tire de la carrière ; car c'est ainsi qu'anciennement on représentait les objets du culte public.

Nous allâmes coucher dans un lieu nommé Ascra, distant de Thespies d'environ quarante stades : hameau dont le séjour est insupportable en été et en hiver ; mais c'est la patrie d'Hésiode.

Le lendemain, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses : nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poëtes de la Grèce : elle est placée dans une grotte, comme dans un petit temple. A droite, à gauche, nos regards, parcouraient avec plaisir les nombreuses demeures que les habitans de la campagne se sont construites sur ces hauteurs.

Bientôt, pénétrant dans de belles allées, nous

nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses : c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes, s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici, Apollon et Mercure se disputent une lyre; là, respirent encore des poëtes et des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode, et Orphée autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages attirés par la douceur de sa voix.

De toutes part s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie et de musique. Ce sont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont consacrés en ces lieux. On y distingue celui qu'Hésiode avait remporté à Calchis en Eubée. Autrefois les Thespiens venaient, tous les ans, dans ce bois sacré, distribuer de ces sortes de prix, et célébrer des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour.

Au dessus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène; et celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour, en s'obstinant à contempler son image dans les eaux tranquilles de cette source.

Nous étions alors sur l'Hélicon, sur cette montagne si renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées, la fraî-

cheur des ombrages, et la beauté des arbres antiques dont elle est couverte. Les paysans des environs nous assuraient que les plantes y sont tellement salutaires, qu'après s'en être nourris, les serpens n'ont plus de venin. Ils trouvaient une douceur exquise dans le fruit de leurs arbres, et surtout dans celui de l'andrachné.

Les Muses règnent sur l'Hélicon. Leur histoire ne présente que des traditions absurdes; mais leurs noms indiquent leur origine. Il paraît en effet que les premiers poëtes, frappés des beautés de la nature, se laissèrent aller au besoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines; et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement répandu, ils les désignèrent par des noms relatifs à l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les productions de l'esprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Muses, Mélétê, Mnêmê, Aœdê : c'est-à-dire, la *méditation* ou la réflexion qu'on doit apporter au travail, la *mémoire* qui éternise les faits éclatans, et le *chant* qui en accompagne le récit. A mesure que l'art des vers fit des progrès, on en personnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muses s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors se rapportèrent aux charmes de la poésie, à son origine céleste, à la beauté de son langage, aux plaisirs et à la gaieté qu'elle procure, aux chants et à la danse qui relèvent son éclat, à la gloire dont elle est couronnée. (19) Dans la suite, on leur associa les

Grâces qui doivent embellir la poésie, et l'Amour qui en est si souvent l'objet.

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance, parurent tout à coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie; et de là, étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée, située au pied d'une montagne d'où sort la petite rivière d'Hercyne, qui forme dans sa chute des cascades sans nombre. La ville présente, de tous côtés, des monumens de la magnificence et du goût de ses habitans. Nous nous en occupâmes avec plaisir; mais nous étions encore plus empressés de voir l'antre de Trophonius, un des plus célèbres oracles de la Grèce: une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprenans n'étaient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étais une fois dans un temple, ajouta-t-il: la statue du dieu paraissait

couverte de sueur : le peuple criait au prodige ; mais j'appris ensuite qu'elle était faite d'un bois qui avait la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, et sortir quelques momens après : c'était un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étaient connus que de ces ministres. (20)

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain allait descendre dans la caverne : nous prîmes le chemin de la montagne accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré. Sa statue, qui le représente sous les traits d'Esculape, est de la main de Praxitèle.

Trophonius était un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue secrète, pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposait ; et qu'Agamède ayant été pris dans un piège tendu à dessein, Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tête, et fut quelque temps après englouti dans la terre entr'ouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Apollon de leur accorder une récom-

pense; que le dieu leur répondit qu'ils la recevraient sept jours après : et que, le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius. Presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples et de statues. Cet antre, creusé un peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvént des obélisques de bronze. De là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre: c'est là que se trouve la bouche de l'antre: on y descend par le moyen d'une échelle; et, parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite : il faut y passer les pieds, et quand, avec bien de la peine, on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir? On est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vitesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour; mais, pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres sup-

posent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, c'est le nom du Thébain qui venait consulter l'oracle, avait passé quelques jours dans une chapelle consacrée à la Fortune et au bon Génie, faisant usage de bains froids, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avait offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un belier; et les devins en ayant examiné les entrailles, comme ils avaient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréait l'hommage de Tersidas, et répondrait à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de treize ans le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions; de là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne : la première efface le souvenir du passé : la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite, tout seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin. Nous le

suivîmes à la faible lueur des flambeaux qui le précédaient : il entra dans la grotte, et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs. Il s'en trouvait plusieurs qui avaient été dans le souterrain : les uns disaient qu'ils n'avaient rien vu, mais que l'oracle leur avait donné sa réponse de vive voix; d'autres au contraire n'avaient rien entendu, mais avaient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes. Un citoyen de Lébadée, petit-fils de Timarque, disciple de Socrate, nous raconta ce qui était arrivé à son aïeul : il le tenait du philosophe Cébès de Thèbes, qui le lui avait rapporté presque dans les mêmes termes dont Timarque s'était servi.

J'étais venu, disait Timarque, demander à l'oracle ce qu'il fallait penser du génie de Socrate. Je ne trouvai d'abord dans la caverne qu'une obscurité profonde. Je restai long-temps couché par terre, adressant mes prières à Trophonius, sans savoir si je dormais ou si je veillais : tout à coup j'entendis des sons agréables, mais qui n'étaient point articulés, et je vis une infinité de grandes îles éclairées par une lumière douce ; elles changeaient à tout moment de place et de couleur, tournant sur elles-mêmes, et flottant sur une mer, aux extrémités de laquelle se précipitaient deux torrens de feu. Près de moi s'ouvrait un abîme immense, où des vapeurs épaisses semblaient

bouillonner ; et du fond de ce gouffre s'élevaient des mugisssemens d'animaux confusément mêlés avec des cris d'enfans et des gémissemens d'hommes et de femmes.

Pendant que tous ces sujets de terreur remplissaient mon âme d'épouvante, une voix inconnue me dit d'un ton lugubre : Timarque, que veux-tu savoir : Je répondis presque au hasard : Tout, car tout ici me paraît admirable. La voix reprit : Les îles que tu vois au loin sont les régions supérieures : elles obéïssent à d'autres dieux ; mais tu peux parcourir l'empire de Proserpine que nous gouvernons, et qui est séparé de ces régions par le Styx. Je demandai ce que c'était que le Styx. La voix répondit : C'est le chemin qui conduit aux enfers, et la ligne qui sépare les ténèbres de la lumière.

Alors elle expliqua la génération et les révolutions des âmes : celles qui sont souillées de crimes, ajouta-t-elle, tombent, comme tu vois, dans le gouffre, et vont se préparer à une nouvelle naissance. Je ne vois, lui dis-je, que des étoiles qui s'agitent sur les bords de l'abîme ; les unes y descendent, les autres en sortent. Ces étoiles, reprit la voix, sont les âmes, dont on peut distinguer trois espèces ; celles qui, s'étant plongées dans les voluptés, ont laissé éteindre leurs lumières naturelles ; celles qui, ayant alternativement lutté contre les passions et contre la raison, ne sont ni tout-à-fait pures, ni tout-à-fait corrompues ; celles qui, n'ayant pris que la raison pour guide,

ont conservé tous les traits de leur origine. Tu vois les premières, dans ces étoiles qui te paraissent éteintes ; les secondes, dans celles dont l'éclat est terni par des vapeurs qu'elles semblent secouer ; les troisièmes, dans celles qui, brillant d'une vive lumière, s'élèvent au-dessus des autres : ces dernières sont les génies ; ils animent ces heureux mortels qui ont un commerce intime avec les dieux.

Après avoir un peu plus étendu ses idées, la voix me dit : Jeune homme, tu connaîtras mieux cette doctrine dans trois mois ; tu peux maintenant partir. Alors elle se tut : je voulus me tourner pour voir d'où elle venait, mais je me sentis à l'instant une très-grande douleur à la tête, comme si on me la comprimait avec violence : je m'évanouis ; et quand je commençai à me reconnaître, je me trouvai hors de la caverne. Tel était le récit de Timarque. Son petit fils ajouta que son aïeul, de retour à Athènes, mourut trois mois après, comme l'oracle le lui avait prédit.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre de pareils récits : en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisaient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignaient la violence aux prestiges, pour troubler l'imagination de ceux qui venaient consulter l'oracle.

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps : il en est qui n'en reviennent qu'après y

avoir passé deux nuits et un jour. Il était midi ; Tersidas ne paraissait pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade : nous la suivîmes, et nous aperçumes ce Thébain que des prêtres soutenaient et faisaient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémosyne, c'était là qu'il devait dire ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu dans le souterrain. Il était saisi d'effroi ; ses yeux éteints ne reconnaissaient personne. Après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées, qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ces gens le conduisirent dans la chapelle du bon Génie et de la fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits ; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, et peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avait éprouvé : car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plupart de ceux qui reviennent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe ; on dit d'un homme excessivement triste : Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière et plus à découvert ; aussi n'en est-il point qui soit plus fréquenté.

Nous descendîmes de la montagne, et quelques jours après nous prîmes le chemin de Thèbes,

Nous passâmes par Chéronée, dont les habitans ont pour objet principal de leur culte le sceptre que Vulcain fabriqua par ordre de Jupiter, et qui de Pélops passa successivement entre les mains d'Atrée, de Thyeste et d'Agamemnon. Il n'est point adoré dans un temple, mais dans la maison d'un prêtre : tous les jours on lui fait des sacrifices, et on lui entretient une table bien servie.

De Chéronée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines, des campagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. Cette ville, une des plus considérables de la Grèce, est entourée de murs, et défendue par des tours. On y entre par sept portes : son enceinte (21) est de quarante-trois stades. La citadelle est placée sur une éminence où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, et d'où sort une source que, dès les plus anciens temps, on a conduite dans la ville par des canaux souterrains.

Ses dehors sont embellis par deux rivières, des prairies et des jardins : ses rues, comme celles de toutes les villes anciennes, manquent d'alignement. Parmi les magnificences qui décorent les édifices publics, on trouve des statues de la plus grande beauté : j'admirai dans le temple d'Hercule la figure colossale de ce dieu, faite par Alcamène, et ses travaux exécutés par Praxitèle; dans celui d'Apollon Isménien, le Mercure de Phidias, et la Minerve de Scopas. Comme quelques-uns de ces monumens furent érigés pour d'illustres Thé-

bains, je cherchai la statue de Pindare. On me répondit: Nous ne l'avons pas, mais voilà celle de Cléon, qui fut le plus habile chanteur de son siècle. Je m'en approchai, et je lus dans l'inscription, que Cléon avait illustré sa patrie.

Dans le temple d'Apollon Isménien, parmi quantité de trépieds en bronze, la plupart d'un travail excellent, on en voit un en or qui fut donné par Crœsus, roi de Lydie. Ces trépieds sont des offrandes de la part des peuples et des particuliers : on y brûle des parfums ; et comme ils sont d'une forme agréable, ils servent d'ornemens dans les temples.

On trouve ici, de même que dans la plupart des villes de la Grèce, un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse, et une grande place publique : elle est entourée de temples, et de plusieurs autres édifices dont les murs sont couverts des armes que les Thébains enlevèrent aux Athéniens à la bataille de Délium : du reste de ces glorieuses dépouilles, ils construisirent dans le même endroit un superbe portique, décoré par quantité de statues de bronze.

La ville est très-peuplée : (22) ses habitans sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes; la première comprend les citoyens ; la seconde, les étrangers régnicoles ; la troisième, les esclaves. Deux partis, animés l'un contre l'autre, ont souvent occasionné des révolutions dans le gouvernement. Les uns, d'intelligence avec les

Lacédémoniens, étaient pour l'oligarchie : les autres, favorisés par les Athéniens, tenaient pour la démocratie. Ces derniers ont prévalu depuis quelques années, et l'autorité réside absolument entre les mains du peuple.

Thébes est non-seulement le boulevard de la Béotie, mais on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle se trouve à la tête d'une grande confédération, composée des principales villes de la Béotie. Toutes ont le droit d'envoyer des députés à la diète, où sont réglées les affaires de la nation, après avoir été discutées dans quatre conseils différens. Onze chefs, connus sous le nom de béotarques, y président. Elle leur accorde elle-même le pouvoir dont ils jouissent; ils ont une très-grande influence sur les délibérations, et commandent pour l'ordinaire les armées. Un tel pouvoir serait dangereux, s'il était perpétuel : les béotarques doivent, sous peine de mort, s'en dépouiller à la fin de l'année, fussent-ils à la tête d'une armée victorieuse, et sur le point de remporter de plus grands avantages.

Toutes les villes de la Béotie ont des prétentions et des titres légitimes à l'indépendance ; mais, malgré leurs efforts et ceux des autres peuples de la Grèce, les Thébains n'ont jamais voulu les laisser jouir d'une entière liberté. Auprès des villes qu'ils ont fondées, ils font valoir les droits que les métropoles exercent sur les colonies ; aux autres, ils opposent la force, qui n'est que trop souvent

le premier des titres, ou la possession, qui est le plus apparent de tous. Ils ont détruit Thespies et Platée, pour s'être séparées de la ligue béotienne, dont ils règlent à présent toutes les opérations, et qui peut mettre plus de vingt mille hommes sur pied. Cette puissance est d'autant plus redoutable, que les Béotiens en général sont braves, aguerris, et fiers des victoires qu'ils ont remportées sous Épaminondas : ils ont une force de corps surprenante, et l'augmentent sans cesse par les exercices du gymnase.

Le pays qu'ils habitent est plus fertile que l'Attique, et produit beaucoup de blé d'une excellente qualité : par l'heureuse situation de leurs ports, ils sont en état de commercer, d'un côté, avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique; et de l'autre, avec l'Égypte, l'île de Chypre, la Macédoine et l'Hellespont.

Outre les fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent dans les champs de Coronée, auprès du temple de Minerve, ils en célèbrent fréquemment dans chaque ville, et les Thébains entre autres en ont institué plusieurs dont j'ai été témoin : mais je ne ferai mention que d'une cérémonie pratiquée dans la fête des rameaux de laurier. C'était une pompe ou procession que je vis arriver au temple d'Apollon Isménien. Le ministre de ce dieu change tous les ans; il doit joindre aux avantages de la figure ceux de la jeunesse et de la naissance. Il paraissait dans cette procession avec

une couronne d'or sur la tête, une branche de laurier à la main, les cheveux flottant sur ses épaules, et une robe magnifique : il était suivi d'un chœur de jeunes filles qui tenaient également des rameaux, et qui chantaient des hymnes. Un jeune homme de ses parens le précédait, portant dans ses mains une longue branche d'olivier, couverte de fleurs et de feuilles de laurier : elle était terminée par un globe de bronze qui représentait le soleil. A ce globe on avait suspendu plusieurs petites boules de même métal, pour désigner d'autres astres, et trois cent soixante-cinq bandelettes teintes en pourpre, qui marquaient les jours de l'année : enfin, la lune était figurée par un globe moindre que le premier et placé au dessous. Comme la fête était en l'honneur d'Apollon ou du soleil, on avait voulu représenter, par un pareil trophée, la prééminence de cet astre sur tous les autres. Un avantage remporté autrefois sur les habitans de la ville d'Arné, avait fait établir cette solennité.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'aurait pas renoncé au commerce de détail : une autre soumet à l'amende les peintres et les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente : par une troisième, il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il

faut que le père les présente au magistrat, en prouvant qu'il est lui-même hors d'état de les élever : le magistrat les donne, pour une légère somme, au citoyen qui en veut faire l'acquisition, et qui dans la suite les met au nombre de ses esclaves. Les Thébains accordent la faculté du rachat aux captifs que le sort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne soient nés en Béotie ; car alors ils les font mourir.

L'air est très-pur dans l'Attique, et très-épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne soit séparé du premier que par le mont Cithéron. Cette différence paraît en produire une semblable dans les esprits, et confirmer les observations des philosophes sur l'influence du climat : car les Béotiens n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractérisent les Athéniens ; mais peut-être faut-il en accuser encore plus l'éducation que la nature. S'ils paraissent pesans et stupides, c'est qu'ils sont ignorans et grossiers : comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'esprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les grâces de l'élocution, ni les lumières qu'on puise dans le commerce des lettres, ni ces dehors séduisans qui viennent plus de l'art que de la natnre.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été stérile en hommes de génie : plusieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate : Épaminondas n'était pas moins distingué par ses

connaissances que par ses talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de personnes très instruites, entre autres Anaxis et Dionysiodore, qui composaient une nouvelle histoire de la Grèce. Enfin, c'est en Béotie que reçurent le jour Hésiode, Corinne et Pindare.

Hésiode a laissé un nom célèbre, et des ouvrages estimés. Comme on l'a supposé contemporain d'Homère, quelques-uns ont pensé qu'il était son rival : mais Homère ne pouvait avoir de rivaux.

La Théogonie d'Hésiode, comme celle de plusieurs anciens écrivains de la Grèce, n'est qu'un tissu d'idées absurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples situés auprès de l'Hélicon rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une Épître adressée à son frère Persès, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père, qui pourvut aux besoins de sa famille en exposant plusieurs fois sa vie sur un vaisseau marchand, et qui, sur la fin de ses jours, quitta la ville de Cume en Éolide, et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très saines sur les devoirs des hommes, et très-affligeantes sur leur injustice, Hésiode a semé dans cet écrit beaucoup de préceptes relatifs à l'agriculture, et d'autant plus intéressans, qu'aucun auteur avant lui n'avait traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poésie jusqu'à une extrême vieillesse. Son style élégant et harmonieux flatte agréablement l'oreille, et se ressent de cette simplicité antique, qui n'est autre chose qu'un rapport exact entre le sujet, les pensées et les expressions.

Hésiode excella dans un genre de poésie qui demande peu d'élévation ; Pindare, dans celui qui en exige le plus. Ce dernier florissait au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ soixante-cinq ans. Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts. Pindare, plus jeune que Corinne, se faisait un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces : « Dois-je « chanter le fleuve Isménus, la nymphe Mélie, « Cadmus, Hercule, Bacchus, etc. ? » Tous ces noms étaient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant : « Vous avez pris un sac de « grains pour ensemencer une pièce de terre ; et, « au lieu de semer avec la main, vous avez, dès « les premiers pas, renversé le sac. »

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandait, soit pour honorer les fêtes

des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poëte doit être prêt au jour indiqué; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et sans cesse il risque d'être au-dessus ou trop au-dessous de son sujet: mais Pindare s'était pénétré d'un sentiment qui ne connaissait aucun de ces petits obstacles, et qui portait sa vue au-delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants? il s'élève, comme un aigle, jusqu'aux pieds de leurs trônes : si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un coursier fougueux : dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes, de métaphores hardies, de pensées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ses bornes, rentrer dans son lit, en sortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paisiblement sa carrière? C'est qu'alors, semblable à un lion qui s'élance à plusieurs reprises en des sentiers détournés, et ne se repose qu'après avoir saisi sa proie, Pindare poursuit avec acharnement un objet qui paraît et qui disparaît à ses regards. Il court, il vole sur les traces de la gloire; il est

tourmenté du besoin de la montrer à sa nation. Quand elle n'éclate pas assez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les instituteurs des jeux, partout où il en reluit des rayons qu'il a le secret de joindre à ceux dont il couronne ses héros : à leur aspect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il assimile leur éclat à celui de l'astre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur; si cet homme joint les richesses à la beauté, il le place sur le trône même de Jupiter; et pour le prémunir contre l'orgueil, il se hâte de lui rappeler que, revêtu d'un corps mortel, la terre sera bientôt son dernier vêtement. un langage si extraordinaire était conforme à l'esprit du siècle. Les victoires que les Grecs venaient de remporter sur les Perses, les avaient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les âmes que les témoignages éclatans de l'estime publique. Pindare, profitant de la circonstance, accumulant les expressions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, semblait emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce : Ne laissez point éteindre le feu divin qui embrase nos cœurs; excitez toutes les espèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de grandeur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disait : Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence

quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas quand il s'agira de venger votre patrie?

Aujourd'hui encore, ceux qui assistent aux brillantes solennités de la Grèce, qui voient un athlète au moment de son triomphe, qui le suivent lorsqu'il rentre dans la ville où il reçut le jour; qui entendent retentir autour de lui ces clameurs, ces transports d'admiration et de joie, au milieu desquels sont mêlés les noms de leurs ancêtres qui méritèrent les mêmes distinctions, les noms des dieux tutélaires qui ont ménagé une telle victoire à leur patrie; tous ceux-là, dis-je, au lieu d'être surpris des écarts et de l'enthousiasme de Pindare, trouveront sans doute que sa poésie, toute sublime qu'elle est, ne saurait rendre l'impression qu'ils en ont reçue eux-mêmes.

Pindare, souvent frappé d'un spectacle aussi touchant que magnifique, partagea l'ivresse générale; et, l'ayant fait passer dans ses tableaux, il se constitua le panégyriste et le dispensateur de la gloire : par-là tous ses sujets furent ennoblis, et reçurent un caractère de majesté. Il eut à célébrer des rois illustres et des citoyens obscurs : dans les uns et dans les autres, ce n'est pas l'homme qu'il envisage, c'est le vainqueur. Sous prétexte que l'on se dégoûte aisément des éloges dont on n'est pas l'objet, il ne s'appesantit pas sur les qualités personnelles; mais, comme les vertus des rois sont des titres de gloire, il les loue du

bien qu'ils ont fait, et leur montre celui qu'ils peuvent faire : « Soyez justes, ajoute-t-il, dans « toutes vos actions, vrais dans toutes vos paroles ; « songez que, des milliers de témoins ayant les « yeux fixés sur vous, la moindre faute de votre « part serait un mal funeste. » C'est ainsi que louait Pindare : il ne prodiguait point l'encens, et n'accordait pas à tout le monde le droit d'en offrir. « Les louanges, disait-il, sont le prix des belles « actions : à leur douce rosée, les vertus croissent, « comme les plantes à la rosée du ciel ; mais il « n'appartient qu'à l'homme de bien de louer les « gens de bien. »

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyans frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées : mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poëtes lyriques ; et déjà les philosophes citent ses maximes, et respectent son autorité.

Au lieu de détailler les beautés qu'il a semées dans ses ouvrages, je me suis borné à remonter au noble sentiment qui les anime. Il me sera donc permis de dire comme lui : « J'avais beaucoup de « traits à lancer ; j'ai choisi celui qui pouvait lais- « ser dans le but une empreinte honorable. »

Il me reste à donner quelques notions sur sa vie et sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. « Il fut un temps où un vil inté« rêt ne souillait point le langage de la poésie. « Que d'autres aujourd'hui soient éblouis de l'éclat « de l'or; qu'ils étendent au loin leurs possessions: « je n'attache de prix aux richesses, que lorsque, « tempérées et embellies par les vertus, elles nous « mettent en état de nous couvrir d'une gloire « immortelle. Mes paroles ne sont jamais éloi« gnées de ma pensée. J'aime mes amis; je hais « mon ennemi, mais je ne l'attaque point avec les « armes de la calomnie et de la satire. L'envie n'ob« tient de moi qu'un mépris qui l'humilie : pour « toute vengeance, je l'abandonne à l'ulcère qui « lui ronge le cœur. Jamais les cris impuissans de « l'oiseau timide et jaloux n'arrêteront l'aigle au« dacieux qui plane dans les airs.

« Au milieu du flux et reflux de joies et de dou« leurs qui roulent sur la tête des mortels, qui « peut se flatter de jouir d'une félicité constante ? « J'ai jeté les yeux autour de moi, et, voyant « qu'on est plus heureux dans la médiocrité que « dans les autres états, j'ai plaint la destinée « des hommes puissans, et j'ai prié les dieux « de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle « prospérité : je marche par des voies simples, « content de mon état, et chéri de mes conci« toyens : toute mon ambition est de leur plaire,

« sans renoncer au privilège de m'expliquer librement sur les choses honnêtes et sur celles qui « ne le sont pas. C'est dans ces dispositions que « j'approche tranquillement de la vieillesse : heureux si, parvenu aux noirs confins de la vie, « je laisse à mes enfans le plus précieux des héritages, celui d'une bonne renommée ! »

Les vœux de Pindare furent remplis ; il vécut dans le sein du repos et de la gloire. Il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Athéniens leurs ennemis, et que, dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes ; mais à ces orages passagers succédaient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs ; Corinne elle-même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçait, couronné de lauriers, sur un siège élevé, et prenant sa lyre, il faisait entendre ces sons ravissans qui excitaient de toutes parts des cris d'admiration, et faisaient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étaient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitait solennellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avait ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offrait au temple.

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la mu-

sique ; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table : ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson, en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes : la neige, le vent et la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraîcheur des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes qui conservent long-temps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains : ils passent rapidement de la colère à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte à des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart : leur démarche est noble, et leur parure assez élégante. En public, elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux : leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, et leurs pieds comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert : leur voix est infiniment douce et sensible ; celles des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercherait en vain les traits de ce caractère dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré : ils sont au nombre de trois cents, élevés en commun, et nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs âmes le sentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier se choisisse dans le corps un ami auquel il reste inséparablement uni. Toute son ambition est de lui plaire, de mériter son estime, de partager ses plaisirs et ses peines dans les combats. S'il était capable de ne pas se respecter assez, il se respecterait dans un ami dont la censure est pour lui le plus cruel des tourmens, dont les éloges sont ses plus chères délices. Cette union, presque surnaturelle, fait préférer la mort à l'infamie, et l'amour de la gloire à tous les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée, fut renversé le visage contre terre. Comme il vit un soldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins : « Attendez, lui dit-il en se soule-« vant, plongez ce fer dans ma poitrine ; mon « ami aurait trop à rougir, si l'on pouvait soup-« çonner que j'aie reçu la mort en prenant la « fuite. »

Autrefois on distribuait par pelotons les trois cents guerriers à la tête des différentes divisions

de l'armée. Pélopidas qui eut souvent l'honneur de les commander, les ayant fait combattre en corps, les Thébains leur dûrent presque tous les avantages qu'ils remportèrent sur les Lacédémoniens. Philippe détruisit, à Chéronée, cette cohorte jusqu'alors invincible; et ce prince, en voyant ces jeunes Thébains étendus sur le champ de bataille, couverts de blessures honorables, et pressés les uns contre les autres dans le même poste qu'ils avaient occupé, ne put retenir ses larmes, et rendit un témoignage éclatant à leur vertu ainsi qu'à leur courage.

On a remarqué que les nations et les villes, ainsi que les familles, ont un vice ou un défaut dominant, qui, semblable à certaines maladies, se transmet de race en race, avec plus ou moins d'énergie; de là ces reproches qu'elles se font mutuellement, et qui deviennent des espèces de proverbes. Ainsi, les Béotiens disent communément que l'envie a fixé son séjour à Tanagra, l'amour des gains illicites à Orope, l'esprit de contradiction à Thespies, la violence à Thèbes, l'avidité à Anthédon, le faux empressement à Coronée, l'ostentation à Platée, et la stupidité à Halierte.

En sortant de Thèbes, nous passâmes auprès d'un assez grand lac, nommé Hylica, où se jettent les rivières qui arrosent le territoire de cette ville: de là nous nous rendimes sur les bords du lac Copaïs, qui fixa toute notre attention.

La Béotie peut être considérée comme un grand

bassin, entouré de montagnes dont les différentes chaînes sont liées par un terrain assez élevé. D'autres montagnes se prolongent dans l'intérieur du pays; les rivières qui en proviennent se réunissent la plupart dans le lac Copaïs, dont l'enceinte est de trois cent quatre-vingts stades, et qui n'a et ne peut avoir aucune issue apparente. Il couvrirait donc bientôt la Béotie, si la nature, ou plutôt l'industrie des hommes, n'avait pratiqué des routes sacrètes pour l'écoulement des eaux.

Dans l'endroit le plus voisin de la mer, le lac se termine en trois baies qui s'avancent jusqu'au pied du mont Ptoüs, placé entre la mer et le lac. Du fond de chacune de ces baies, partent quantité de canaux qui traversent la montagne dans toute sa largeur: les uns ont trente stades de longueur, les autres beaucoup plus. Pour les creuser ou pour les nettoyer, on avait ouvert de distance en distance sur la montagne, des puits qui nous parurent d'une profondeur immense. Quand on est sur les lieux, on est effrayé de la difficulté de l'entreprise, ainsi que des dépenses qu'elle dut occasionner, et du temps qu'il fallut pour la terminer. Ce qui surprend encore, c'est que ces travaux, dont il ne reste aucun souvenir dans l'histoire ni dans la tradition, doivent remonter à la plus haute antiquité, et que, dans ces siècles reculés, on ne voit aucune puissance en Béotie, capable de former et d'exécuter un si grand projet.

Quoi qu'il en soit, ces canaux exigent beau-

coup d'entretien. Ils sont fort négligés aujourd'hui: la plupart sont comblés et le lac paraît gagner sur la plaine. Il est très vraisemblable que le déluge, ou plutôt le débordement des eaux qui, du temps d'Ogygès, inonda la Béotie, ne provint que d'un engorgement dans ces conduits souterrains.

Après avoir traversé Oponte et quelques autres villes qui appartiennent aux Locriens, nous arrivâmes au pas des Thermopyles. Un secret frémissement me saisit à l'entrée de ce fameux défilé, où quatre mille Grecs arrêtèrent durant plusieurs jours l'armée innombrable des Perses, et dans lequel périt Léonidas avec les trois cents Spartiates qu'il commandait. Ce passage est resserré, d'un côté par de hautes montagnes; de l'autre, par la mer: je l'ai décrit dans l'introduction de cet ouvrage.

Nous le parcourûmes plusieurs fois; nous visitâmes les thermes ou bains chauds qui lui font donner le nom de Thermopyles; nous vîmes la petite colline sur laquelle les compagnons de Léonidas se retirèrent après la mort de ce héros. Nous les suivîmes, à l'autre extrémité du détroit, jusqu'à la tante de Xerxès, qu'ils avaient résolu d'immoler au milieu de son armée.

Une foule de circonstances faisaient naître dans nos âmes les plus fortes émotions. Cette mer autrefois teinte du sang des nations, ces montagnes dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, cette solitude profonde qui nous environnait, le souvenir de tant d'exploits que l'aspect des lieux sem-

blait rendre à nos regards; enfin, cet intérêt si vif que l'on prend à la vertu malheureuse; tout excitait notre admiration ou notre attendrissement, lorsque nous vîmes auprès de nous les monumens que l'assemblée des Amphictyons fit élever sur la colline dont je viens de parler. Ce sont de petits cippes en l'honneur des trois cents Spartiates, et des différentes troupes grecques qui combattirent. Nous approchâmes du premier qui s'offrit à nos yeux, et nous y lûmes : « C'est ici que quatre « mille Grecs du Péloponèse ont combattu contre « trois millions de Perses. » Nous approchâmes d'un second, et nous y lûmes ces mots de Simonide : « Passant, va dire à Lacédémone que nous « reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » Avec quel sentiment de grandeur, avec quelle sublime indifférence a-t-on annoncé de pareilles choses à la postérité! Le nom de Léonidas et ceux de ses trois cents compagnons ne sont point dans cette seconde inscription; c'est qu'on n'a pas même soupçonné qu'ils pussent jamais être oubliés. J'ai vu plusieurs Grecs les réciter de mémoire et se les transmettre les uns aux autres. Dans une troisième inscription, pour le divin Mégistias, il est dit que ce Spartiate, instruit du sort qui l'attendait, avait mieux aimé mourir que d'abandonner l'armée des Grecs. Auprès de ces monumens funèbres est un trophée que Xerxès fit élever et qui honore plus les vaincus que les vainqueurs.

CHAPITRE XXXV.

Voyage de Thessalie. Amphictyons; Magiciennes; Rois de Phères: Vallée de Tempé.

En sortant des Thermopyles, on entre dans la Thessalie. Cette contrée, dans laquelle on comprend la Magnésie et divers autres petits cantons qui ont des dénominations particulières, est bornée à l'est par la mer, au nord par le mont Olympe, à l'ouest par le mont Pindus, au sud par le mont OEta. De ces bornes éternelles partent d'autres chaînes de montagnes et de collines qui serpentent dans l'intérieur du pays. Elles embrassent par intervalles des plaines fertiles, qui, par leur forme et leur enceinte, ressemblent à de vastes amphithéâtres. Des villes opulentes s'élèvent sur les hauteurs qui entourent ces plaines; tout le pays est arrosé de rivières, dont la plupart tombent dans le Pénée, qui, avant de se jeter dans la mer, traverse la fameuse vallée connue sous le nom de Tempé.

A quelques stades des Thermopyles, nous trouvâmes le petit bourg d'Anthéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'assemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans. Cette diète serait la plus utile, et par conséquent la plus belle des

institutions, si les motifs d'humanité qui la firent établir, n'étaient forcés de céder aux passions de ceux qui gouvernent les peuples. Suivant les uns, Amphictyon, qui régnait aux environs, en fut l'auteur : suivant d'autres, ce fut Acrisius, roi d'Argos. Ce qui paraît certain, c'est que, dans les temps les plus reculés, douze nations du nord de la Grèce, (23) telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Thessaliens, etc. formèrent une confédération pour prévenir les maux que la guerre entraîne à sa suite. Il fut réglé qu'elles enverraient tous les ans des députés à Delphes, que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avait reçu leurs sermens, et tous ceux qui sont contraires aux droits des gens dont ils devaient être les défenseurs, seraient déférés à cette assemblée; que chacune des douze nations aurait deux suffrages à donner par ses députés, et s'engagerait à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguste.

La ligue fut cimentée par un serment qui s'est toujours renouvelé depuis. « Nous jurons, dirent « les peuples associés, de ne jamais renverser les « villes Amphictyoniques; de ne jamais détourner, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, « les sources nécessaires à leurs besoins : si quel- « que puissance ose l'entreprendre, nous marche- « rons contre elle, et nous détruirons ses villes. « Si des impies enlèvent les offrandes du temple « d'Apollon, nous jurons d'employer nos pieds,

« nos bras, notre voix, toutes nos forces contre « eux et contre leurs complices. »

Ce tribunal subsiste encore aujourd'hui, à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Sa juridiction s'est étendue avec les nations qui sont sorties du nord de la Grèce, et qui, toujours attachées à la ligue Amphictyonique, ont porté dans leurs nouvelles demeures le droit d'assister et d'opiner à ces assemblées. Tels sont les Lacédémoniens : ils habitaient autrefois la Thessalie ; et quand ils vinrent s'établir dans le Péloponèse, ils conservèrent un des deux suffrages qui appartenaient au corps des Doriens dont ils faisaient partie. De même, le double suffrage originairement accordé aux Ioniens, fut dans la suite partagé entre les Athéniens et les colonies ioniennes qui sont dans l'Asie mineure. Mais, quoiqu'on ne puisse porter à la diète générale que vingt-quatre suffrages, le nombre des députés n'est pas fixé ; les Athéniens en envoient quelquefois trois ou quatre.

L'assemblée des Amphictyons se tient, au printemps, à Delphes ; en automne, au bourg d'Anthéla. Elle attire un grand nombre de spectateurs et commence par des sacrifices offerts pour le repos et le bonheur de la Grèce. Outre les causes énoncées dans le serment que j'ai cité, on y juge les contestations élevées entre des villes qui prétendent présider aux sacrifices faits en commun, ou qui, après une bataille gagnée, voudraient en particulier s'arroger des honneurs qu'elles de-

vraient partager. On y porte d'autres causes, tant civiles que criminelles, mais surtout les actes qui violent ouvertement le droit des gens. Les députés des parties discutent l'affaire; le tribunal prononce à la pluralité des voix; il décerne une amende contre les nations coupables : après les délais accordés, intervient un second jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéissent pas, l'assemblée est en droit d'appeler au secours de son décret, et d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'est-à-dire, une grande partie de la Grèce. Elle a le droit aussi de les séparer de la ligue Amphictyonique, ou de la commune union du temple.

Mais les nations puissantes ne se soumettent pas toujours à de pareils décrets. On peut en juger par la conduite récente des Lacédémoniens. Ils s'étaient emparés, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes : les magistrats de cette ville les citèrent à la diète générale : les Lacédémoniens y furent condamnés à cinq cents talens d'amende, ensuite à mille, qu'ils se sont dispensés de payer, sous prétexte que la décision était injuste.

Les jugemens prononcés contre les peuples qui profanent le temple de Delphes, inspirent plus de terreur. Leurs soldats marchent avec d'autant plus de répugnance, qu'ils sont punis de mort et privés de la sépulture, lorsqu'ils sont pris les armes à la main. Ceux que la diète invite à venger les autels sont d'autant plus dociles, qu'on est censé parta-

ger l'impiété, lorsqu'on la favorise ou qu'on la tolère. Dans ces occasions, les nations coupables ont encore à craindre qu'aux anathèmes lancés contre elles, ne se joigne la politique des princes voisins, qui trouvent le moyen de servir leur propre ambition en épousant les intérêts du ciel.

D'Anthéla, nous entrâmes dans le pays des Trachiniens, et nous vîmes aux environs les gens de la campagne occupés à recueillir l'hellébore précieux qui croît sur le mont OEta. L'envie de satisfaire notre curiosité nous obligea de prendre la route d'Hypate. On nous avait dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Thessalie, et surtout dans cette ville. Nous y vîmes en effet plusieurs femmes du peuple, qui pouvaient, à ce qu'on disait, arrêter le soleil, attirer la lune sur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu se glisser dans les esprits? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent que, dans le siècle dernier, une Thessalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipses de lune, avait attribué ce phénomène à la force de ses enchantemens, et qu'on avait conclu de là que le même moyen suffirait pour suspendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Thessalie, qui, dès les siècles héroïques, exerçait sur cet astre un pouvoir souverain; et quantité de faits

prouvent clairement que la magie s'est introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre séjour à Hypate, en connaître les opérations. On nous mena secrètement chez quelques vieilles femmes, dont la misère était aussi excessive que l'ignorance : elles se vantaient d'avoir des charmes contre les morsures des scorpions et des vipères, d'en avoir pour rendre languissans et sans activité les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux et les abeilles. Nous en vîmes qui travaillaient à des figures de cire ; elles les chargeaient d'imprécations, leur enfonçaient des aiguilles dans le cœur, et les exposaient ensuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avait copié les portraits, frappés de ces objets de terreur, se croyaient dévoués à la mort, et cette crainte abrégeait quelquefois leurs jours.

Nous surprîmes une de ces femmes tournant rapidement un rouet, et prononçant des paroles mystérieuses. Son objet était de rappeler le jeune Polyclète, qui avait abandonné Salamis, une des femmes les plus distinguées de la ville. Pour connaître les suites de cette aventure, nous fîmes quelques présens à Mycale; c'était le nom de la magicienne. Quelques jours après, elle nous dit : Salamis ne veut pas attendre l'effet de mes premiers enchantemens; elle viendra ce soir en essayer de nouveaux; je vous cacherai dans un ré-

duit, d'où vous pourrez tout voir et tout entendre. Nous fûmes exacts au rendez-vous. Mycale faisait les préparatifs des mystères : on voyait autour d'elle des branches de laurier, des plantes aromatiques, des lames d'airain gravées en caractères inconnus; des flocons de laine de brebis, teints en pourpre; des clous détachés d'un gibet, et encore chargés de dépouilles sanglantes; des crânes humains à moitié dévorés par des bêtes féroces; des fragmens de doigts, de nez et d'oreilles, arrachés à des cadavres; des entrailles de victimes; une fiole où l'on conservait le sang d'un homme qui avait péri de mort violente; une figure d'Hécate en cire, peinte en blanc, en noir, en rouge, tenant un fouet, une lampe, et une épée entourée d'un serpent; plusieurs vases remplis d'eau de fontaine, de lait de vache, de miel de montagne; le rouet magique, des instrumens d'airain, des cheveux de Polyclète, un morceau de la frange de sa robe, enfin quantité d'autres objets qui fixaient notre attention, lorsqu'un bruit léger nous annonça l'arrivée de Salamis.

Nous nous glissâmes dans une chambre voisine. La belle Thessalienne entre pleine de fureur et d'amour : après des plaintes amères contre son amant et contre la magicienne, les cérémonies commencèrent. Pour les rendre plus efficaces, il faut en général que les rites aient quelque rapport avec l'objet qu'on se propose.

Mycale fit d'abord sur les entrailles des victimes

plusieurs libations avec de l'eau, avec du lait, avec du miel : elle prit ensuite les cheveux de Polyclète, les entrelaça, les noua de diverses manières; et les ayant mêlés avec certaines herbes, elle les jeta dans un brasier ardent. C'était-là le moment où Polyclète, entraîné par une force invincible, devait se présenter, et tomber aux pieds de sa maîtresse.

Après l'avoir attendu vainement, Salamis, initiée depuis quelque temps dans les secrets de l'art, s'écrie tout à coup : Je veux moi-même présider aux enchantemens. Sers mes transports, Mycale; prends ce vase destiné aux libations, entoure-le de cette laine. Astre de la nuit, prêtez-nous une lumière favorable ! et vous, divinité des enfers, qui rôdez autour des tombeaux et dans les lieux arrosés du sang des mortels, paraissez, terrible Hécate, et que nos charmes soient aussi puissans que ceux de Médée et de Circé ! Mycale, répands ce sel dans le feu, en disant : Je répands les os de Polyclète. Que le cœur de ce perfide devienne la proie de l'Amour, comme ce laurier est consumé par la flamme, comme cette cire fond à l'aspect du brasier; que Polyclète tourne autour de ma demeure, comme ce rouet tourne autour de son axe. Jette à pleines mains du son dans le feu; frappe sur ces vases d'airain. J'entends les hurlemens des chiens. Hécate est dans le carrefour voisin; frappe, te dis-je, et que ce bruit l'avertisse que nous ressentons l'effet de sa présence. Mais déjà les vents retiennent leur haleine;

tout est calme dans la nature : hélas ! mon cœur seul est agité. O Hécate ! ô redoutable déesse ! je fais ces trois libations en votre honneur ; je vais faire trois fois une imprécation contre les nouvelles amours de Polyclète. Puisse-t-il abandonner ma rivale, comme Thésée abandonna la malheureuse Ariane ! Essayons le plus puissant de nos philtres : pilons ce lézard dans un mortier, mêlons-y de la farine, faisons-en une boisson pour Polyclète. Et toi, Mycale, prends le jus de ces herbes, et va de ce pas le répandre sur le seuil de sa porte. S'il résiste à tant d'efforts réunis, j'en emploierai de plus funestes, et sa mort satisfera ma vengeance. Après ces mots, Salamis se retira.

Les opérations que je viens de décrire étaient accompagnées de formules mystérieuses que Mycale prononçait par intervalles. Ces formules ne méritent pas d'être rapportées : elles ne sont composées que de mots barbares ou défigurés, et qui ne forment aucun sens.

Il nous restait à voir les cérémonies qui servent à évoquer les mânes. Mycale nous dit de nous rendre la nuit à quelque distance de la ville, dans un lieu solitaire et couvert de tombeaux. Nous l'y trouvâmes occupée à creuser une fosse, autour de laquelle nous la vîmes bientôt entasser des herbes, des ossemens, des débris de corps humains, des poupées de laine, de cire et de farine, des cheveux d'un Thessalien que nous avions connu, et qu'elle voulait montrer à nos yeux. Après avoir

allumé du feu, elle fit couler dans la fosse le sang d'une brebis noire qu'elle avait apporté, et réitéra plus d'une fois les libations, les invocations, les formules secrètes. Elle marchait de temps en temps à pas précipités, les pieds nus, les cheveux épars, faisant des imprécations horribles, et poussant des hurlemens qui finirent par la trahir : car ils attirèrent des gardes envoyés par les magistrats qui l'épiaient depuis long-temps. On la saisit, et on la traîna en prison. Le lendemain, nous nous donnâmes quelques mouvemens pour la sauver ; mais on nous conseilla de l'abandonner aux rigueurs de la justice, et de sortir de la ville.

La profession qu'elle exerçait est réputée infâme parmi les Grecs. Le peuple déteste les magiciennes, parce qu'il les regarde comme la cause de tous les malheurs. Il les accuse d'ouvrir les tombeaux pour mutiler les morts : il est vrai que la plupart de ces femmes sont capables des plus noirs forfaits, et que le poison les sert mieux que leurs enchantemens. Aussi les magistrats sévissent-ils presque partout contre elles. Pendant mon séjour à Athènes, j'en vis condamner une à mort ; ses parens, devenus ses complices, subirent la même peine. Mais les lois ne proscrivent que les abus de cet art frivole ; elles permettent les enchantemens qui ne sont point accompagnés de maléfices, et dont l'objet peut tourner à l'avantage de la société. On les emploie quelquefois contre l'épilépsie, contre les maux de tête, et dans le traitement de

plusieurs autres maladies. D'un autre côté, de devins autorisés par les magistrats, sont chargé d'évoquer et d'apaiser les mânes des morts. J parlerai plus au long de ces évocations dans le voyage de la Laconie.

D'Hypate nous nous rendîmes à Lamia; et continuant à marcher dans un pays sauvage, par un chemin inégal et raboteux, nous parvînmes à Thaumaci, où s'offrit à nous un des plus beaux points de vue que l'on trouve en Grèce; car cette ville domine sur un bassin immense dont l'aspect cause soudain une vive émotion. C'est dans cette riche et superbe plaine que sont situées plusieurs villes, et entre autres Pharsale, l'une des plus grandes et des plus opulentes de la Thessalie. Nous les parcourûmes toutes, en nous instruisant, autant qu'il était possible, de leurs traditions, de leur gouvernement, du caractère et des mœurs des habitans.

Il suffit de jeter les yeux sur la nature du pays, pour se convaincre qu'il a dû renfermer autrefois presque autant de peuples ou de tribus, qu'il présente de montagnes et de vallées. Séparés alors par de fortes barrières qu'il fallait à tout moment attaquer ou défendre, ils devinrent aussi courageux qu'entreprenans; et quand leurs mœurs s'adoucirent, la Thessalie fut le séjour des héros et le théâtre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Her-

cule, que naquit Achille, que vécut Pirithoüs, que les guerriers venaient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes.

Les Achéens, les Éoliens, les Doriens de qui descendent les Lacédémoniens, d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie. Les peuples qu'on y distingue aujourd'hui sont les Thessaliens proprement dits, les Œtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Magnètes, les Perrhèbes, etc. Autrefois ils obéissaient à des rois, ils éprouvèrent ensuite les révolutions ordinaires aux grands et aux petits états; la plupart sont soumis aujourd'hui au gouvernement oligarchique.

Dans certaines occasions, les villes de chaque canton, c'est-à-dire, de chaque peuple, envoient leurs députés à la diète, où se discutent leurs intérêts : mais les décrets de ces assemblées n'obligent que ceux qui les ont souscrits. Ainsi, non seulement les cantons sont indépendans les uns des autres, mais cette indépendance s'étend encore sur les villes de chaque canton. Par exemple, le canton des Œtéens étant divisé en quatorze districts, les habitans de l'un peuvent refuser de suivre à la guerre ceux des autres. Cette excessive liberté affaiblit chaque canton, en l'empêchant de réunir ses forces, et produit tant de langueur dans les délibérations publiques, qu'on se dispense bien souvent de convoquer les diètes.

La confédération des Thessaliens proprement

dits, est la plus puissante de toutes, soit par la quantité des villes qu'elle possède, soit par l'accession des Magnètes et des Perrhèbes qu'elle a presque entièrement assujétis.

On voit aussi des villes libres qui semblent ne tenir à aucune des grandes peuplades, et qui, trop faibles pour se maintenir dans un certain degré de considération, ont pris le parti de s'associer avec deux ou trois villes voisines, également isolées, également faibles.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pied six mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie, sans compter les archers qui sont excellens, et dont on peut augmenter le nombre à son gré : car ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de si renommé que la cavalerie thessalienne: elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort.

On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval, et le mener au combat; on ajoute que de là s'établit l'opinion qu'il existait autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux; et leur amour pour cet exercice est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leurs mariages. Après les sacrifices et les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire.

La Thessalie produit du vin, de l'huile, des fruits de différentes espèces. La terre est fertile au point que le blé monterait trop vite, si l'on ne prenait la précaution de le tondre ou de le faire brouter par les moutons.

Les moissons, pour l'ordinaire très-abondantes, sont souvent détruites par les vers. On voiture une grande quantité de blé en différens ports, et surtout dans celui de Thèbes en Phthiotie, d'où il passe à l'étranger. Ce commerce, qui produit des sommes considérables, est d'autant plus avantageux pour la nation, qu'elle peut facilement l'entretenir, et même l'augmenter par la quantité surprenante d'esclaves qu'elle possède, et qui sont connus sous le nom de Pénestes. Ils descendent la plupart de ces Perrhèbes et de ces Magnètes que les Thessaliens mirent aux fers après les avoir vaincus : évènement qui ne prouve que trop les contradictions de l'esprit humain. Les Thessaliens sont peut-être de tous les Grecs ceux qui se glorifient le plus de leur liberté, et ils ont été les premiers à réduire les Grecs en esclavage : les Lacédémoniens, aussi jaloux de leur liberté, ont donné le même exemple à la Grèce.

Les Pénestes se sont révoltés plus d'une fois : ils sont en si grand nombre, qu'ils inspirent toujours des craintes, et que leurs maîtres peuvent en faire un objet de commerce, et en vendre aux autres peuples de la Grèce. Mais, ce qui est plus honteux encore, on voit ici des hommes avides

voler les esclaves des autres, enlever même des citoyens libres, et les transporter chargés de fers dans les vaisseaux que l'appât du gain attire en Thessalie.

J'ai vu, dans la ville d'Arné, des esclaves dont la condition est plus douce. Ils descendent de ces Béotiens qui vinrent autrefois s'établir en ce pays, et qui furent ensuite chassés par les Thessaliens. La plupart retournèrent dans les lieux de leur origine : les autres, ne pouvant quitter le séjour qu'ils habitaient, transigèrent avec leurs vainqueurs. Ils consentirent à devenir serfs, à condition que leurs maîtres ne pourraient ni leur ôter la vie, ni les transporter dans d'autres climats ; ils se chargèrent de la culture des terres sous une redevance annuelle. Plusieurs d'entre eux sont aujourd'hui plus riches que leurs maîtres.

Les Thessaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empressement, et les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits et dans leurs maisons : ils aiment à l'excès le faste et la bonne chère : leur table est servie avec autant de recherche que de profusion, et les danseuses qu'ils y admettent ne sauraient leur plaire, qu'en se dépouillant de presque tous les voiles de la pudeur.

Ils sont vifs, inquiets, et si difficiles à gouverner, que j'ai vu plusieurs de leurs villes déchirées par des factions. On leur reproche, comme à toutes les nations policées, de n'être point esclaves

de leur parole, et de manquer facilement à leurs alliés : leur éducation n'ajoutant à la nature que des préjugés et des erreurs, la corruption commence de bonne heure; bientôt l'exemple rend le crime facile, et l'impunité le rend insolent.

Dès les temps les plus anciens ils cultivèrent la poésie : ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus, à tant d'autres qui vivaient dans le siècle des héros dont ils partageaient la gloire; mais depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiste célèbre. Il y a environ un siècle et demi que Simonide les trouva insensibles aux charmes de ses vers. Ils ont été dans ces derniers temps plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuse qui le distinguait, et qui n'a pas rectifié les fausses idées qu'ils ont de la justice et de la vertu.

Ils ont tant de goût et d'estime pour l'exercice de la danse, qu'ils appliquent les termes de cet art aux usages les plus nobles. En certains endroits, les généraux ou les magistrats se nomment les chefs de la danse. Leur musique tient le milieu entre celle des Doriens et celle des Ioniens; et comme elle peint tour à tour la confiance de la présomption et la mollesse de la volupté, elle s'assortit au caractère et aux mœurs de la nation.

A la chasse, ils sont obligés de respecter les cigognes. Je ne releverais pas cette circonstance, si l'on ne décernait contre ceux qui tuent ces oi-

seaux, la même peine que contre les homicides. Étonnés d'une loi si étrange, nous en demandâmes la raison : on nous dit que les cigognes avaient purgé la Thessalie des serpens énormes qui l'infestaient auparavant, et que, sans la loi, on serait bientôt forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avait fait abandonner une ville de Thessalie dont j'ai oublié le nom.

De nos jours, il s'était formé dans la ville de Phères une puissance dont l'éclat fut aussi brillant que passager. Lycophron en jeta les premiers fondemens, et son successeur Jason l'éleva au point de la rendre redoutable à la Grèce et aux nations éloignées. J'ai tant ouï parler de cet homme extraordinaire, que je crois devoir donner une idée de ce qu'il a fait, et de ce qu'il pouvait faire.

Jason avait les qualités les plus propres à fonder un grand empire. Il commença de bonne heure à soudoyer un corps de six mille auxiliaires qu'il exerçait continuellement, et qu'il s'attachait par des récompenses quand ils se distinguaient, par des soins assidus quand ils étaient malades, par des funérailles honorables quand ils mouraient. Il fallait, pour entrer et se maintenir dans ce corps, une valeur éprouvée, et l'intrépidité qu'il montrait lui-même dans les travaux et dans les dangers. Des gens qui le connaissaient, m'ont dit qu'il était d'une santé à supporter les plus grandes fatigues, et d'une activité à surmonter les plus

grands obstacles; ne connaissant ni le sommeil, ni les autres besoins de la vie, quand il fallait agir; insensible, ou plutôt inaccessible à l'attrait du plaisir; assez prudent pour ne rien entreprendre sans être assuré du succès; aussi habile que Thémistocle à pénétrer les desseins de l'ennemi, à lui dérober les siens, à remplacer la force par la ruse ou par l'intrigue; enfin, rapportant tout à son ambition, et ne donnant jamais rien au hasard.

Il faut ajouter à ces traits, qu'il gouvernait ses peuples avec douceur; qu'il connut l'amitié au point que Timothée, général des Athéniens, avec qui il était uni par les liens de l'hospitalité, ayant été accusé devant l'assemblée du peuple, Jason se dépouilla de l'appareil du trône, vint à Athènes, se mêla comme simple particulier avec les amis de l'accusé, et contribua par ses sollicitations à lui sauver la vie.

Après avoir soumis quelques peuples, et fait des traités d'alliance avec d'autres, il communiqua ses projets aux principaux chefs des Thessaliens. Il leur peignit la puissance des Lacédémoniens anéantie par la bataille de Leuctres, celle des Thébains hors d'état de subsister long-temps, celle des Athéniens bornée à leur marine, et bientôt éclipsée par des flottes qu'on pourrait construire en Thessalie. Il ajouta que, par des conquêtes et des alliances, il leur serait facile d'obtenir l'empire de la Grèce, et de détruire ce-

lui des Perses, dont les expéditions d'Agésilas et du jeune Cyrus avaient récemment dévoilé la faiblesse. Ces discours ayant embrasé les esprits, il fut élu chef et généralissime de la ligue thessalienne, et se vit bientôt après à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, de plus de trois mille chevaux, et d'un nombre très-considérable de troupes légères.

Dans ces circonstances les Thébains implorèrent son secours contre les Lacédémoniens. Quoiqu'il fût en guerre avec les Phocéens, il prend l'élite de ses troupes, part avec la célérité d'un éclair, et, prévenant presque partout le bruit de sa marche, il se joint aux Thébains, dont l'armée était en présence de celle des Lacédémoniens. Pour ne pas fortifier l'une ou l'autre de ces nations par une victoire qui nuirait à ses vues, il les engage à signer une trève : il tombe aussitôt sur la Phocide qu'il ravage ; et, après d'autres exploits également rapides, il retourne à Phères couvert de gloire, et recherché de plusieurs peuples qui sollicitent son alliance.

Les jeux pythiques étaient sur le point de se célébrer ; Jason forma le dessein d'y mener son armée. Les uns crurent qu'il voulait imposer à cette assemblée, et se faire donner l'intendance des jeux ; mais comme il employait quelquefois des moyens extraordinaires pour faire subsister ses troupes, ceux de Delphes le soupçonnèrent d'avoir des vues sur le trésor sacré ; ils demandè-

Cependant il se surprit un jour prêt à s'émouvoir : c'était à la représentation des Troyennes d'Euripide : mais il sortit à l'instant du théâtre, en disant qu'il aurait trop à rougir, si, voyant d'un œil tranquille couler le sang de ses sujets, il paraissait s'attendrir sur les malheurs d'Hécube et d'Andromaque.

Les habitans de Phères vivaient dans l'épouvante, et dans cet abattement que cause l'excès des maux, et qui est un malheur de plus. Leurs soupirs n'osaient éclater, et les vœux qu'ils formaient en secret pour la liberté, se terminaient par un désespoir impuissant. Alexandre, agité par des craintes dont il agitait les autres, avait le partage des tyrans, celui de haïr et d'être haï. On démêlait dans ses yeux, à travers l'empreinte de sa cruauté, le trouble, la défiance et la terreur qui tourmentaient son âme : tout lui était suspect. Ses gardes le faisaient trembler. Il prenait des précautions contre Thébé son épouse, qu'il aimait avec la même fureur qu'il en était jaloux, si l'on peut appeler amour la passion féroce qui l'entraînait auprès d'elle. Il passait la nuit au haut de son palais, dans un appartement où l'on montait par une échelle, et dont les avenues étaient défendues par un dogue qui n'épargnait que le roi, la reine, et l'esclave chargé du soin de le nourrir. Il s'y retirait tous les soirs, précédé par ce même esclave qui tenait une épée nue, et qui faisait une visite exacte de l'appartement.

Je vais rapporter un fait singulier, et je ne l'accompagnerai d'aucune réflexion. Eudémus de Chypre, en allant d'Athènes en Macédoine, était tombé malade à Phères. Comme je l'avais vu souvent chez Aristote, dont il était l'ami, je lui rendis pendant sa maladie tous les soins qui dépendaient de moi. Un soir que j'avais appris des médecins, qu'ils désespéraient de sa guérison, je m'assis auprès de son lit : il fut touché de mon affliction, me tendit la main, et me dit d'une voix mourante : Je dois confier à votre amitié un secret qu'il serait dangereux de révéler à tout autre qu'à vous. Une de ces dernières nuits, un jeune homme d'une beauté ravissante m'apparut en songe ; il m'avertit que je guérirais, et que dans cinq ans je serais de retour dans ma patrie : pour garant de sa prédiction, il ajouta que le tyran n'avait plus que quelques jours à vivre. Je regardai cette confidence d'Eudémus comme un symptôme de délire, et je rentrai chez moi pénétré de douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes éveillés par ces cris mille fois réitérés : Il est mort ! le tyran n'est plus ! il a péri par les mains de la reine ! Nous courûmes aussitôt au palais ; nous y vîmes le corps d'Alexandre livré aux insultes d'une populace qui le foulait aux pieds, et célébrait avec transport le courage de la reine. Ce fut elle en effet qui se mit à la tête de la conjuration, soit par haine pour la tyrannie, soit pour venger ses injures personnelles. Les uns disaient

qu'Alexandre était sur le point de la répudier; d'autres, qu'il avait fait mourir un jeune Thessalien qu'elle aimait; d'autres enfin, que Pélopidas, tombé quelques années auparavant entre les mains d'Alexandre, avait eu, pendant sa prison, une entrevue avec la reine, et l'avait exhortée à délivrer sa patrie, et à se rendre digne de sa naissance : car elle était fille de Jason. Quoi qu'il en soit, Thébé ayant formé son plan, avertit ses trois frères Tisiphonus, Pytholaüs et Lycophron, que son époux avait résolu leur perte; et dès cet instant ils résolurent la sienne.

La veille, elle les tint cachés dans le palais : le soir, Alexandre boit avec excès, monte dans son appartement, se jette sur son lit, et s'endort. Thébé descend tout de suite, écarte l'esclave et le dogue, revient avec les conjurés, et se saisit de l'épée suspendue au chevet du lit. Dans ce moment, leur courage parut se ralentir; mais Thébé les ayant menacés d'éveiller le roi s'ils hésitaient encore, ils se jetèrent sur lui, et le percèrent de plusieurs coups.

J'allai aussitôt apprendre cette nouvelle à Eudémus, qui n'en parut point étonné. Ses forces se rétablirent : il périt cinq ans après en Sicile; et Aristote, qui depuis adressa un dialogue sur l'âme à la mémoire de son ami, prétendait que le songe s'était vérifié dans toutes ses circonstances, puisque c'est retourner dans sa patrie que de quitter la terre.

Les conjurés, après avoir laissé respirer pendant quelque temps les habitans de Phères, partagèrent entre eux le pouvoir souverain, et commirent tant d'injustices, que leurs sujets se virent forcés, quelques années après mon voyage en Thessalie, d'appeler Philippe de Macédoine à leur secours. Il vint, et chassa non-seulement les tyrans de Phères, mais encore ceux qui s'étaient établis dans d'autres villes. Ce bienfait a tellement attaché les Thessaliens à ses intérêts, qu'ils l'ont suivi dans la plupart de ses entreprises, et lui en ont facilité l'exécution.

Après avoir parcouru les environs de Phères, et surtout son port qu'on nomme Pagase, et qui en est éloigné de quatre-vingt-dix stades, nous visitâmes les parties méridionales de la Magnésie; nous prîmes ensuite notre route vers le nord, ayant à notre droite la chaîne du mont Pélion. Cette contrée est délicieuse par la douceur du climat, la variété des aspects, et la multiplicité des vallées que forment, surtout dans la partie la plus septentrionale, les branches du mont Pélion et du mont Ossa.

Sur un des sommets du mont Pélion, s'élève un temple en l'honneur de Jupiter; tout auprès est l'antre célèbre où l'on prétend que Chiron avait anciennement établi sa demeure, et qui porte encore le nom de ce centaure. Nous y montâmes à la suite d'une procession de jeunes gens, qui tous les ans vont, au nom d'une ville voisine,

offrir un sacrifice au souverain des dieux. Quoique nous fussions au milieu de l'été, et que la chaleur fût excessive au pied de la montagne, nous fûmes obligés de nous couvrir, à leur exemple, d'une toison épaisse. On éprouve en effet sur cette hauteur un froid très-rigoureux, mais dont l'impression est en quelque façon affaiblie par la vue superbe que présentent d'un côté les plaines de la mer, de l'autre celles de la Thessalie.

La montagne est couverte de sapins, de cyprès, de cèdres, de différentes espèces d'arbres et de simples, dont la médecine fait un grand usage. On nous montra une racine dont l'odeur, approchante de celle du thim, est, dit-on, meurtrière pour les serpens, et qui, prise dans du vin, guérit de leurs morsures. On y trouve un arbuste dont la racine est un remède pour la goutte, l'écorce pour la colique, les feuilles pour les fluxions aux yeux; mais le secret de la préparation est entre les mains d'une seule famille, qui prétend se l'être transmise de père en fils, depuis le centaure Chiron, à qui elle rapporte son origine. Elle n'en tire aucun avantage, et se croit obligée de traiter gratuitement les malades qui viennent implorer son secours.

Descendus de la montagne, à la suite de la procession, nous fûmes priés au repas qui termine la cérémonie. Nous vîmes ensuite une espèce de danse particulière à quelques peuples de la Thessalie, et très-propre à exciter le courage et la vigi-

lance des habitans de la campagne. Un Magnésien se présente avec ses armes ; il les met à terre, et imite les gestes et la démarche d'un homme qui, en temps de guerre, sème et laboure son champ. La crainte est empreinte sur son front : il tourne la tête de chaque côté : il aperçoit un soldat ennemi qui cherche à le surprendre ; aussitôt il saisit ses armes, attaque le soldat, en triomphe, l'attache à ses bœufs, et le chasse devant lui. Tous ces mouvemens s'exécutent en cadence au son de la flûte.

En continuant notre route, nous arrivâmes à Sycurium. Cette ville, située sur une colline au pied du mont Ossa, domine sur de riches campagnes. La pureté de l'air et l'abondance des eaux la rendent un des plus agréables séjours de la Grèce. De là jusqu'à Larisse, le pays est fertile et très-peuplé. Il devient plus riant, à mesure qu'on approche de cette ville, qui passe avec raison pour la première et la plus riche de la Thessalie : ses dehors sont embellis par le Pénée, qui roule auprès de ses murs des eaux extrêmement claires.

Nous logeâmes chez Amyntor, et nous trouvâmes chez lui tous les agrémens que nous devions attendre de l'ancienne amitié qui le liait avec le père de Philotas.

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à plusieurs vallées qu'on trouve en ce canton, désigne plus particulièrement celle que

forment, en se rapprochant, le mont Olympe et le mont Ossa : c'est le seul grand chemin pour aller de Thessalie en Macédoine. Amyntor voulut nous accompagner. Nous prîmes un bateau, et au lever de l'aurore nous nous embarquâmes sur le Pénée, le 15 du mois métageitnion. Bientôt s'offrirent à nous plusieurs villes, telles que Phalanna, Gyrton, Élaties, Mopsium, Homolis ; les unes placées sur les bords du fleuve, les autres sur les hauteurs voisines. Après avoir passé l'embouchure du Titarésius, dont les eaux sont moins pures que celles du Pénée, nous arrivâmes à Gonnus, distante de Larisse d'environ cent soixante stades : nous y laissâmes notre bateau. C'est là que commence la vallée, et que le fleuve se trouve resserré entre le mont Ossa qui est à sa droite, et le mont Olympe qui est à sa gauche, et dont la hauteur cst d'un peu plus de dix stades (24)

Suivant une ancienne tradition, un tremblement de terre sépara ces montagnes, et ouvrit un passage aux eaux qui submergeaient les campagnes. Il est du moins certain que, si l'on fermait ce passage, le Pénée ne pourrait plus avoir d'issue ; car ce fleuve, qui reçoit dans sa course plusieurs rivières, coule dans un terrain qni s'élève par degrés, depuis ses bords jusqu'aux collines et aux montagnes qui entourent cette contrée. Aussi disait-on que, si les Thessaliens ne s'étaient soumis à Xerxès, ce prince aurait pris le parti de s'emparer de Gonnus, et d'y construire une barrière impénétrable

au fleuve. Cette ville est très-importante par sa situation : elle est la clef de la Thessalie du côté de la Macédoine, comme les Thermopyles le sont du côté de la Phocide.

La vallée s'étend du sud-ouest au nord-est; sa longueur est de quarante stades, sa plus grande largeur d'environ deux stades et demi; mais cette largeur diminue quelquefois au point qu'elle ne paraît être que de cent pieds.

Les montagnes sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal; et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve présente partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui nous étonnait le plus était une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on dirait que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre; et les arbres, ornés de plantes qui

serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée : au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que, dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs, et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants, à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenaient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyais ses flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt, m'approchant du rivage, je contemplais le cours paisible de ses ondes qui semblaient se soutenir mutuellement, et remplissaient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disais à Amyntor : Telle est l'image d'une âme pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit : Je vais vous

montrer l'image de l'ambition et les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des titans contre les dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chutes. Nous parvînmes en un endroit où ses vagues, fortement comprimées, cherchaient à forcer un passage. Elles se heurtaient, se soulevaient, et tombaient, en mugissant, dans un gouffre, d'où elles s'élançaient avec une nouvelle fureur, pour se briser les unes contre les autres dans les airs.

Mon ame était occupée de ce spectacle, lorsque je levai les yeux autour de moi, je me trouvai resserré entre deux montagnes noires, arides, et sillonnées, dans toute leur hauteur, par des abîmes profonds. Près de leurs sommets, des nuages erraient pesamment parmi des arbres funèbres, ou restaient suspendus sur leurs branches stériles. Au dessous, je vis la nature en ruine; les montagnes écroulées étaient couvertes de leurs débris, et n'offraient que des roches menaçantes et confusément entassées. Quelle puissance a donc brisé les liens de ces masses énormes? Est-ce la fureur des aquilons? est-ce un bouleversement du globe? est-ce en effet la vengeance terrible des dieux contre les titans? Je l'ignore; mais enfin c'est dans cette affreuse vallée que les conquérans de:

vraient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

Nous nous hâtâmes de sortir de ces lieux, et bientôt nous fûmes attirés par les sons mélodieux d'une lyre, et par des voix plus touchantes encore: c'était la *théorie* ou députation que ceux de Delphes envoient de neuf en neuf ans à Tempé. Ils disent qu'Apollon était venu dans leur ville avec une couronne et une branche de laurier cueillies dans cette vallée, et c'est pour en rappeler le souvenir qu'ils font la députation que nous vîmes arriver. Elle était composée de l'élite des jeunes Delphiens. Ils firent un sacrifice pompeux sur un autel élevé près des bords du Pénée; et, après avoir coupé des branches du même laurier dont le dieu s'était couronné, ils partirent en chantant des hymnes.

En sortant de la vallée, le plus beau des spectacles s'offrit à nous. C'est une plaine couverte de maisons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit est plus large et le cours plus paisible, semble se multiplier par des sinuosités sans nombre. A quelques stades de distance paraît le golfe Thermaïque: au-delà se présente la presqu'île de Pallène; et dans le lointain, le mont Athos termine cette superbe vue.

Nous comptions retourner le soir à Gonnus; mais un orage violent nous obligea de passer la nuit dans une maison située sur le rivage de la mer: elle appartenait à un Thessalien qui s'em-

pressa de nous accueillir. Il avait passé quelqu temps à la cour du roi Cotys, et pendant le soup il nous rapporta des anecdotes relatives à ce prince

Cotys, nous dit-il, est le plus riche, le plus vo luptueux et le plus intempérant des rois de Thrac Outre d'autres branches de revenus, il tire to les ans plus de deux cents talens des ports qu'i possède dans la Chersonèse; cependant ses trés suffisent à peine à ses goûts.

En été, il erre avec sa cour dans des bois où so pratiquées de belles routes: dès qu'il trouve, s les bords d'un ruisseau, un aspect riant et d ombrages frais, il s'y établit, et s'y livre à tous l excès de la table. Il est maintenant entraîné p un délire qui n'exciterait que la pitié, si la fo jointe au pouvoir ne rendait les passions cruell Savez-vous quel est l'objet de son amour? Minerv Il ordonna d'abord à une de ses maîtresses de parer des attributs de cette divinité: mais, com une pareille illusion ne servit qu'à l'enflamm davantage, il prit le parti d'épouser la déesse. L noces furent célébrées avec la plus grande mag ficence; j'y fus invité. Il attendait avec impatie son épouse: en l'attendant, il s'enivra. Sur la f du repas, un de ses gardes alla, par son ordr la tente où le lit nuptial était dressé: à son reto il annonça que Minerve n'était pas encore arrivé Cotys le perça d'une flèche qui le priva de la v Un autre garde éprouva le même sort. Un troisièm instruit par ces exemples, dit qu'il venait de v

la déesse, qu'elle était couchée, et qu'elle attendait le roi depuis long-temps. A ces mots, le soupçonnant d'avoir obtenu les faveurs de son épouse, il se jette en fureur sur lui et le déchire de ses propres mains.

Tel fut le récit du Thessalien. Quelque temps après, deux frères, Héraclide et Python, conspirèrent contre Cotys, et lui otèrent la vie. Les Athéniens, ayant eu successivement lieu de s'en louer et de s'en plaindre, lui avaient décerné, au commencement de son règne, une couronne d'or avec le titre de citoyen : après sa mort, ils déférèrent les mêmes honneurs à ses assassins.

L'orage se dissipa pendant la nuit. A notre réveil, la mer était calme et le ciel serein; nous revînmes à la vallée, et nous vîmes les apprêts d'une fête que les Thessaliens célèbrent tous les ans, en mémoire du tremblement de terre qui, en donnant un passage aux eaux du Pénée, découvrit les belles plaines de Larisse.

Les habitans de Gonnus, d'Homolis et des autres villes voisines, arrivaient successivement dans la vallée. L'encens des sacrifices brûlait de toutes parts; le fleuve était couvert de bateaux qui descendaient et montaient sans interruption. On dressait des tables dans les bosquets, sur le gazon, sur les bords du fleuve, dans les petites îles, auprès des sources qui sortent des montagnes. Une singularité qui distingue cette fête, c'est que les esclaves y sont confondus avec leurs maîtres, ou

plutôt, que les premiers y sont servis par les
conds. Ils exercent leur nouvel empire avec
liberté qui va quelquefois jusqu'à la licence,
qui ne sert qu'à rendre la joie plus vive. Aux
sirs de la table se mêlaient ceux de la danse,
la musique, et de plusieurs autres exercices qui
prolongèrent bien avant dans la nuit.

Nous retournâmes le lendemain à Larisse,
quelques jours après nous eûmes occasion de
le combat des taureaux. J'en avais vu de sem-
bles en différentes villes de la Grèce ; mais les
bitans de Larisse y montrent plus d'adresse
les autres peuples. La scène était aux environs
cette ville : on fit partir plusieurs taureaux, et
tant de cavaliers qui les poursuivaient et les
lonnaient avec une espèce de dard. Il faut
chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il
à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour à
et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal
le saisisse par les cornes, et le jette à terre
descendre lui-même de cheval. Quelquefois il
lance sur l'animal écumant de fureur ; et,
les secousses violentes qu'il éprouve, il l'
aux yeux d'un nombre infini de spectateurs
célèbrent son triomphe.

L'administration de cette ville est entre
mains d'un petit nombre de magistrats qui
élus par le peuple, et qui se croient obligés de
flatter et de sacrifier son bien à ses caprices.

Les naturalistes prétendent que, depuis qu'

a ménagé une issue aux eaux stagnantes qui couvraient en plusieurs endroits les environs de cette ville, l'air est devenu plus pur et beaucoup plus froid. Ils citent deux faits en faveur de leur opinion. Les oliviers se plaisaient infiniment dans ce canton; ils ne peuvent aujourd'hui y résister aux rigueurs des hivers; et les vignes y gèlent très-souvent, ce qui n'arrivait jamais autrefois.

Nous étions déjà en automne : comme cette saison est ordinairement très-belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines : mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolûmes de passer par l'Épire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus.

NOTES.

NOTE I, CHAP. XXV.

Sur le Plan d'une Maison grecque. (Page 3.)

M. PERRAULT a dressé le plan d'une maison grecque, d'après la description que Vitruve en a faite; M. Galiani en a donné un second, qui est sans doute préférable à celui de Perrault. J'en publie un troisième, que feu M. Mariette avait bien voulu dresser à ma prière, et justifier par le mémoire suivant.

« J'ai lu le plus attentivement qu'il m'a été pos« sible, la traduction qu'a faite Perrault de l'en« droit où Vitruve traite des maisons à l'usage des « peuples de l'ancienne Grèce. J'ai eu le texte « latin sous les yeux; et, pour en dire la vérité, « j'ai trouvé que le traducteur français s'y était « permis bien des libertés que n'a pas prises, à « mon avis, le marquis Galiani, dans la nouvelle « traduction italienne du même auteur, dont il « vient de faire part au public. Il m'a paru que « son interprétation, et le plan géométral d'une « maison grecque qu'il a figuré et qu'il y a joint, « rendaient, beaucoup mieux que ne l'a fait Per« rault, les idées de Vitruve. Jugez-en vous« même.

« De la façon dont s'est exprimé l'auteur les « la maison d'un Grec était proprement celle q « sa femme et son domestique habitaient. El « n'était ni trop spacieuse ni trop ornée ; mais el « renfermait toutes les commodités qu'il était pos-« sible de se procurer. Le corps de logis qu « était joint, et qui était pour le mari seul, n'é « au contraire qu'une maison de représentation « et, si vous l'aimez mieux, de parade.

« Comme il n'aurait pas été décent et qu'on « n'aurait pu entrer, sans blesser les mœurs, dans « la première de ces maisons, il fallait, avant que « d'y pénétrer, se faire ouvrir deux portes ; l'une « extérieure, ayant son débouché immédiatement « sur la voie publique, n'étant point précédée « d'un porche ou *atrium*, comme dans les maisons « qui se construisaient à Rome ; et l'autre porte « intérieure : toutes deux gardées par différens « portiers. Le texte ne dit pas en parlant de leur « logement *Ostiarii cellam*, mais *Ostiariorum* « *cellas*. Pour gagner la seconde porte après avoir « franchi la première, on était obligé de suivre « une allée en forme d'avenue assez étroite, *la-* « *titudinis non spatiosa*, et à laquelle je suppose « une grande longueur : sans quoi Vitruve n'aurait « pas regardé comme un voyage le trajet qu'il y « avait à faire d'une porte à l'autre ; car c'est ainsi « qu'il s'exprime en parlant de cette avenue, *Iti-* « *nera faciunt*. L'on n'aurait pas non plus été « dans la nécessité de multiplier, comme on a fait « les portiers et leurs loges, si les portes eussent « été plus voisines.

« L'habitation, par cette disposition, se trou-« vant éloignée de la voie publique, l'on y jouis-« sait d'une plus grande tranquillité, et l'on avait, « à droite et à gauche de l'allée qui y conduisait, « des espaces suffisans pour y placer d'un côté les

« écuries et tout ce qui en dépend; les remises ou « angars propres à serrer les chars ou autres voi- « tures, et les mettre à l'abri des injures de l'air; « les greniers à foin, les lieux nécessaires pour le « pansement des chevaux, pour le dire en un mot, « ce que nous comprenons sous le nom général de « *Basses-cours*, et que Vitruve appelle simplement « *Equilia*. Ni Perrault, ni le marquis Galiani, « faute d'espace, ne l'ont exprimé sur leurs plans; « ils se sont contentés d'y marquer la place d'une « écurie, encore si petite, que vous conviendrez « avec moi de son insuffisance pour une maison de « cette conséquence.

« Sur l'autre côté de l'allée je poserai, avec « Vitruve, les loges des portiers, et j'y placerai « encore les beaux vestibules qui donnaient entrée « dans cette maison de parade que j'ai annoncée, « laquelle couvrira, dans mon plan, l'espace de « terrain correspondant à celui qu'occupent les « écuries. Je suis contraint d'avouer que Vitruve « se tait sur ce point; mais ne semble-t-il pas l'in- « sinuer? car il ne quitte point l'allée en question, « sans faire remarquer qu'elle était le centre où « aboutissaient les différentes portes par où l'on « arrivait dans l'intérieur des édifices qu'il décrit: « *Statimque januæ interiores finiuntur.*

« Ce vestibule et les pièces qu'il précédait, se « trouvant ainsi sous la clef de la première porte « d'entrée, n'avaient pas besoin d'un portier par- « ticulier; aussi ne voit-on pas que Vitruve leur « en assigne aucun. Ce qu'il n'aurait pas manqué « de faire, si le vestibule eût été sur la voie pu- « blique, et tel que l'a figuré sur son plan le mar- « quis Galiani.

« Arrivé à la seconde porte, après se l'être fait « ouvrir, on passait dans un péristyle ou cloître, « n'ayant que trois corridors ou portiques, un sur

« le devant et deux sur les côtés. Le *Prostas*, « ce que nous nommons *Vestibule*, pour mie « répondre à nos idées, quoique ce fût une au « chose chez les anciens, se présentait en face au « personnes qui entraient. C'était un lieu tout o « vert par devant, d'un tiers moins profond q « la largeur de sa baie, et flanqué de chaque cô « de son ouverture par deux *antes* ou pilastre « servant de supports aux poutres ou poitrail q « en fermaient carrément par le haut l'ouvertu « comme un linteau ferme celle d'une porte « « d'une fenêtre.

« Quoique Vitruve n'en parle point, il dev « y avoir trois portes de chambres dans le « *Prostas*; l'une au fond, qui donnait accès da « de grandes et spacieuses salles, *Oeci mag* « où les femmes grecques, même les plus qua « fiées, ne rougissaient point de travailler la lain « en compagnie de leurs domestiques, et de l'e « ployer à des ouvrages utiles. Une porte su « droite du *Prostas*, et une autre à l'opposit « étaient celles de deux chambres, *cubicul* « l'une nommée *Thalamus*, l'autre *Amphitha* « *lamus*. Perrault a lu *antithalamus*, pour s « procurer une antichambre dont je ne crois pou « tant pas que les Grecs aient jamais fait usag « et d'ailleurs, si c'en eût été une, elle aurait dû « pour remplir sa destination, précéder la pièce « appelée *Thalamus*, et n'en être pas séparée pa « le *Prostas*, ainsi que Vitruve le dit positive « ment, et que Perrault l'a observé lui-même, « obligé de se conformer en cela au récit de so « auteur.

« Le marquis Galiani en a fait, comme moi, « l'observation. Mais par quelle raison veut-il que « l'*Amphithalamus* soit un cabinet dépendant « du *Thalamus*? Pourquoi, faisant aller ces deux

« pièces ensemble, en compose-t-il deux apparte-
« mens pareils, qu'il met l'un à droite et à l'autre
« gauche du *Prostas* et de la salle du travail?
« N'a-t-il pas aperçu que Vitruve ne compte que
« deux chambres uniques, une de chaque côté
« du *Prostas?* ce qui est plus simple et plus dans
« les mœurs des anciens Grecs. Elles ne portent
« pas les mêmes noms, preuve que chacune avait
« un usage particulier qui obligeait de les éloigner
« l'une de l'autre.

« S'il m'était permis de hasarder un sentiment,
« j'estimerais que par *Thalamus* Vitruve entend
« la chambre du lit où couchent le maître et la
« maîtresse de la maison; et par *Amphithalamus*
« la chambre où la maîtresse de maison reçoit ses
« visites, et autour de laquelle (ἀμφὶ, *circùm*)
« règnent des lits en manière d'estrades, pour y
« placer son monde. J'ai dans l'idée que les an-
« ciennes maisons des Grecs avaient, quant à la
« partie de la distribution, beaucoup de rapport
« avec celles qu'habitent aujourd'hui les Turcs,
« maîtres du même pays. Vous me verrez bientôt
« suivre le parallèle dans un plus grand détail.

« Je ne crains pas que vous me refusiez, dans
« une maison où rien ne doit manquer, une pièce
« aussi essentiellement nécessaire qu'est une salle
« destinée aux visites. Voudriez-vous que la maî-
« tresse du logis en fût privée, tandis que la mai-
« son du maître, dont il sera question dans un
« instant, en surabonde? Que si vous ne me l'ac-
« cordez pas en cet endroit, où la placerez-vous?
« Déjà les autres pièces de la même maison qui
« toutes sont disposées autour du cloître ou péris-
« tyle, et qui ont leurs entrées sous les corridors
« dudit cloître, sont occupées chacune à sa des-
« tination. Vitruve nous dit que dans une on pre-
« nait journellement le repas, *Triclinia quoti-*

« *diana*, c'est à-dire, que le maître du logis
« mangeait ordinairement avec sa femme et ses
« enfans, lorsqu'il n'avait pas compagnie; dans les
« autres, les enfans ou les domestiques y logeaient
« et y couchaient, *Cubicula* ; ou bien elles ser-
« vaient de garde-meubles, de dépenses, d'offi-
« ces, même de cuisine : car il faut bien qu'il y
« en ait au moins une dans une maison, et c'est
« ce que Vitruve comprend sous la dénomination
« générale de *Cellæ familiaricæ*. Voilà pour ce
« qui regarde la maison appelée par les Grecs
« *Gynæconitis*, *appartement de la femme*.

« Perrault fait traverser cet édifice pour arriver
« dans un autre plus considérable, que le maître
« de la maison habitait, et dans lequel, séparé
« de sa famille, il vivait avec la splendeur qu'exi-
« geaient son état et sa condition. Cette disposi-
« tion répugne, avec raison, au marquis Galiani:
« et en effet, il est démontré que les femmes grec-
« ques reléguées, pour ainsi dire, dans la partie
« la plus reculée de la maison, n'avaient aucune
« communication avec les hommes de dehors; et
« par conséquent, le quartier qui leur était assigné
« devait être absolument séparé de celui que fré-
« quentaient les hommes. Il n'était donc pas con-
« venable qu'il fût ouvert et qu'il servît continuel-
« lement de passage à ces derniers. Pour éviter
« cet inconvénient, le marquis Galiani, dont
« j'adopte le sentiment, a jugé à propos de reje-
« ter sur un des côtés le bâtiment que Perrault
« avait placé sur le front de l'habitation des
« femmes.

« A prendre à la lettre les paroles de Vitruve,
« les bâtimens réservés pour le seul usage du maî-
« tre de la maison, étaient au nombre de deux.
« Vitruve, en les désignant, emploie les mots
« *Domus* et *Peristylia* au pluriel, et dit que ces

« corps de logis, beaucoup plus vastes que ne « l'était la maison des femmes, dont il vient de « parler, y étaient adhérens. Mais cela ne paraîtra « ni nouveau ni extraordinaire à ceux qui ont « étudié et qui connaissent le style peu correct de « cet écrivain, qui ne se piquait pas d'être un « grand grammairien. C'est assez sa coutume de se « servir du pluriel dans une infinité de cas qui re- « quièrent le singulier. Ainsi Perrault et le mar- « quis Galiani ont très-bien fait de prendre sur « cela leur parti, et de s'en tenir à un seul corps « de bâtiment. J'en fais autant, et ne vois pas « qu'on puisse penser autrement.

« Le second bâtiment, plus orné que le pre- « mier, n'était proprement, ainsi que je l'ai déjà « fait observer, qu'une maison d'apparat, et faite « pour figurer. On n'y rencontrait que des salles « d'audience et de conversation, des galeries ou « cabinets de tableaux, des bibliothèques, des « salles de festins; aucune chambre pour l'habi- « tation. C'était là que le maître de la maison re- « cevait les personnes distinguées qui le visitaient, « et qu'il faisait les honneurs de chez lui; qu'il « conversait avec ses amis, qu'il traitait d'affaires, « qu'il donnait des festins et des fêtes; et dans « toutes ces occasions, surtout dans la dernière « (Vitruve y est formel), les femmes ne parais- « saient point.

« Pour arriver à ces différentes pièces, il fallait, « avant tout, traverser de magnifiques vestibules, « *Vestibula egregia*. Le marquis Galiani, qui les « réduit à un seul, range le sien sur la voie pu- « blique, sans l'accompagner d'aucune loge de « portier, qui, dans ce cas-là, y devenait néces- « saire. Les miens n'en auront pas besoin : ils sont « renfermés sous la même clef que la première « porte de la maison ; et, comme j'ai déjà déduit

« les raisons sur lesquelles je me suis fondé p
« en agir ainsi, je me crois dispensé de les répé
« Chaque pièce avait sa porte qui lui était p
« pre, et qui était ornée, ou si l'on veut, meu
« avec dignité : *Januas proprias cum dignita*
« Je préférerais, puisqu'il faut suppléer un m
« celui de meublé, par la raison que les porte
« dans l'intérieur des maisons, chez les ancie
« n'étaient fermées qu'avec de simples portiè
« ou morceaux d'étoffes qu'on levait ou bais
« suivant le besoin. Celles-ci avaient leurs is
« sous les portiques d'un péristyle bien autrem
« étendu que ne l'était celui de l'autre maison
« occupait seul presque la moitié du terrain qu'o
« cupait l'édifice entier ; et c'est ce qui fait que V
« truve, prenant la partie pour le tout, donne, e
« quelques endroits de sa description, le nom d
« *péristyle* à tout l'ensemble de l'édifice. Quelqu
« fois ce péristyle avait cela de particulier, que l
« portique qui regardait le midi, et auquel étai
« appliquée la grande salle des festins, souten
« par de hautes colonnes, était plus exhaussé qu
« les trois autres portiques du même péristyle
« Alors on lui donnait le nom de *portique rhodie*
« Ces portiques, pour plus de richesse, avaient
« leurs murailles enduites de stuc, et leurs pla-
« fonds lambrissés de menuiserie. Les hommes s'y
« promenaient, et pouvaient s'y entretenir et par-
« ler d'affaires, sans crainte d'être troublés par
« l'approche des femmes. Cela leur avait fait don-
« ner le nom d'*Andronitides*.

« Pour vous faire prendre une idée assez juste
« d'un semblable péristyle, je vous transporterai
« pour un moment, dans un magnifique cloître de
« moines, tel qu'il y en a en plusieurs monastères
« d'Italie. Je le ferai soutenir dans tout son pour-
« tour par un rang de colonnes, j'adosserai aux

« murailles de grandes pièces qui auront leurs is-
« sues sous les portiques du pérystile ; j'en ouvri-
« rai quelques-unes par devant, de toute leur
« étendue, comme vous avez pu voir plusieurs
« chapitres de moines. Je ferai de ces pièces ainsi
« ouvertes, de grandes salles de festins et des salles
« d'audience ; car c'est ainsi que je les suppose
« chez les Grecs, et que m'aident à les concevoir,
« celles de même genre qui nous sont demeurées
« dans les thermes des Romains. Je donnerai à la
« principale de ces salles de festins, à laquelle je
« ferai regarder le midi, le plus d'étendue que le
« terrain me le permettra. Je la disposerai de ma-
« nière qu'on y puisse dresser commodément les
« quatre tables à manger, à trois lits chacune, qui
« sont demandées par Vitruve : un grand nombre
« de domestiques pourront y faire le service sans
« confusion, et il restera encore assez de place aux
« acteurs qu'on appellera pour y donner des spec-
« tacles. Voilà, si je ne me trompe, un tableau
« tracé avec assez de fidélité, du superbe péristyle
« dont Vitruve fait la description.

« Mais vous n'imaginez pas plus que moi, que
« toutes les maisons des Grecs fussent distribuées
« ni qu'elles fussent toutes orientées de la même
« manière que l'était celle que je vous ai représen-
« tée d'après Vitruve, et qu'il propose pour exem-
« ple. Il faudrait, pour être en état d'en cons-
« truire une semblable, être maître d'un terrain
« aussi vaste que régulier, pouvoir tailler ce qu'on
« appelle en plein drap. Et qui peut l'espérer,
« surtout si c'est dans une ville déjà bâtie, où
« chaque édifice prend nécessairement une tour-
« nure singulière, et où tout propriétaire est con-
« traint de s'assujétir aux alignemens que lui
« prescrivent ses voisins ? Ce que Vitruve a donné
« ne doit donc s'entendre que de la maison d'un

« grand, d'un Grec voluptueux que la fortune
« favorisé, *delicatior et ab fortuna opulentior*
« ainsi que Vitruve le qualifie ; qui, non content
« d'avoir édifié pour lui, fait encore élever séparé-
« ment, et dans les dehors de sa maison, des
« petits logemens assez commodes pour que les
« étrangers qu'il y hébergera y trouvent leurs ai-
« sances et puissent, pendant le temps qu'ils les oc-
« cuperont, y vivre en pleine liberté, comme s'ils
« étaient dans leur propre demeure ; y rentrer, en
« sortir, sans être obligés de troubler le repos de
« celui qui les loge ; avoir pour cela des portes à
« eux, et une rue entre leur domicile et celui de
« leur hôte.

« Encore aujourd'hui, les Turcs se font un de-
« voir d'exercer l'hospitalité dans des *caravansé-*
« *rails*, ou hôtelleries construites en forme de
« cloîtres, qu'ils établissent sur les chemins, et
« où les voyageurs sont reçus gratuitement : ce
« que l'on peut regarder comme un reste de ce
« qui se pratiquait anciennement en Grèce. Quant
« à ce que j'ai laissé entrevoir de la persuasion
« où j'étais, que les maisons actuelles des Turcs
« avaient de la ressemblance, pour la disposition
« générale, avec celles des anciens Grecs, leurs
« prédécesseurs, je persiste dans le même senti-
« ment; et j'ajoute que cela ne peut guère être
« autrement dans un pays qui n'est pas, comme
« le nôtre, sujet au caprice et aux vicissitudes de
« la mode. Lorsque les Turcs ont envahi la Grèce,
« ils se sont en même temps emparés des bâti-
« mens qu'occupaient ceux qu'ils venaient d'as-
« servir. Ils s'y établirent. Ils trouvèrent des lo-
« gemens tels qu'ils pouvaient les désirer, puisque
« les femmes y avaient des appartemens parti-
« culiers et tout-à-fait séparés du commerce des
« hommes. Ils n'ont eu presque rien à y réformer.

l faut supposer, au contraire, qu'une nation guerrière et peu exercée dans la culture des arts, se sera modelée sur ces anciens édifices, lorsqu'elle en aura construit de nouveaux. C'est pour cela même que, dans leurs maisons, ainsi que dans celles des Grecs, décrites par Vitruve, on trouve tant de cloîtres où, de même que dans les anciens portiques ou péristyles, la plupart des chambres ont leurs issues et y aboutissent.

« M. le marquis Galiani dit, dans une de ses notes, qu'il avait été tenté de placer la maison du maître au-devant de celle des femmes, et non sur le côté, de façon que l'on entrât de la première dans la seconde. S'il l'eût fait, et il le pouvait, il se serait conformé à la disposition actuelle des maisons des Turcs; car c'est sur le devant de l'habitation que se tient le maître du logis; c'est en cet endroit qu'il met ordre à ses affaires et qu'il reçoit ses visites. Les femmes sont gardées dans un appartement plus reculé, et inaccessible à tout autre homme qu'à celui qui a le droit d'y entrer. Quelque resserrées que soient les femmes turques, elles reçoivent cependant les visites des dames de leur connaissance; elles les font asseoir sur des sophas rangés contre la muraille, autour d'une chambre uniquement destinée pour ces visites. Convenez que cela répond assez bien à l'*Amphithalamus* des maisons des Grecs, dans le point de vue que je vous l'ai fait envisager. Je vous puis conduire encore, s'il est nécessaire, dans d'autres chambres, où je vous ferai voir les femmes turques travaillant avec leurs esclaves à différens ouvrages, moins utiles à la vérité que ceux dont s'occupaient les femmes grecques; mais cela ne fait rien au parallèle : il ne

« s'agit que de disposition de chambres et de bâ-
« timens, et je crois l'avoir suffisamment suivi. »

Je ne prétends pas qu'à l'époque où je fixe le voyage du jeune Anacharsis, plusieurs Athéniens eussent des maisons si vastes et si magnifiques; mais, comme Démosthène assure qu'on en élevait, de son temps, qui surpassaient en beauté ces superbes édifices dont Périclès avait embelli Athènes, je suis en droit de supposer, avec M. Mariette, que ces maisons ne différaient pas essentiellement de celle que Vitruve a décrite.

NOTE II, CHAP. XXVI.

Sur les Jeux auxquels on exerçait les enfans. (Page 43.)

Ces jeux servaient à graver dans leur mémoire le calcul de certaines permutations: ils apprenaient, par exemple, que 3 nombres, 3 lettres pouvaient se combiner de 6 façons différentes; 4, de 24 façons; 5, de 120; 6, de 720, et ainsi de suite, en multipliant la somme des combinaisons données par le nombre suivant.

NOTE III, IBID.

Sur la lettre d'Isocrate à Démonicus. (Page 49.)

Quelques savans critiques ont prétendu que cette lettre n'était pas d'Isocrate; mais leur opinion n'est fondée que sur de légères conjectures. Voyez Fabricius, et les mémoires de l'académie des belles lettres.

NOTE IV, IBID.

Sur le mot Νοῦς, ENTENDEMENT, INTELLIGENCE. (Page 53.)

IL paraît que, dans l'origine, ce mot désignait la vue. Dans Homère, le mot Νοῶ signifie quelquefois *je vois*. La même signification s'est conservée dans le mot Πρόνοια, que les Latins ont rendu par *provisio, providentia*. C'est ce qui fait dire à Aristote, que l'intelligence, Νοῦς, est dans l'âme ce que la vue est dans l'œil.

NOTE V, CHAP. XXVI.

Sur les mots SAGESSE *et* PRUDENCE. (Page 54.)

XÉNOPHON, d'après Socrate, donne le nom de sagesse à la vertu qu'Aristote appelle ici prudence. Platon lui donne aussi quelquefois la même acception. Archytas, avant eux, avait dit que la prudence est la science des biens qui conviennent à l'homme.

NOTE VI, IBID.

Sur la conformité de plusieurs points de doctrine entre l'ecole d'Athènes et celle de Pythagore. (Page 56)

ARISTOTE dit que Platon avait emprunté des pythagoriciens une partie de sa doctrine sur les principes. C'est d'après eux aussi qu'Aristote avait composé cette échelle ingénieuse, qui plaçait chaque vertu entre deux vices, dont l'un pèche par défaut, et l'autre par excès. Voyez ce que dit Théagès.

Le tableau que je présente dans ce chapitre est composé d'une partie de l'échelle d'Aristote, et de quelques définitions répandues dans ses trois traités de morale, l'un adressé à Nicomaque, le second appelé les grandes Morales, le troisième adressé à Eudème. Une étude réfléchie de ces traités peut donner la véritable acception des mots employés par les péripatéticiens pour désigner les vertus et les vices; mais je ne prétends pas l'avoir bien fixée en français, quand je vois ces mêmes mots pris en différens sens par les autres sectes philosophiques, et surtout par celle du Portique.

NOTE VII, CHAP. XXVI.

Sur une expression des Pythagoriciens. (Page 63.)

Ces philosophes, ayant observé que tout ce qui tombe sous les sens suppose génération, accroissement et destruction, ont dit que toutes choses ont un commencement, un milieu et une fin; en conséquence, Archytas avait dit avant Platon, que le sage, marchant par la voie droite, parvient à Dieu, qui est le principe, le milieu et la fin de tout ce qui se fait avec justice.

NOTE VIII, CHAP. XXVII.

Sur la corde nommée PROSLAMBANOMÈNE. (Page 77.)

J'AI choisi pour premier degré de cette échelle le *si*, et non la proslambanomène *la*, comme ont fait les écrivains postérieurs à l'époque de ces entretiens. Le silence de Platon, d'Aristote et d'Aristoxène, me persuade que, de leur temps, la proslambanomène n'était pas encore introduite dans le système musical.

NOTE IX, IBID.

Sur le nombre des Tétracordes introduits dans la Lyre. (Page 82.)

ARISTOXÈNE parle des cinq tétracordes qui formaient de son temps le grand système des Grecs. Il m'a paru que, du temps de Platon et d'Aristote, ce système était moins étendu; mais, comme Aristoxène était disciple d'Aristote, j'ai cru pouvoir avancer que cette multiplicité de tétracordes commençait à s'introduire du temps de ce dernier.

NOTE X, IBID.

Sur le nombre des Notes de l'ancienne musique. (Page 87.)

M. BURETTE prétend que les anciens avaient seize cent vingt notes, tant pour la tablature des voix, que pour celle des instrumens. Il ajoute qu'après quelques années, on pouvait à peine chanter ou solfier sur tous les tons et dans tous les genres, en s'accompagnant de la lyre. M. Rousseau et M. Duclos ont dit la même chose, d'après M. Burette.

Ce dernier n'a pas donné son calcul; mais on voit comment il a opéré. Il part du temps où la musique avait quinze modes. Dans chaque mode, chacune des dix-huit cordes de la lyre était affectée de deux notes, l'une pour la voix, l'autre pour l'instrument, ce qui faisait, pour chaque mode, trente-six notes : or, il y avait quinze modes; il faut donc multiplier trente-six par quinze, et l'on a cinq cent quarante. Chaque mode, suivant qu'il était exécuté dans l'un des trois genres, avait des notes différentes. Il faut donc multiplier encore

cinq cent quarante par trois, ce qui donne en ef[fet] seize cent vingt.

M. Burette ne s'est pas rappelé que, dans [la] lyre de dix-huit cordes, huit de ces cordes étaie[nt] stables, et par conséquent affectées des mêmes [si]gnes, sur quelque genre qu'on voulût monter [la] lyre.

Il m'a paru que toutes les notes employées da[ns] les trois genres de chaque mode, montaient [au] nombre de trente-trois pour les voix, et aut[ant] pour les instrumens, en tout soixante-six. Mult[i]plions à présent le nombre des notes par celui des modes, c'est-à-dire soixante-six par quinze; au lie[u] de seize cent vingt notes que supposait M. Burette nous n'en aurons que neuf cent quatre-vingt-dix dont quatre cent quatre-vingt-quinze pour les voix, et autant pour les instrumens.

Malgré cette réduction, on sera d'abord effray[é] de cette quantité de signes autrefois employés dans la musique, et l'on ne se souviendra pas que nous en avons un très-grand nombre nous-mêmes, puisque nos clefs, nos dièses et nos bémols chan[gent] la valeur d'une note posée sur chaque ligne et dans chaque intervalle. Les Grecs en avaient plus que nous : leur tablature exigeait donc plus d'étude que la nôtre. Mais je suis bien éloigné de croire, avec M. Burette, qu'il fallût des années entières pour s'y familiariser.

NOTE XI, CHAP. XXVII.

Sur les Harmonies Dorienne et Phrygienne.
(Page 98.)

On ne s'accorde pas tout-à-fait sur le caractère de l'harmonie phrygienne. Suivant Platon, plu[s] tranquille que la dorienne, elle inspirait la modé[ration]

ration, et convenait à un homme qui invoque les dieux. Suivant Aristote, elle était turbulente et propre à l'enthousiasme. Il cite les airs d'Olympe, qui remplissaient l'âme d'une fureur divine. Cependant Olympe avait composé, sur ce mode, un nome pour la sage Minerve. Hyagnis, plus ancien qu'Olympe, auteur de plusieurs hymnes sacrés, y avait employé l'harmonie phrygienne.

NOTE XII, CHAP. XXVII.

Sur le caractère de la musique dans son origine.
(Page 99.)

PLUTARQUE dit que les musiciens de son temps feraient de vains efforts pour imiter la manière d'Olympe. Le célèbre Tartini s'exprime dans les mêmes termes, lorsqu'il parle des anciens chants d'église : *Bisogna*, dit-il, *confessar certamente esservene qualcheduna* (*Cantilena*) *talmente piena di gravita, maestà, e dolcezzà congiunta a somma simplicita musicale, che noi moderni duraremmo fatica molta per produrne di eguali.*

NOTE XIII, IBID.

Sur une expression singulière de Platon.
(Page 105.)

POUR justifier cette expression, il faut se rappeler l'extrême licence qui, du temps de Platon, régnait dans la plupart des républiques de la Grèce. Après avoir altéré les institutions dont elle ignorait l'objet, elle détruisit, par des entreprises successives, les liens les plus sacrés du corps politique. On commença par varier les chants consacrés au culte des dieux; on finit par se jouer des

sermens faits en leur présence. A l'aspect de la corruption générale, quelques philosophes ne craignirent pas d'avancer que, dans un état qui se conduit encore plus par les mœurs que par les lois, les moindres innovations sont dangereuses, parce qu'elles en entraînent bientôt de plus grandes : aussi n'est-ce pas à la musique seule qu'ils ordonnèrent de ne pas toucher ; la défense devait s'étendre aux jeux, aux spectacles, aux exercices du gymnase, etc. Au reste, ces idées avaient été empruntées des Egyptiens. Ce peuple, ou plutôt ceux qui le gouvernaient, jaloux de maintenir leur autorité, ne conçurent pas d'autre moyen pour réprimer l'inquiétude des esprits que de les arrêter dans leurs premiers écarts ; de-là ces lois qui défendaient aux artistes de prendre le moindre essor, et les obligeaient à copier servilement ceux qui les avaient précédés.

NOTE XIV, CHAP. XXVII.

Sur les Effets de la Musique. (Page 109.)

VOICI une remarque de Tartini: « La musique « n'est plus que l'art de combiner des sons ; il ne « lui reste que sa partie matérielle, absolument « dépouillée de l'esprit dont elle était autrefois « animée : en secouant les règles qui dirigeaient « son action sur un seul point, elle ne l'a portée « que sur des généralités. Si elle me donne des » impressions de joie ou de douleur, elles sont « vagues et incertaines. Or l'effet de l'art n'est « entier que lorsqu'il est particulier et individuel. »

NOTE XV, CHAP. XXXI.

Sur le commencement du Cycle de Méton.
(Page 174.)

Le jour où Méton observa le solstice d'été, concourut avec le 27 juin de notre année julienne ; et celui où il commença son nouveau cycle, avec le 16 juillet.

Les 19 années solaires de Méton renfermaient 6940 jours. Les 19 années lunaires, accompagnées de leurs 7 mois intercalaires, forment 235 lunaisons, qui, à raison de trente jours chacune, donnent 7050 jours : elles seraient donc plus longues que les premières de 110 jours. Pour les égaliser, Meton réduisit à 29 jours chacune 110 lunaisons : et il resta 6940 jours pour les 19 années lunaires.

NOTE XVI, CHAP. XXXI.

Sur la longueur de l'année, tant solaire que lunaire, déterminée par Méton. (Page 178.)

Les cinq dix-neuvièmes parties d'un jour font 6 heures 18 minutes 56 secondes 50 tierces, etc. Ainsi l'année solaire était, suivant Méton, de 365 jours 6 h. 18' 56" 50'''; elle est, suivant les astronomes modernes, de 365 jours 5 h. 48' 43 ou 45". Différence de l'année de Méton à la nôtre, 30 minutes et environ 12 secondes.

La révolution synodique de la lune était, suivant Méton, de 29 jours 12 h. 46' 57" 26''', etc ; elle est suivant les observations modernes, de 29 jours 12 h. 44' 3" 10''', etc. L'année lunaire était, suivant Méton, de 354 jours 9 h. 11' 29" 21''' ; elle était plus courte que la solaire de 10 jours 21 h. 7' 27" 29'''.

NOTE XVII, IBID.

Sur les Cadrans des anciens. (Page 179.)

On peut se faire une idée de ces sortes de cadrans par l'exemple suivant. Palladius Rutilius qui vivait vers le cinquième siècle après J. C., et qui nous a laissé un traité sur l'agriculture, a mis à la fin de chaque mois une table où l'on voit la correspondance des divisions du jour aux différentes longueurs de l'ombre de gnomon. Il faut observer, 1° que cette correspondance est la même dans les mois également éloignés du solstice, dans janvier et décembre, février et novembre, etc.. 2° que la longueur de l'ombre est la même pour les heures également éloignées du point de midi. Voici la table de janvier.

Heures...	I	et	XI.....	Pieds...	29
H.....	II	et	X.....	P.....	19
H.....	III	et	IX.....	P.....	15
H.....	IV	et	VIII.....	P.....	12
H.....	V	et	VII.....	P.....	10
H.....	VI		.....	P.....	9

Ce cadran paraît avoir été dressé pour le climat de Rome. Les passages que j'ai cités dans le texte, prouvent qu'on en avait construit de semblables pour le climat d'Athènes. Au reste, on peut consulter, sur les horloges des anciens, les savans qui en ont fait l'objet de leurs recherches.

NOTE XVIII, CHAP. XXXIII.

Sur les voyages de Platon en Sicile. (Page 199.)

Platon fit trois voyages en Sicile; le premier, sous le règne de Denys l'ancien; les deux autres,

sous celui de Denys le jeune, qui monta sur le trône l'an 367 avant J. C.

Le premier est de l'an 389 avant la même ère, puisque, d'un côté, Platon lui-même dit qu'il avait alors 40 ans, et qu'il est prouvé, d'ailleurs, qu'il était né l'an 429 avant J. C.

La date des deux autres voyages n'a été fixée que d'après un faux calcul par le P. Corsini, le seul peut-être des savans modernes qui se soit occupé de cet objet. Les faits suivans suffiront pour éclaircir ce point de chronologie.

Platon s'était rendu en Sicile dans le dessein de ménager une réconciliation entre Dion et le roi de Syracuse. Il y passa douze à quinze mois; et ayant à son retour trouvé Dion aux jeux olympiques, il l'instruisit du mauvais succès de sa négociation. Ainsi, que l'on détermine l'année où se sont célébrés ces jeux, et l'on aura l'époque du dernier voyage de Platon. On pourrait hésiter entre les jeux donnés aux olympiades 304, 305 et 306, c'est-à-dire, entre les années 364, 360 et 356 avant J. C.; mais la remarque suivante ôte la liberté du choix.

Dans les premiers mois du séjour de Platon à Syracuse, on y fut témoin d'une éclipse de soleil. Après son entretien avec Dion, ce dernier se détermina à tenter une expédition en Sicile; et pendant qu'il faisait son embarquement à Zacinthe, il arriva, au plus fort de l'été, une éclipse de lune qui effraya les troupes. Il faut donc que l'année olympique dont il s'agit ait été, 1° précédée d'une éclipse de soleil, arrivée environ un an auparavant, et visible à Syracuse; 2° qu'elle ait été suivie, un, deux, et même trois ans après, d'une éclipse de lune arrivée dans les plus fortes chaleurs de l'été, et visible à Zacynthe : or, le 12 mai 361 avant J. C., à quatre heures du soir, il y eut une

éclipse de soleil visible à Syracuse, et le 9 août de l'an 357 avant J. C., une éclipse de lune visible à Zacynthe : il suit de là que le troisième voyage de Platon est du printemps de l'an 361, et l'expédition de Dion du mois d'août de l'an 357. Et comme il paraît par les lettres de Platon, qu'il ne s'est écoulé que deux ou trois ans entre la fin de son second voyage et le commencement du troisième, on peut placer le second à l'an 364 avant J. C.

J'ai été conduit à ce résultat par une table d'éclipses que je dois aux bontés de M. de Lalande, et qui contient toutes les éclipses de soleil et de lune, les unes visibles à Syracuse, les autres à Zacynthe, depuis l'avènement du jeune Denys au trône en 367, jusqu'à l'année 350 avant J. C. On y voit clairement que toute autre année olympique que celle de 360 serait insuffisante pour remplir les conditions du problème.

On y voit encore une erreur de chronologie du P. Corsini, qui se perpétuerait aisément à la faveur de son nom, si l'on n'avait soin de la relever. Ce savant prétend, comme je le prétends aussi, que Platon rendit compte de son dernier voyage à Dion, aux jeux olympiques de l'année 360. Mais il part d'une fausse supposition; car, en plaçant au 9 du mois d'août de cette année l'éclipse de lune arrivée en l'année 357, il fixe à l'année 360, et à peu de jours de distance, l'expédition de Dion et son entretien avec Platon aux jeux olympiques. Ce n'est pas ici le lieu de détruire les conséquences qu'il tire du faux calcul qu'il a fait ou qu'on lui a donné de cette éclipse : il faut s'en tenir à des faits certains. L'éclipse de lune du 9 août est certainement de l'année 357; donc le départ de Dion pour la Sicile est du mois d'août de l'année 357. Il avait eu un entretien avec Platon aux dernières fêtes d'Olympie; donc Platon, au retour de son

troisième voyage, se trouva aux jeux olympiques de l'année 360. Je pourrais montrer que l'éclipse justifie en cette occasion la chronologie de Diodore de Sicile; mais il est temps de finir cette note.

NOTE XIX, CHAP. XXXIV.

Sur les noms de Muses. (Page 229.)

ÉRATO signifie *l'Aimable*; Uranie, *la Céleste*; Calliope peut se désigner *l'élégance du langage*; Euterpe, *celle qui plaît*; Thalie, *la joie vive, et surtout celle qui règne dans les festins*; Melpomène, *celle qui se plaît aux chants*; Polymnie, *la multiplicité des chants*; Terpsichore, *celle qui se plaît à la danse*; Clio, *la gloire*.

NOTE XX, IBID.

Sur les issues de l'antre de Trophonius. (Page 231.)

PEU de temps après le voyage d'Anacharsis à Lébadée, un des suivans du roi Démétrius vint consulter cet oracle. Les prêtres se défièrent de ses intentions. On le vit entrer dans la caverne, et on ne l'en vit pas sortir. Quelques jours après, son corps fut jeté hors de l'antre par une issue différente de celle par où on entrait communément.

NOTE XXI, IBID.

Sur l'enceinte de la ville de Thèbes. (Page 238.)

DANS la description en vers de l'état de la Grèce par Dicéarque, il est dit que l'enceinte de la ville de Thèbes était de 43 stades, c'est-à-dire, d'une

lieue et 1563 toises. Dans la description en prose du même auteur (p. 14), il est dit qu'elle était de 70 stades, c'est-à-dire, 2 lieues 1615 toises. On a supposé, dans ce dernier texte, une faute de copiste. On pourrait également supposer que l'auteur parle, dans le premier passage, de l'enceinte de la ville basse, et que, dans le second, il comprend dans son calcul la citadelle.

Dicéarque ne parle point de la Thèbes détruite par Alexandre, celle dont il s'agit dans cet ouvrage. Mais, comme Pausanias assure que Cassandre, en la rétablissant, avait fait relever les anciens murs, il paraît que l'ancienne et la nouvelle ville avaient la même enceinte.

NOTE XXII, CHAP. XXXIV.

Sur le nombre des habitans de Thèbes. (P. 239.)

On ne peut avoir que des approximations sur le nombre des habitans de Thèbes. Quand cette ville fut prise par Alexandre, il y périt plus de six mille personnes, et plus de trente mille furent vendues comme esclaves. On épargna les prêtres et ceux qui avaient eu des liaisons d'hospitalité ou d'interêt avec Alexandre, ou avec son père Philippe : plusieurs citoyens prirent sans doute la fuite. On peut présumer, en conséquence, que le nombre des habitans de Thèbes et de son district pouvait monter à cinquante mille personnes de tout sexe et de tout âge, sans y comprendre les esclaves. M. le baron de Sainte-Croix regarde ce récit comme exagéré. J'ose n'être pas de son avis.

NOTE XXIII, CHAP. XXXV.

'ur les nations qui envoyaient des députés à la diète des Amphictyons. (Page 259)

Les auteurs anciens varient sur les peuples qui nvoyaient des députés à la diète générale. Eshine, que j'ai cité au bas du texte, et dont le émoignage est, du moins pour son temps, préférable à tous les autres, puisqu'il avait été luinême député, nomme les Thessaliens, les Béoiens, les Doriens, les Ioniens, les Perrhèbes, es Magnètes, les Locriens, les Œtéens, les Phthiotes, les Maliens, les Phocéens. Les coistes ont omis le douzième, et les critiques supposent que ce sont les Dolopes.

NOTE XXIV, IBID.

Sur la hauteur du mont Olympe. (Page 285.)

Plutarque rapporte une ancienne inscription, par laquelle il paraît que Xénagoras avait trouvé la hauteur de l'Olympe de 10 stades, 1 plèthre moins 4 pieds. Le plèthre, suivant Suidas, était la sixième partie du stade, par conséquent, de 15 toises 4 pieds 6 pouces. Ôtez les 4 pieds et les 6 pouces, reste 15 toises, qui, ajoutées aux 945 que donnent les 10 stades, font 960 toises pour la hauteur de l'Olympe. M. Bernouilli l'a trouvée de 1017 toises.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.



